

LA

SAINTE MAISON

DE LORETTE

PAR

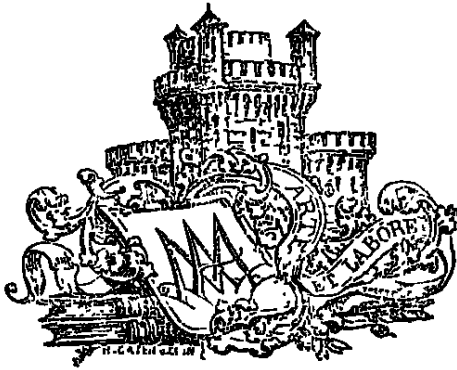
M. L'ABBÉ A. GRILLOT

VICAIRE DE SAINT-PIERRE A MAGON

QUATRIÈME ÉDITION

ORNÉE DE PLUSIEURS GRAVURES ET D'UN PLAN DE LA SAINTE MAISON

OUVRAGE REVÊTU DE NOMBREUSES APPROBATIONS ÉPISCOPALES



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXIII



Bibliothèque Saint Libère

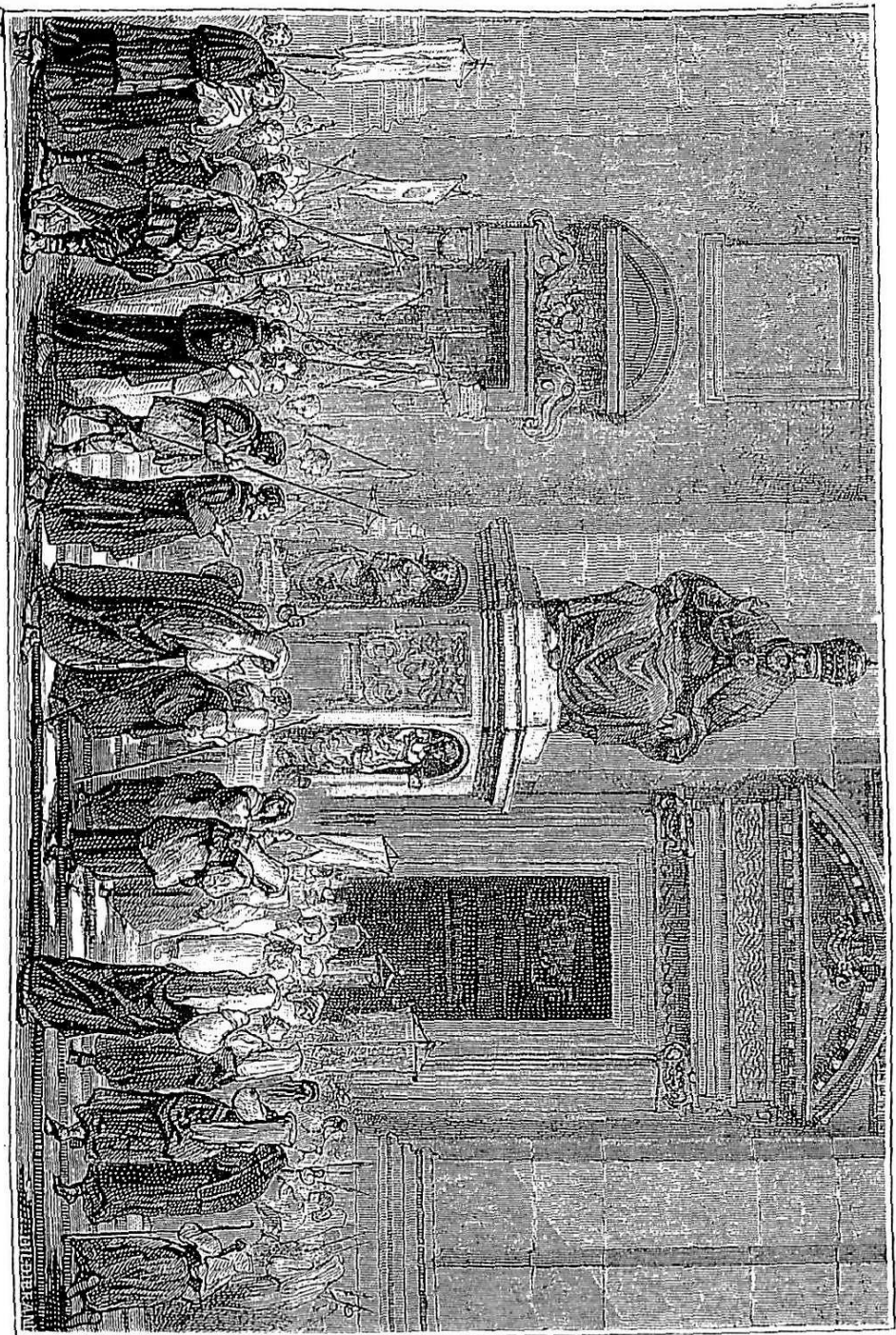
<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA
SAINTE MAISON
DE LORETTE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



Un pèlerinage à la sainte Maison de Lorelle.

APPROBATIONS

FRÉDÉRIC-GABRIEL-MARIE-FRANÇOIS DE MARGUERYE, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siège apostolique, évêque d'Autun, Chalon et Mâcon, prélat assistant au trône pontifical,

Sur le rapport très-favorable qui nous a été fait d'un ouvrage intitulé *la Sainte Maison de Lorette*, et composé par M. l'abbé Grillot, prêtre de notre diocèse, nous lui accordons bien volontiers notre approbation. On y trouvera présentée sous une forme attrayante l'histoire complète du vénérable sanctuaire, avec les preuves irrécusables du miracle de ses translations successives et tout ce qui se rattache au culte pieux qui lui a été rendu de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Nous ne doutons pas que ce gracieux récit, auquel l'auteur a su donner un heureux cachet d'actualité, n'offre aux âmes pieuses une lecture aussi agréable qu'instructive.

Donné à Autun, en notre palais épiscopal, sous notre seing et le sceau de nos armes, le 2 octobre 1865.

† FRÉDÉRIC,
évêque d'Autun, Chalon et Mâcon.

Mende, le 5 mai 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je ne saurais assez vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre histoire de Notre-Dame de Lorette. En portant dans tous les esprits la conviction du fait miraculeux dont vous avez admirablement condensé les preuves péremptoires, il fera partager à vos lecteurs les sentiments de tendre piété envers Marie que tout respire dans votre ouvrage. Ils apprécieront le bonheur que nous avons, dans notre Occident, de posséder l'un des plus aimables et des plus précieux sanctuaires de la chréienté; et ce bonheur, s'ils ne peuvent le posséder dans sa plénitude, en visitant la Sainte Maison consacrée par la présence de Jésus et de Marie, ils le goûteront du moins par la pensée et par le désir. Le ciel bénira l'œuvre de votre zèle, et, sur la terre, les âmes pieuses vous béniront elles-mêmes pour les douces consolations dont elles vous seront redevables.

Veillez agréer, Monsieur l'abbé, avec mes remerciements et mes sincères félicitations, l'assurance de mon affectueuse estime.

† JEAN-A.-MARIE, évêque de Mende.

Bordeaux, le 12 mai 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

La translation de la Sainte Maison de Lorette est un fait immense et miraculeux, attesté par une nuée de témoins irrécusables, prouvé par des démonstrations invincibles, rendu permanent par l'autorité des saints pontifes et la confirmation des siècles; il est à lui seul une révélation. La foi catholique s'éclairant de cette lumière n'a plus que les ombres impénétrables de ses mystères divins. Sa certitude s'impose, et sa vérité se grave dans le cœur en caractères profonds et ineffaçables.

Vous avez eu, Monsieur l'abbé, la pieuse et féconde inspiration de réunir dans quelques pages poétiques les preuves de ce grand prodige,

et de consacrer à son évidente constatation votre plume facile et entraînante ; vous ne pouviez faire un meilleur usage des talents que vous tenez de Dieu.

Recevez, Monsieur l'abbé, avec toutes mes félicitations, l'assurance de mes sentiments distingués.

† FERDINAND, cardinal DONNET,
archevêque de Bordeaux.

Pamiers, le 13 septembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Avec votre gracieuse lettre, j'ai reçu un exemplaire de l'ouvrage que vous venez d'écrire sur *Notre-Dame de Lorette*. Je m'empresse de vous adresser et mes remerciements et mes sincères félicitations.

J'ai parcouru un peu vite, mais non sans un véritable charme, ces pages, que je veux relire, où une saine critique, à ce qu'il m'a paru, n'a rien à reprendre, et le goût littéraire rien à désirer.

Permettez-moi de résumer ma première impression en vous disant que votre livre est un important service rendu à la piété et à la foi chrétiennes, en même temps qu'un touchant témoignage de la foi et de la piété de son auteur.

† AUGUSTE, évêque de Pamiers.

Saint-Claude, le 16 septembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai voulu lire votre livre de *la Sainte Maison de Lorette* avant de vous faire des remerciements de votre généreux envoi.

Si j'ai mis quelques jours de retard à vous les exprimer, ils n'en seront que plus vifs, car je ne saurais vous dire tout ce que cette lecture a apporté à mon âme d'admiration et d'édification.

Vous avez fait tout à la fois un beau et un bon livre.

Un beau livre, parce que rien n'est plus complet et plus décisif que les témoignages que vous faites valoir si victorieusement en faveur de

la miraculeuse translation de la *Santa Casa Lauretana*, embellis qu'ils sont de tous les charmes d'une grande érudition, d'un beau style et d'une riche imagination.

Un bon livre, parce qu'il contribuera puissamment à l'accroissement de la dévotion des peuples envers la sainte Vierge, à la gloire de l'Église. épouse de son divin fils, et au succès de la cause qui nous est si chère dans la douloureuse position faite par l'envie, la haine, l'impiété et toutes les plus mauvaises passions ameutées ensemble, au seul grand homme dont l'Italie moderne puisse se glorifier, l'immortel Pie IX. notre saint-père bien-aimé.

Soyez assuré que je ne négligerai rien pour répandre votre précieuse production dans mon diocèse; elle fait honneur non-seulement à son pieux auteur, mais encore au clergé qui vous compte dans ses rangs.

† LOUIS-ANNE, évêque de Saint-Claude.

Carcassonne, le 29 septembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Le fait de la translation de la Sainte Maison de Lorette est, à coup sûr. l'un des plus curieux, et, je ne crains pas de l'ajouter, l'un des plus importants de l'histoire ecclésiastique. Il se rattache à tout l'ensemble de la pensée divine qui a voulu transporter, de Jérusalem à Rome, de Judée en Italie, et du milieu de la synagogue au centre de l'Église. toutes les merveilles de la rédemption. Votre livre, qui rend compte du fait et qui le prouve, aura donc un grand intérêt. Je vous félicite de l'avoir écrit; tous vos lecteurs penseront que vous ne pouviez mieux acquitter votre dette de reconnaissance envers la Reine immaculée qu'on vénère à Lorette.

† FRANÇOIS, évêque de Carcassonne.

Albi, le 6 novembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

C'est avec un indicible plaisir que j'ai lu, dans l'ouvrage que vous venez de publier, tout ce qui se rapporte à la Sainte Maison de Nazareth.

Jamais histoire plus vraie et plus attachante : plus vraie, elle est

fondée sur les preuves les plus irrécusables; plus attachante, c'est en vérité, par les incidents et les péripéties dont elle est remplie, une sorte d'Odyssée.

Que d'événements se sont accomplis sous son humble toit ! C'est là que l'ange vint annoncer à Marie qu'elle serait mère de Dieu. C'est là que le Sauveur habita, avec sa sainte mère et saint Joseph, trente ans de sa vie. C'est là qu'il pria, qu'il travailla de ses mains, qu'il vécut de privations et de mortifications.

On est heureux d'apprendre, en suivant à travers les siècles ses diverses translations, que nous avons le bonheur de la posséder sur les côtes de l'Adriatique, dans un état de parfaite et miraculeuse conservation.

Ayant eu l'avantage, en 1842, de la visiter quand nous revenions de baiser les pieds du pape Grégoire XVI. de glorieuse mémoire, nous nous sommes cru un instant, en lisant les belles et poétiques pages que vous avez écrites sur ce merveilleux sanctuaire, encore dans son enceinte.

C'est que, admirable *cicerone*, vous avez si bien raconté, avec votre style coloré, tout ce qui peut, dans son sein, exciter et raviver la piété chrétienne. Vous lui faites en quelque sorte voir de ses yeux et toucher de ses doigts les lieux bénis où se sont opérés les plus grands mystères. Aucun détail intéressant ne manque à vos récits sur la *Santa Casa*.....

Je ne saurais donc, Monsieur l'abbé, trop vous remercier des douces heures que vous m'avez fait passer; car elles sont de celles qui, par les souvenirs qu'elles rappellent, font du bien au cœur et à l'âme. Elles ravivent, avec la foi, le sentiment de la piété et de la reconnaissance.

D'autres, je n'en doute pas, éprouveront en parcourant votre ouvrage la même satisfaction que moi; ils seront heureux, s'ils ont déjà vu la *Santa Casa*, de se retrouver avec leurs réminiscences de pèlerins. Si, par hasard, ils ne l'ont pas encore vue, ils concevront le désir d'aller faire connaissance avec elle; agenouillés sur ses parvis usés, ils prieront avec ferveur pour eux et leur famille, sans oublier celui qui leur aura inspiré cette bonne pensée.

† J.-P., archevêque d'Albi.

Saint-Jean-de-Maurienne, le 10 novembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai fait examiner et j'ai lu moi-même avec le plus vif intérêt votre livre intitulé *la Sainte Maison de Lorette*. Les preuves par lesquelles

vous établissez la réalité des translations successives de la Sainte Maison me semblent inattaquables, et le récit que vous faites de ces miraculeux événements est plein de charme et respire la plus tendre piété. Ceux qui liront ce beau livre admireront la bonté et la puissance de Dieu, et ils sentiront s'accroître leur amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et leur dévotion pour son auguste mère. Aussi ai-je recommandé de l'inscrire au nombre de ceux que l'on doit se procurer pour les bibliothèques paroissiales de mon diocèse.

† FRANÇOIS-MARIE, évêque de St-Jean-de-Maurienne.

Rodez, le 4 janvier 1867.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Un des objets qui intéressent le plus vivement la piété catholique et qui contribuent le plus efficacement à la glorification de la Vierge immaculée, c'est, sans contredit, le sanctuaire de Lorette. Il n'intéresse pas moins l'histoire par le fait extraordinaire et vraiment miraculeux de la translation de cette sainte maison, où le Verbe s'est fait chair et où il a vécu avec Marie et Joseph. Les preuves de ce fait sont tellement multipliées et tellement précises qu'elles atteignent la rigueur d'une démonstration mathématique, et, si elles ne constituent pas un dogme de foi, elles fondent du moins une entière certitude pour quiconque ne veut pas se jeter dans le scepticisme historique.

Vous avez eu l'heureuse idée de grouper d'une manière succincte les principaux documents qui se rattachent à ce grand événement, qui a doté l'Italie d'un si précieux trésor, et d'y joindre le récit attrayant des pèlerinages qui ont illustré ce sanctuaire et des miracles qui s'y sont accomplis depuis cinq cents ans. Cette étude vous a fourni la matière d'un volume aussi solide que gracieux, intitulé *la Sainte Maison de Lorette*. Autant cette œuvre satisfait l'esprit par les raisonnements d'une saine critique, également éloignée de la crédulité des ignorants et de la fatuité des libres penseurs, autant elle satisfait le cœur par le parfum d'une tendre dévotion envers les plus chers objets de notre culte : Jésus Marie, Joseph, dont chaque pierre de la *Santa Casa* répète les noms à jamais bénis dans le ciel et sur la terre. La lecture de votre intéressant travail fait naître un vif désir d'aller visiter ce sanctuaire et baiser amoureusement cette grande relique, à la suite des papes, des empereurs, des rois et des reines, des saints les plus illustres, des savants les plus distingués, des princes et des seigneurs de ce monde, ainsi que des

gens du peuple de toutes les conditions, dont le nombre s'élève de *cent cinquante à deux cents millions*. Ces grands souvenirs transportent l'âme dans une région supérieure, et elle s'écrie avec enthousiasme : *Digitus Dei est hic!*

Merci, Monsieur l'abbé, de l'envoi que vous m'avez fait de votre livre et des douces émotions que j'ai éprouvées en le lisant. Je fais des vœux pour qu'il trouve un grand nombre de lecteurs et qu'il popularise en France cet objet trop peu connu aujourd'hui de la douce et salutaire dévotion envers l'auguste mère de Dieu dans son domicile terrestre.

† LOUIS, évêque de Rodez.

Genève, le 14 janvier 1867.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de joindre mes éloges à ceux que plusieurs évêques vous ont déjà donnés. Votre livre sur Notre-Dame de Lorette offre tout à la fois une démonstration irréfutable du fait miraculeux qui se rattache à ce sanctuaire et le récit entraînant d'un pieux pèlerin. Déjà deux éditions attestent son succès; plus que jamais, votre livre deviendra le guide des chrétiens qui ont le désir de ce grand et doux pèlerinage. Saint François de Sales avait fait vœu, dans sa jeunesse, d'aller à Notre-Dame de Lorette; lorsqu'il put le réaliser, il resta deux heures au pied de l'autel de la mère de Dieu. C'est en invoquant ce souvenir d'un saint qui m'est cher que je viens vous féliciter de votre publication, et vous souhaiter la joie que vous désirez, de voir, sous votre inspiration, se multiplier les pèlerins dans le sanctuaire le plus célèbre du monde catholique.

† GASPARD, évêque d'Hiébron,
auxiliaire de Genève.

NOTICE SUR L'AUTEUR

Le diocèse d'Autun vient d'éprouver une perte bien sensible dans la personne de M. l'abbé Grillot, enlevé, à la fleur de l'âge, à l'affection des siens et du clergé.

M. Grillot était né à Givry, le 1^{er} avril 1832, d'une honnête famille d'artisans. Dès ses premières années, une tendre piété, une intelligence précoce, un goût prononcé pour les cérémonies de l'église, le signalèrent à l'attention de son vénérable curé, M. Vitault, comme un futur lévite du sanctuaire. Docile à la voix de Dieu qui l'appelait, il se mit avec ardeur à l'étude du latin et fit des progrès rapides. Après des études brillantes, il fut envoyé au petit séminaire de Semur-en-Brionnais, où, à vingt-quatre ans, il professait les humanités avec distinction et aux applaudissements de ses élèves. Mais sa santé délicate l'obligea à quitter l'enseignement et à entrer dans le ministère.

Il fut alors nommé vicaire de Romanèche. C'était en septembre 1857. Il ne fit que passer dans cette religieuse paroisse, et cependant, à quinze ans de distance, le sou-

venir de sa piété et de sa science est encore vivant dans tous les cœurs.

Il fallait à son zèle ardent un champ plus vaste; aussi M^{sr} l'évêque, qui avait su apprécier son talent, le nomma au vicariat de Saint-Pierre à Mâcon. Ce fut dans le mois de janvier 1859 que M. Grillot arriva à son nouveau poste, et, dès le début, il se mit résolûment à l'œuvre, trop heureux de travailler au salut des âmes sous la sage direction du vénérable M. Naulin, dont les vertus et l'inépuisable charité étaient pour lui une prédication vivante et un puissant encouragement au bien.

Le jeune vicaire fut bientôt connu et estimé. En chaire, on aimait l'onction de sa parole, son ton convaincu et ce je ne sais quoi de mélancolique dans la voix qui allait droit au cœur des auditeurs. Au confessionnal, on recherchait sa direction à la fois ferme et douce, et la sagesse de ses conseils; et nombreuses sont les âmes qui ont subi la salutaire influence de ses lumières. Il n'est pas jusqu'aux enfants du catéchisme qui ne fussent avides de l'entendre. La clarté de sa doctrine et le charme de ses récits captivaient ce *petit peuple* et le gagnaient à Jésus-Christ.

Et moi-même passerai-je sous silence tout ce que je lui dois? A mon arrivée dans la paroisse, il m'accueillit comme un frère, encouragea mes débuts et m'aida de ses conseils et de son expérience dans les difficultés du ministère. Puisse Dieu lui rendre au centuple le bien qu'il m'a fait!

Mais c'était peu pour ce saint prêtre de remplir fidèlement les diverses fonctions de son ministère, il voulut encore consacrer ses loisirs à développer parmi les fidèles le culte de la sainte Vierge. Pour arriver à ses fins, il employa tout: études, voyages, temps, forces; il mit à contribution sa plume et sa bourse. Il composa d'abord cet ouvrage connu de tous, *la Sainte Maison de Lorette*, livre plein de

piété et de science dans lequel il retrace avec amour la gloire de la mère de Dieu, et que le public religieux accueillit avec joie et lut avec empressement. Puis il fit décorer à ses frais, dans l'église Saint-Pierre, la splendide chapelle de Notre-Dame de Lorette, dont l'inauguration fut le principe d'une dévotion toute nouvelle envers Marie. Que de mères sont venues s'agenouiller auprès de cet autel ! que de larmes y ont été séchées ! que de cœurs guéris ! que de courages raffermis !

M. Grillot avait réussi à merveille, mais il avait ruiné sa santé dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était imposée. Aussi, vers la fin de l'année 1867, il dut, à son grand regret, quitter cette paroisse qu'il aimait tant et où de si nombreuses sympathies lui étaient acquises, et aller remplir les paisibles fonctions d'aumônier au pensionnat de Saint-Maur à Chalon. Deux ans s'écoulèrent dans cette nouvelle position. Malgré tous les soins dont il fut entouré, ses forces diminuèrent progressivement, et il lui fallut abandonner tout à fait le ministère. A dater de ce moment, la vie pour ce saint prêtre ne fut plus qu'une lutte acharnée contre la mort, qui chaque jour gagnait du terrain. Durant cette lutte cependant, il eut le courage d'écrire la vie de la fondatrice des sœurs hospitalières, dont une maison existe à Mâcon ; il eut même la patience, nouveau bénédictin de la science, de fouiller les archives du département et d'y chercher, au prix de mille fatigues, les matériaux nécessaires pour retracer la conduite du clergé du diocèse pendant la révolution de 1793. C'était là une œuvre importante que M^{sr} d'Autun lui avait confiée, et qu'il eût menée à bonne fin si la mort n'était venue le ravir à son travail et à notre affection.

Hélas ! l'heure de l'agonie avait sonné, et elle fut longue et cruelle, puisqu'elle dura dix mois. Ce fut un martyre à petit feu, une suite non interrompue d'atroces douleurs.

Mais ce martyre et ces douleurs furent supportés avec un courage héroïque et l'énergie d'un saint. Jamais un mot de plainte sur ses lèvres, jamais le moindre signe d'impatience sur ses traits. Au moment suprême, M. l'abbé Grillot eut assez de force d'âme pour demander au médecin si sa fin était proche; sur une réponse affirmative, il fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie, et désormais il ne s'occupa plus que du ciel. *Non, non*, dit-il à un prêtre de ses amis intimes venu pour le voir, *non, plus la terre ni la vie; mais le ciel, Dieu, l'éternité*. C'est dans ces sentiments qu'il s'endormit doucement dans le Seigneur, le vendredi 22 mars 1872, à quatre heures du matin.

Mâcon, 1^{er} avril 1872.

L'abbé GAMBUT,
vicaire de Saint-Pierre.

INTRODUCTION

I

Il est au cœur de l'Europe chrétienne une contrée où le voyageur rencontre plus que partout ailleurs les merveilles réunies de la nature, de l'art et de la foi. Cette contrée, c'est l'Italie. *Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour¹, et que l'Église catholique a fécondée plus merveilleusement encore, qu'elle a peuplée de grands monuments, de grands génies et de grands saints?*

« Voyage en Italie, dit un auteur, beau rêve avant, magnifique réalité pendant, ineffaçable souvenir après. » Puissent ceux qui me liront en faire un jour l'expérience ! Qu'ils aillent en Italie avec une âme d'artiste, mieux encore avec un cœur de chrétien, ou avec les deux ensemble ; et, si solitaire ensuite, si attristée que puisse être leur vie, ce sera une solitude peuplée de souvenirs, une tristesse consolée par de douces et impérissables émotions.

Ce n'est point cependant un voyage en Italie que je veux raconter ici ; c'est une simple page détachée de mes im-

¹ Corinne.

pressions et de mes notes que j'offre à ceux qui n'auront peut-être jamais le bonheur de visiter cette terre des arts et de la foi ; c'est en même temps un hommage de reconnaissance à Dieu, une louange à sa divine Mère.

Marie ! Comment l'oublier au milieu de cette Italie dont elle est vraiment la reine, et dont elle sera, j'en ai le ferme espoir, la libératrice ? Plus d'une fois je me suis dit en voyant les efforts de l'impiété révolutionnaire pour protestantiser ce beau pays, mais en voyant aussi sa dévotion pour la Madone : Deux choses empêcheront à jamais l'Italie d'abjurer le catholicisme : son culte pour les arts, que le protestantisme bannit de ses temples, et, par-dessus tout, son amour pour la sainte Vierge. Là, en effet, pas une demeure qui n'ait son image, pas une colline, pas une bourgade qui n'ait un sanctuaire en son honneur, presque pas un cœur où ne brûle la flamme de son amour.

II

Parmi les sanctuaires élevés à la gloire de la sainte Vierge, le plus beau de l'Italie, et probablement du monde, c'est le dôme de Milan ¹ ; cette église, depuis ses fondements jusqu'au sommet de son plus haut clocher, est toute de marbre. Les richesses qu'elle renferme sont incalculables. Une seule de ses chapelles, celle où repose le corps de saint Charles, contient pour six millions d'argent, d'or et de pierres précieuses. Ses cinq nefs ressemblent aux allées d'une longue forêt ; et pourtant la merveille de l'édifice n'est pas l'intérieur, mais le sommet. Montez ces quatre cent quatre-vingt-six marches, et, quand vous serez là-haut, dominant ce jardin de marbre aux mille et mille blanches fleurs, en-

¹ Il est consacré à la Nativité de la Mère de Dieu : *Marice nascenti*.

touré de ces cent trente-six clochers découpés en dentelles, au milieu des quatre mille statues qui les peuplent, au pied de l'aiguille élancée qui balance dans les airs la Vierge immaculée, reine de ce séraphique empire ¹; alors, ébloui, vous vous demanderez si, la fiction du Dante s'étant réalisée pour vous, vous n'avez pas une vision du paradis sous les yeux. Puis, quand la voix de votre guide, quand la rencontre de quelque visiteur vous rappelleront à la réalité, vous vous demanderez encore si, pour s'éloigner des fanges de la terre, tous ces saints, formant le cortège de Marie, ne vont pas avec elle, du haut de leur piédestal aérien, s'élancer vers les cieux! Longtemps j'avais rêvé le spectacle de ce dôme, et je ne l'avais pas rêvé plus beau. Trois fois j'y suis monté, et toujours avec des émotions nouvelles, avec une intarissable admiration. La dernière fois, c'était vers la fin du jour, le soleil allait se coucher derrière les grands sommets des Alpes, à gauche des Apennins; à droite les montagnes du Tyrol avec leurs sommets neigeux; à mes pieds Milan; plus loin les plaines de la Lombardie, et sur tout cela le soleil qui jetait ses derniers rayons et semblait, lui aussi, quitter à regret le monument splendide. C'est un des plus beaux souvenirs et une des plus grandes impressions de ma vie. Quand le culte de la Vierge Marie, quand le catholicisme n'aurait fait qu'inspirer des œuvres capables de rivaliser ainsi avec les plus belles œuvres de Dieu, on devrait déjà tomber à genoux pour le bénir. Comparez à la basilique de Milan les quatre murs froids et nus qu'on appelle un temple protestant, et vous sentirez, mieux que par de longs raisonnements, de quel côté doit être Dieu, c'est-à-dire l'éternelle *Vérité* dont *le Beau est la splendeur*.

¹ Notre guide au sommet du dôme portait à 8,000 le nombre de ces statues. Plusieurs auteurs donnent 7,000. Mais la vérité est qu'il n'y en a pas plus de 4,000, auxquelles on doit en ajouter 1,500, en même temps qu'on ajoutera 40 clochers aux 136 qui existent déjà. Quant au balancement de la grande flèche, la plupart des voyageurs l'ont constaté comme nous. Voir *Témoignages et Souvenirs*, par M. le comte de Ségur, p. 257.

III

Eh bien ! il est sur un autre coin de cette même Italie un sanctuaire bien plus émouvant encore, sanctuaire que mes yeux ont eu le bonheur de voir, dont mon cœur avec ivresse a savouré le parfum ; et toute ma vie je bénirai Dieu de m'avoir fait cette grâce. C'est un édifice de quelques pieds de longueur, simple comme la demeure du pauvre, et plus précieux pourtant que les palais des rois ; ou plutôt c'est une maison royale aussi ; elle a abrité, avec le dernier rejeton de la race de David, le Roi du ciel et la Reine des anges : Jésus, Marie, Joseph, cette trinité de la terre. « C'est la maison, « pour me servir des expressions d'une bulle célèbre, où « la bienheureuse Vierge Marie a été conçue, où elle a été « élevée, où, à la parole de la salutation de l'ange, elle a « conçu le Sauveur des siècles ; où elle a nourri son fils « d'un lait versé par le ciel même dans son sein virginal ; où « elle l'a élevé ; où elle se reposait dans la prière lorsque « arriva son assumption du siècle pervers à la gloire des « cieux. Cette demeure fut la première église consacrée « par les apôtres à la gloire de Dieu et à l'honneur de la « bienheureuse Vierge Marie. Les anges la transportèrent « de Nazareth sur les côtes de la Dalmatie, et de là au « territoire de Recanati, où depuis bientôt six siècles le « monde chrétien la vénère ; c'est la *Santa Casa*, la Sainte « Maison de Lorette ¹. »

¹ Bulle de Jules II.

IV

Sur les murs de ce sanctuaire incomparable, on pourrait graver l'inscription qui se lit à l'oratoire du Saint des saints, à Saint-Jean-de-Latran :

Non est in toto sanctior orbe locus :

« Nul lieu n'est plus saint dans tout l'univers. » Et pourtant combien de chrétiens, de personnes pieuses qui ignorent absolument ce grand prodige de Lorette ! Parmi ceux qui savent ce que c'est que la Sainte Maison, combien pour qui elle est un sujet de gêne, de doute, de tentation ! Ignorants et savants, croyants et non croyants, je livre à tous l'histoire de ce prodige et ses preuves irrécusables. Que ceux qui ont peur de la lumière ferment le livre dès la première page et continuent leurs sarcasmes : ils sont dans leur rôle. Il est du reste plus facile, quand l'Église s'est prononcée sur un point de doctrine ou d'histoire, de plaisanter que de réfuter. Cent fois les apologistes de Lorette ont jeté à leurs adversaires le défi d'une discussion en règle sur les titres de la Sainte Maison ; jamais ceux-ci ne l'ont relevé. Il est peu probable qu'ils se sentent aujourd'hui plus de fierté dans l'âme. Donc ils riront et ne discuteront pas. Mais j'écris pour les chrétiens, c'est-à-dire pour les âmes sincères et disposées à croire ce qui est croyable ; et parmi ceux-là pas un, je l'affirme d'avance, n'arrivera à la dernière page sans avoir déposé son incrédulité ou ses doutes. Il y a en faveur de ce prodige de telles lumières, des autorités si grandes, des démonstrations si invincibles, qu'aucune âme de bonne foi n'y résistera jamais.

Beaucoup même s'étonneront d'entendre parler pour la première fois d'un événement qui, pendant six siècles, a fait tant de bruit dans l'Église ; et, se laissant aller au charme imprévu de cette touchante histoire, s'écrieront comme saint Augustin : Trop tard je t'ai connue !

Il est temps, en effet, de dissiper ces nuages de préjugés et d'ignorance que les protestants et les jansénistes ont amassés sur les faits merveilleux de l'histoire de l'Église et notamment sur celui qui nous occupe. On compte par centaines les auteurs qui dans les siècles précédents ont écrit sur Lorette. Dans notre siècle, ils sont beaucoup plus rares ; encore leurs ouvrages sont-ils ou trop savants dans la forme, trop arides pour des intelligences habituées à la littérature contemporaine, ou d'un prix trop élevé pour la plupart des bourses ¹. J'ai essayé d'écrire pour tous, d'instruire en même temps que d'intéresser. C'est dans ce désir que j'apporte, non pas une pierre à l'édifice qu'élève le xix^e siècle à la gloire de Marie, mais une humble fleur à son autel. Puisse-t-elle attirer un instant son maternel regard, et répandre dans l'âme de ceux qui me liront un parfum de foi et d'amour !

¹ Dans la première catégorie je range le livre si riche en documents de tout genre de l'abbé Caillau : *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, et celui tout récemment édité de l'abbé Milochau : *Nazareth et Lorette* ; dans la seconde catégorie, l'ouvrage intéressant, mais un peu diffus, de M. Edm. Lafond : *Lorette et Castelfidardo*.

LA SAINTE MAISON DE LORETTE

CHAPITRE I

LA SAINTE MAISON A NAZARETH

A vingt lieues et au nord de Jérusalem, à l'occident et tout près du Thabor, sur la pente orientale d'une montagne, un peu au-dessus d'une vallée paisible, s'élève, dans un site gracieux, une petite ville aux blanches murailles. Elle n'a d'autre rempart qu'une enceinte de verdure formée de figuiers, de grenadiers et de hauts nopals épineux. C'est Nazareth, la *citè blanche*, comme l'appellent les Arabes, la *citè des fleurs*, suivant l'étymologie biblique¹; pour les chrétiens, c'est avant tout la ville de Marie. L'imagination n'aurait pu rêver pour l'habitation de la plus pure des vierges un asile plus calme. « C'est là, sous ce morceau de ciel bleu, à l'ombre de cette colline dont les vieilles roches semblent encore toutes fendues du tressaillement de joie qu'elles éprouvèrent en portant le Verbe enfant; c'est là le point sacré du globe que Dieu avait choisi de toute

¹ Saint Jérôme fait dériver Nazareth du mot *Nézer*, qui veut dire fleur et rejeton. « Ainsi, dit saint Bernard, Jésus-Christ, la fleur de Jessé, voulut éclore d'une fleur, dans une fleur, dans la saison des fleurs. »

éternité pour faire descendre sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarnés dans un *Enfant-Dieu*; c'est là que le souffle divin est descendu à son heure sur une pauvre chaumière, séjour de l'humble travail, de la simplicité d'esprit et de l'infortune; c'est là que le Verbe incarné est venu allumer devant le Dieu unique et saint l'encens qui ne doit plus s'éteindre, le parfum de la charité et de la vérité universelles ¹. »

Mais la parole humaine sera toujours impuissante à raconter dignement ces choses. Écoutons la parole divine, bien autrement touchante dans sa simplicité.

« Or, dit l'Évangile, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth,

« A une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph; et le nom de la vierge était Marie.

« L'ange, étant entré dans le lieu où elle était, lui dit: « Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

« Marie, entendant, fut troublée par ces paroles, et elle se demandait ce que voulait dire cette salutation.

« Et l'ange lui dit: « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.

« Voilà que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus.

« Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; et il règnera sur la maison de Jacob éternellement;

« Et son règne n'aura point de fin. »

« Or Marie dit à l'ange: « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? »

« Et l'ange, répondant, lui dit: « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu.

« Et voilà qu'Élisabeth, votre parente, a conçu un fils dans

¹ Lamartine, *Voyage en Orient*.

« sa vieillesse, et ce mois est le sixième pour celle qui était
« appelée stérile ; car rien n'est impossible à Dieu. »

« Or Marie dit : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit
« fait selon votre parole. »

« Et l'ange la quitta ¹. »

Plus d'une fois déjà la terre avait reçu la visite des messagers du ciel ; depuis le chêne de Mambré jusqu'à la tente de Gédéon, plus d'un lieu avait été honoré de leur présence. Mais jamais, dans les manifestations angéliques du Testament ancien, les envoyés célestes n'avaient apporté pareille nouvelle au monde ; en aucun lieu rien de semblable ne s'était accompli. Les temps anciens et nouveaux, quarante siècles d'attente, de vœux, de prières, de larmes, et dix-huit siècles de bénédictions, de louanges, de salut, viennent, des deux versants de l'histoire, aboutir à cette pauvre et sainte demeure. L'ange y soumet à l'acceptation de Marie le vœu de la Trinité sainte pour la rédemption du monde. Recueillie dans le silence de son humilité, dans l'extase de son amour, Marie se tait, l'ange attend. Enfin une parole d'acquiescement tombe de ses lèvres : *Fiat* ; et cette parole, qui ébranle les cieux, sauve la terre, et arrache le sceptre des âmes aux puissances infernales. Le consentement de la Vierge a ratifié les décrets du conseil éternel ; et Dieu, qui, sous les bosquets de l'Éden, immaculé encore, avait pris de la terre vierge du paradis pour en former le corps du premier homme, prit dans les flancs immaculés de Marie quelques gouttes de son sang virginal dont il forma le corps du nouvel Adam ; il joignit une âme à ce corps ; à l'un et à l'autre le Verbe aussitôt vint s'unir ; et le mystère de l'incarnation était accompli.

Témoins prédestinés du grand mystère, ces murailles ont d'autres titres encore à la vénération du monde. C'est à leur ombre que la très-sainte Vierge avait reçu nais-

¹ Saint Luc, 1, 26, 38.

sance ¹. En ce nid, placé dans le creux du rocher, est venue au monde la colombe toute belle, objet des complaisances de Dieu ; dans ce jardin fermé aux profanes regards a germé et grandi le lis sans tache qui étala toujours la blancheur la plus pure.

C'est là aussi qu'au retour de la fuite en Égypte, Marie revint habiter avec son divin enfant et son chaste époux saint Joseph ; c'est là que Jésus *leur était soumis* ² ; là que, sous les yeux de Joseph et de son heureuse mère, *il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes* ³. Ce saint asile fut donc témoin de l'enfance du Fils de Dieu, de ses vertus, de son obéissance de trente années ; ces murailles ont entendu les entretiens de Jésus avec Marie, sa mère, et saint Joseph, son père nourricier ; là s'accomplirent dans le silence et l'obscurité les mystères ineffables d'humilité, de pauvreté, d'obéissance et d'amour,

1 Un certain nombre d'auteurs, se fondant sur un passage mal compris de saint Jean Damascène, ont voulu faire naître la sainte Vierge à Jérusalem, au lieu où s'élève l'église Sainte-Anne. Notons d'abord qu'aucun auteur antérieur à saint Jean Damascène, lequel vivait au VIII^e siècle, n'a désigné la maison de sainte Anne, à Jérusalem, comme le lieu de la nativité de la sainte Vierge ; et puis, dit l'abbé Caillau, dans le passage en question : *in lucem editur Maria in domo probatica Joachim*, le mot *probatica*, que les traducteurs de saint Jean Damascène rendent par *piscine probatique*, ne semblent signifier autre chose qu'une maison de berger ou de cultivateur. Enfin l'opinion qui veut que la sainte Vierge soit née à Jérusalem est contredite victorieusement : 1^o par l'auteur du livre de la Nativité dans les œuvres de saint Jérôme ; 2^o par le *Motu proprio* de Jules II (Kal. nov. 1501), où il est dit que l'église de Lorette renferme *la chambre où Marie a été conçue* ; 3^o par la légende insérée au bréviaire romain, qui appelle la maison de Lorette la *maison natale* de Marie ; 4^o par les bulles des papes Pie IV, *Ubi nata*, et Sixte V, *In quo nata*, et surtout par Clément VIII, qui a fait graver sur le marbre du revêtement de la chapelle ces mots : *Hic Maria in lucem editur*. A ces autorités nous pouvons ajouter encore celles des papes Paul II, Léon X, Paul III, Urbain VII, Benoît XIV et Pie IX, qui, dans des bulles ou autres actes pontificaux, enseignent expressément que la sainte Vierge *a été conçue, est née, a été élevée* dans la maison de Nazareth, transportée depuis à Lorette.

Voir la brochure de M^{re} Mislin, *La Très-Sainte Vierge est-elle née à Nazareth ou à Jérusalem ?*

² Luc, 11, 51.

³ Ibid., 52.

qui, révélés plus tard, sont devenus le principe de la conversion du monde. Plus d'une fois de hardis voyageurs ont laborieusement remonté le cours du Nil pour contempler la source cachée et inconnue du grand fleuve; eh bien, c'est là, dans cette pauvre maison de Nazareth, qu'a commencé à sourdre, inconnue du monde, mais contemplée par le regard ému des anges, la source mystérieuse de cette religion vaste et féconde qui, depuis deux mille ans, s'est creusé son lit dans l'univers et a abreuvé tant de générations humaines de ses eaux pures et vivifiantes.

Est-il besoin de dire quelle vénération et quel amour durent avoir pour un tel lieu les apôtres et les premiers chrétiens, et s'ils devaient visiter souvent un sanctuaire enrichi de tant de souvenirs, embaumé du parfum de tant de vertus divines? Le démontrer, ce serait démontrer l'évidence. Au surplus, la tradition la plus ancienne et la mieux fondée vient confirmer les inductions de la piété. Elle nous montre les apôtres, après l'Ascension, faisant de cette sainte demeure une chapelle où ils se plaisaient à célébrer les sacrés mystères, et où plus d'une fois saint Pierre, par la communion, rendit à Marie le corps et le sang que, dans ce lieu-là même, elle avait, de sa propre substance, fournis au Verbe incarné.

A la suite des apôtres, les fidèles du monde accoururent. Ce serait sans doute une exigence insensée de vouloir, pendant les trois siècles des grandes persécutions, des données journalières sur les pèlerins de Nazareth. Les chrétiens qui avaient alors le loisir de tenir une plume étaient plus occupés à enregistrer les actes des martyrs que les pèlerinages des saints. Suivre les pas de tous les pieux visiteurs de Nazareth à travers les échafauds et les bûchers serait donc chose impossible, et néanmoins, des apôtres jusqu'à Constantin, la chaîne n'a pas été brisée; l'histoire nous a conservé les noms de plusieurs chrétiens intrépides qui, bravant la soupçonneuse surveillance des proconsuls, vinrent au péril de leur vie vénérer la sainte demeure. Tels

furent saint Denys l'Aréopagite, saint Alexandre de Capadoce, saint Firmilien de Césarée, saint Nicolas de Myre. Le premier de ces pèlerins, saint Denys, le converti de saint Paul, eut le bonheur d'y trouver encore la sainte Vierge, et il nous a laissé dans ses écrits les impressions de sa visite : « Elle était si belle, dit-il, que si je n'avais su qu'il n'y avait qu'un Dieu au ciel et sur la terre, je l'aurais adorée comme une déesse ¹. »

Dès que, sous Constantin, la paix eut été rendue à l'Église, l'ardeur longtemps comprimée de saints pèlerinages se réveille avec une énergie nouvelle. En tête de cette légion voyageuse marche l'impératrice sainte Hélène. Quoique âgée de plus de quatre-vingts ans, elle entreprit le voyage de la Palestine (326). Chacun sait comment elle retrouva le bois de la vraie croix, et éleva sur le saint sépulcre et la montagne de l'Ascension des temples magnifiques. La pieuse impératrice ne pouvait oublier dans ses largesses la demeure de Nazareth; comme une sainte relique dans une châsse, elle enferma dans une église la pauvre habitation de Jésus et de Marie; et sur le marbre du frontispice elle grava cette inscription, monument de sa foi : *C'est ici le sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes*. On voit encore aujourd'hui les restes de cet édifice, qui donnent une haute idée de sa magnificence.

Ce sanctuaire reçut aussi plus d'une fois la visite de saint Jérôme, l'austère pénitent de Bethléhem. « Nous irons à Nazareth, écrivait-il dans un saint transport, et, selon la signification du mot, nous verrons la fleur de Galilée. » Il

¹ Au sixième siècle, le pieux narrateur de l'itinéraire de saint Antonin faisait la remarque que les femmes de Nazareth sont les plus belles de la Palestine, et il ajoute : Elles disent qu'elles doivent leur beauté à Marie. « Je n'y ai point trouvé, dit M^{sr} Mislin, le type des têtes de vierges de Raphaël; mais je n'ai pu me défendre d'un sentiment de plaisir en voyant que les femmes de Nazareth ne ressemblent pas à celles du reste de la Palestine, qui, en général, sont fort laides. »

raconte, écrivant à la vierge Eustochie, comment, dans le saint empressement de sa foi, la bienheureuse Paule accourait à Nazareth, la nourrice du Seigneur ¹.

Après saint Jérôme et les illustres Romaines qui s'étaient placées sous sa direction, les pèlerinages se succédèrent sans interruption. Qu'il nous suffise, parmi les noms les plus connus que l'histoire nous a conservés, de citer saint Cyriaque, évêque d'Ancône, au iv^e siècle; au v^e, saint Pétrone, évêque de Bologne, qui prit les mesures de la Sainte Maison pour en faire placer le dessin dans son église épiscopale; au vi^e siècle, Théodore, archimandrite de Cappadoce, et Rusticienne, dame illustre de Constantinople; au vii^e, saint Anastase, de Perse, et Adamnan, abbé d'Irlande; au viii^e, les deux frères Candide et Gabrius, qui rapportèrent en Occident une robe de la sainte Vierge; saint Jean Damascène, à qui Marie rendit par un miracle la main qu'il avait sacrifiée pour sa gloire; plus tard, une caravane de cinquante Normands (930); et enfin, au ix^e siècle, une troupe de sept mille pèlerins, sous la conduite et protection de quelques officiers français.

Ces sept mille hommes étaient comme l'avant-garde des croisés. Bientôt après eux, c'est l'Europe tout entière qui s'ébranle et se met en marche. Comme Clovis au récit de la passion du Sauveur, les fiers barons du moyen âge, en entendant de la bouche des pèlerins le récit des malheurs de la Terre-Sainte, sentaient frémir dans le fourreau leur vaillante épée. Ils se levèrent pour aller délivrer les lieux sanctifiés par les pas de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Il n'entre pas dans notre plan de raconter ce grand pèlerinage armé, cette épopée chrétienne des croisades. Disons seulement que, pendant toute la durée du royaume de Jérusalem, la Sainte Maison fut comblée d'honneurs et de richesses. Tancrède se distingua entre tous par ses pieuses munificences. « Alors, dit Guillaume de Tyr, Nazareth

¹ Cito itinere percucurrit Nazareth, nutriculam Domini.

devint la métropole du pays, non moins par la sainteté de son temple que par l'abondance de ses richesses. » Des ordres de chevaliers s'établirent pour veiller à la sûreté des routes; et, devenues moins dangereuses, les visites à Nazareth se multiplient encore. Alors on voit accourir saint Guy et Vandulphe de Brabant; Guillaume, duc d'Aquitaine; Godrige, ermite anglais, qui renouvela deux fois son pèlerinage; Jean Phocas, qui, pour exciter davantage les fidèles à la visite des saints lieux, écrivait ces paroles : « Alors vous parcourez des yeux cette antique demeure où l'ange apparut à la Vierge qui revenait de la fontaine, et lui annonça l'heureuse nouvelle ¹. »

Les malheurs qui, à la fin du XII^e siècle et au commencement du XIII^e, désolèrent la Palestine, ralentirent, sans l'étouffer, l'ardeur qui poussait les peuples d'Europe vers les lieux saints. Ce fut alors que, saintement envieux du martyr, le séraphique François d'Assise entreprit ce pèlerinage (1213). « Il se rendit à Nazareth, dit un chroniqueur du temps, pour vénérer la maison dans laquelle le Verbe de Dieu s'est fait homme. » Mais, au lieu de la palme qu'il convoitait, l'humble amant de la croix ne reçut que des distinctions et des honneurs, tant sa vertu avait imposé aux princes infidèles eux-mêmes. Il se dédommagea du sang qu'il n'avait pu répandre, en allant verser des larmes dans la pauvre cellule qui fut le témoin des anéantissemens de Jésus enfant.

Ainsi, de siècle en siècle, se perpétua l'authenticité de la sainte demeure. Tous ces pèlerinages, en effet, supposent que l'église construite à Nazareth, par sainte Hélène, renfermait non-seulement le lieu, c'est-à-dire l'emplacement de la demeure dans laquelle s'était opéré le mystère de l'incarnation, mais la maison elle-même toujours subsis-

¹ Tum antiquam illam œdem oculis lustras, in qua regressæ a fonte Virgini Archangelus fausta annuntiavit. (*Joan. Phoc. ap. Bollund.*)

Ces dernières paroles font allusion à une tradition orientale sur le moment de l'apparition de l'ange et l'attitude de la Vierge.

lante où la sainte Vierge reçut la visite de l'ange. C'est ce qui résulte en particulier des paroles de Jean Phocas, du cardinal de Vitry et de Thomas Célano, le chroniqueur de saint François. Le premier de ces auteurs, que nous avons cité plus haut, dit expressément, en parlant de Nazareth, qu'on y voit *l'antique demeure où l'archange annonça à Marie la grande nouvelle*. Le cardinal de Vitry, qui fut patriarche de Jérusalem, dit qu'il a fait plusieurs fois le pèlerinage de Nazareth, et célébré les saints mystères *dans la maison où Marie a été saluée par l'ange*.

Ce pèlerinage, douze fois séculaire, inauguré par les apôtres, continué par sainte Hélène et plusieurs autres saints personnages, fut clos l'an 1252 par le plus illustre de nos rois. Désolé de ne point contempler le saint sépulcre, que n'avait pu délivrer sa chevaleresque bravoure, saint Louis voulut au moins visiter les autres sanctuaires de la Palestine. Du mont Thabor, où Jésus fut transfiguré, il se dirigea vers Nazareth. Laissons son historien raconter dans la langue si naïve du moyen âge les pieuses émotions du saint roi.

« De si loin comme il put voir la cité de Nazareth, il descendit de dessus son cheval, s'agenouilla à terre dévotement et adora nostre Seigneur. Dès aussitôt qu'il vint au lieu où nostre Sire Jhésus-Chris fut né, icelui jour mesme jeûna en pain et en eau et cilice vestit. Comme devotement il fit chanter messe et solennellement glorieuses vespres et matines, et tout le service à chant et à déchant, à ogre et à tréble (*en partie, à orgue et à grand orchestre*), de ce peuvent témoigner ceux qui y furent, que depuis que le Fils de Dieu prist incarnation en sa glorieuse Mère la benoïste Vierge Marie, oncques (*jamaïs*) si solennel service ne fut fait ni chanté. A l'autel où l'ange fit l'annonciation à la Vierge Marie, fut la messe chantée et y reçut moult dévotement son Sauveur, et puis s'en retourna. » La reine Marguerite de Provence, épouse du saint roi, dont l'emblème était une reine-marguerite avec cette devise : *Royne de la*

terre, servante de la Royne du ciel, ne montra pas un moindre amour pour la sainte Vierge. Elle communia avec le roi dans la sainte demeure du Verbe fait chair.

Tel est le récit abrégé des pèlerinages à la maison de la sainte Vierge jusqu'au jour de sa translation. « Quel étonnant corps de preuves ! s'écrie Chateaubriand, après avoir dit pour les lieux saints en général ce que nous venons de dire pour Nazareth en particulier. Les apôtres ont vu Jésus-Christ ; ils connaissent les lieux honorés par les pas du Fils de l'homme ; ils transmettent la tradition à la première église chrétienne de la Judée. La succession des évêques s'établit, et garde soigneusement cette tradition sacrée. Eusèbe paraît, et l'histoire des saints lieux commence ; Socrate, Sozomène, Théodoret, Evagre, saint Jérôme la continuent. Les pèlerins accourent de toutes parts. Depuis ce moment jusqu'à nos jours, une suite de voyages non interrompue nous donne, pendant quatorze siècles, et les mêmes faits et les mêmes descriptions. Quelle tradition fut jamais appuyée d'un aussi grand nombre de témoignages ? Si l'on doute ici, il faut renoncer à croire quelque chose¹. »

Il est donc établi, et jusqu'à l'évidence, que la maison de la sainte Vierge, à Nazareth, a subsisté jusqu'à la fin du XIII^e siècle. C'est le premier point qu'il importait de mettre en lumière. Voyons maintenant ce qu'elle devint à cette époque.

¹ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Introduction.

CHAPITRE II

TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE NAZARETH

Saint Louis est le dernier des pèlerins illustres qui aient visité la maison de la sainte Vierge à Nazareth. Par cet hommage solennel du plus grand et du plus saint roi de la chrétienté, la Providence semble avoir voulu fixer les yeux du monde sur la précieuse demeure, afin de le rendre plus attentif aux merveilles qui allaient arracher aux mains des infidèles ce sanctuaire incomparable.

En effet, dix ans seulement après le pèlerinage de saint Louis, la situation des chrétiens d'Orient devint plus alarmante que jamais; la conservation même des saints lieux courut les plus grands dangers. La Palestine retombait au pouvoir des musulmans. Nazareth, ce premier berceau du christianisme, fut défendue pied à pied par les chevaliers du Temple, puis enfin perdue. Au printemps de l'an 1291, il ne restait plus aux chrétiens que Saint-Jean-d'Acre, dernier boulevard qui allait bientôt leur échapper. A ces nouvelles, l'Europe tout entière fut dans la douleur et l'abattement, et de partout on suppliait Dieu d'arracher les lieux saints à la domination profanatrice des infidèles.

Le Seigneur exauça une partie de ces prières. Par un prodige des plus étonnants dont l'histoire fasse mention, la

maison de Nazareth fut arrachée à ses fondations qui restèrent dans le sol primitif, et les anges, qui le jour de l'Assomption avaient enlevé Marie au ciel, transportèrent en une nuit sa demeure d'Orient en Occident.

Voici quelles circonstances accompagnèrent cet événement mémorable :

Le 10 mai de l'an 1291, au lever de l'aurore, sur les rivages de la Dalmatie, entre Tersatz et Fiume, quelques bûcherons s'en allaient à leur ouvrage; tout à coup, non loin de la mer, ils aperçoivent un édifice inconnu, dans un lieu où la veille encore il n'y avait ni maison, ni cabane, ni matériaux pour en bâtir. Quelques personnes accourues du voisinage assurent qu'elles ont vu cette maison suspendue en l'air, avant de s'arrêter sur la hauteur. Pleins d'étonnement ils approchent tous ensemble, examinant le bâtiment mystérieux; c'était une habitation de trente et quelques pieds de long sur treize de large, construite de petites pierres rouges et carrées, et d'une nature toute différente de celles qu'on a coutume d'employer dans le pays. Ce qui surtout les surprend, c'est de voir que cette maison se tient debout, posée sur un terrain inégal et sans aucun fondement. Après en avoir examiné le dehors, ils se hasardent à pénétrer dans l'intérieur. L'unique chambre que renferme cet édifice forme un carré long; le plafond est uni et parsemé de petites étoiles dorées. Les murs, épais environ d'une coudée, construits sans règle ni niveau, ne suivent pas exactement la ligne verticale. Une porte assez large s'ouvre sur un des côtés. A droite de la porte est une étroite et unique fenêtre. En face s'élève un autel construit de grosses pierres carrées que domine une croix antique ornée d'un Christ peint sur une toile collée au bois, et au-dessus de laquelle on lit le titre de notre salut : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Près de la porte est une sorte de petit placard pratiqué dans le mur et destiné à recevoir quelques ustensiles de ménage; il renferme quelques vases ou écuelles, semblables à ceux dont les pauvres gens des campagnes se servent pour

prendre leur nourriture. Enfin, en face de la fenêtre et à l'extrémité opposée, se voit dans une niche une statue de la sainte Vierge debout et portant l'enfant Jésus dans ses bras.

Les habitants du pays, qui, au premier bruit du prodige, étaient accourus en grand nombre, se demandaient l'un à l'autre quelle pouvait être cette chapelle inconnue, quelle main l'avait tout à coup, dans l'intervalle d'une nuit, transportée là où jamais on n'avait vu trace d'habitation, quelle puissance pouvait la soutenir sur le sol sans aucun fondement. Tous interrogeaient, nul ne pouvait répondre, quand soudain un nouveau cri de stupéfaction s'élève; on voit accourir Alexandre, évêque de Tersatz, la démarche vive, le rayonnement du bonheur sur le visage; or tout le monde savait l'évêque atteint depuis trois ans d'une hydropisie déclarée incurable, et tellement malade, depuis quelques jours surtout, qu'on s'attendait d'instant en instant à lui voir rendre le dernier soupir; et le voilà qui accourt seul, sans soutien, plein de vie et de santé. D'abord, et sans rien dire, il se prosterne, baise avec ardeur les murailles de cette maison; puis, au milieu du silence que commandent et sa conduite et son apparition inattendue, il annonce que la sainte Vierge lui est apparue dans la nuit: elle lui a révélé que cette demeure est celle où elle a pris naissance, où elle fut élevée, où elle reçut la visite de Gabriel.

« C'est là, lui a-t-elle dit, que le *Verbe s'est fait chair*. Aussi, après ma mort, les apôtres ont-ils consacré ce toit illustré par les plus saints mystères, et se sont-ils disputé l'honneur d'y célébrer l'auguste sacrifice. L'autel est celui-là même que dressa saint Pierre. Le crucifix qu'on y remarque y fut autrefois placé par les disciples de mon fils. La statue de cèdre est ma fidèle image exécutée par la main de l'évangéliste saint Luc. C'est pour soustraire cette sainte maison aux profanations des infidèles, qui viennent d'envahir la Galilée, que Dieu l'a fait passer de Nazareth sur

ces rivages. Et, afin que tu sois le témoin et le prédicateur autorisé de cette miraculeuse translation, reçois la guérison. Ton retour subit à la santé après une maladie si longue fera foi du prodige. »

Ainsi parla Marie, et, s'élevant vers le ciel, elle disparut aux yeux ravis du saint évêque ¹.

Le gouverneur de la Dalmatie pour l'empereur d'Allemagne, Nicolas Frangipani, était alors absent; il avait suivi à la guerre Rodolphe de Habsbourg. C'est au milieu de cette expédition militaire qu'il reçut la nouvelle de l'événement qui mettait en émoi toute sa province. L'empereur lui donne la permission de quitter le camp pour aller s'assurer de la vérité. Ni la longueur ni la difficulté du chemin ne l'arrêtent; il vient en personne à Tersatz; et là, sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il prend les plus minutieuses informations, il interroge, il voit par lui-même; puis, afin de s'assurer par une preuve matérielle et sans réplique de la vérité, il décide que quatre commissaires choisis par lui partiront immédiatement pour la Palestine avec les plans et les dimensions de la miraculeuse chapelle; qu'ils s'assureront par eux-mêmes et qu'ils diront, sous la foi du serment : 1° si la maison de la sainte Vierge à Nazareth, connue de toute la chrétienté depuis douze siècles, a réellement disparu sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, ni quelle main l'a enlevée; 2° si les fondations sont restées; 3° si leur figure et leurs dimensions se rapportent bien aux murs de la maison qui vient d'arriver; 4° si la nature du bois et de la pierre est la même; si c'est absolument le même genre de construction.

Les quatre commissaires, parmi lesquels l'évêque miraculeusement guéri, arrivent en Palestine. Ils s'adressent aux chrétiens de Nazareth et leur demandent où est la maison de la sainte Vierge. « Ah ! la maison de la sainte Vierge, leur

¹ Tous ces détails et les suivants sont tirés de *l'Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, par le P. Caillau.

répondent en pleurant les pauvres chrétiens désolés, nous vous en ferons voir la place, le pavé et les fondations; mais la maison elle-même a depuis quelque temps disparu sans que nous sachions ce qu'elle est devenue, ni comment on a pu l'enlever sans laisser autre chose que les fondements échanrés. » Les commissaires sont conduits sur place et vérifient de leurs yeux le récit des chrétiens. Puis, pour remplir leur mandat, ils se mettent à prendre la longueur, la largeur, toutes les dimensions des fondements; ils étudient la nature de la pierre, le genre de construction, comparent le temps qui s'est écoulé depuis la disparition du sanctuaire et celui de son arrivée en Dalmatie; tout se trouve d'une exactitude parfaite. Ils rédigèrent par écrit leur témoignage, et, de retour dans leur patrie, le confirmèrent par un serment solennel; le tout fut consigné dans un acte public pour servir de monument à la postérité ¹.

Cette enquête juridique sur la sainte demeure, les miracles qui s'y opéraient chaque jour, enfin la foi universelle des peuples qui venaient la vénérer de toutes parts, étaient autant de preuves de la vérité du prodige. Dieu néanmoins voulut en donner une preuve nouvelle, qui eut l'Italie tout entière et une partie du reste de l'Europe pour témoins. Après trois ans et demi de séjour en Dalmatie, la Sainte Maison disparut tout à coup. Elle fut transportée au-dessus de la mer Adriatique, à travers un espace de cinquante lieues ², au territoire de Recanati, pays placé sous la domination temporelle du vicaire de Jésus-Christ, et aujourd'hui sacrilègement usurpé par le Piémont. C'était le 10 décembre 1294. Des bergers qui veillaient pendant la nuit à la garde de leurs troupeaux furent, comme autrefois à la nuit de Noël, les premiers à contempler les

¹ Plusieurs autres personnages firent dans la même intention le voyage de Nazareth, et ils attestèrent le même fait. (M^{re} Mislin, *les Saints Lieux*.)

² La distance franchie dans la première translation, de Nazareth à Tersatz, était de huit cents lieues.

merveilles du Seigneur. Une lumière étrange passant au-dessus de l'Adriatique et descendant au milieu d'une forêt voisine vient tout à coup frapper leurs regards ; ils approchent et découvrent dans un lieu jusque-là désert une maison environnée d'une splendeur céleste. Dans le pressentiment de quelque prodige qu'ils ne comprennent pas encore, ils tombent à genoux et passent le reste de la nuit en prière. Aux premières lueurs du jour ils courent annoncer à leurs maîtres respectifs la grande nouvelle. On hésite d'abord ; personne n'ose les croire ; puis la curiosité l'emporte, et bientôt la conviction remplace les doutes et l'incertitude. La sainte chapelle avait été déposée dans un bois de lauriers ¹. Sur son passage, les arbres, respectueux, s'étaient inclinés devant elle ; et, longtemps après, tous les pèlerins du monde pouvaient s'en convaincre, car les longues files de lauriers continuèrent à demeurer ainsi courbées par une sorte de vénération, jusqu'à ce que le temps ou le fer les eût fait tomber.

Tursellin, qui écrivait vers l'an 1595, c'est-à-dire trois siècles après la translation, rapporte que, vingt ans avant la composition de son histoire, plusieurs de ces arbres avaient encore été vus par des hommes respectables qui lui attestèrent la vérité du prodige. Leurs troncs séculaires étaient restés penchés vers la mer et les rivages de la Dalmatie, malgré l'influence des vents dominants qui auraient dû les rejeter du côté opposé.

Enfin deux translations nouvelles vinrent mettre le comble à la certitude du prodige.

Au bout de huit mois, la forêt des Lauriers se trouvant infestée de bandits qui arrêtaient les pèlerins, la maison fut transportée un peu plus loin, sur une petite colline appartenant à deux frères de la famille des Antici. Bientôt ces

¹ Suivant quelques auteurs, c'est de cette forêt de lauriers qu'est venu le nom de Lorette. D'autres supposent que la véritable origine de ce nom est celui d'une pieuse dame appelée *Lauretta*, à qui appartenait le bois des lauriers, et qui se distingua par sa dévotion à la sainte demeure.

deux frères, indignes de posséder un tel trésor, se disputèrent les offrandes des visiteurs ; et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent à souiller de leur sang cette terre sanctifiée par la présence du berceau de la Vierge ¹. C'est alors que, par une quatrième et dernière translation, qui se fit quatre mois après la précédente, l'auguste sanctuaire vint se fixer au lieu où il demeure depuis près de six siècles, sur le sommet d'un coteau escarpé, au bord de la mer Adriatique, dans le lieu à jamais célèbre que le monde chrétien connaît et vénère sous le nom de Lorette.

Cette dernière translation eut lieu vers la fin de l'année 1295, quatre mois après l'arrivée de la Sainte Maison sur la colline des deux frères.

Dans les différents endroits qu'elle avait successivement occupés, on voit encore aujourd'hui des monuments ou des vestiges de son passage. Nous mentionnerons plus loin les inscriptions et autres monuments qui conservent à Tersatz le souvenir de son séjour. L'emplacement qu'elle avait occupé dans la forêt des Lauriers, à un mille de Lorette, est marqué par de petites murailles élevées au seizième siècle par les soins du P. Riera, d'après l'ancienne tradition du pays, dans un endroit qu'on appelle aujourd'hui *Bandirola* ². Les habitants de Lorette ont conservé jusqu'à ce jour l'usage de visiter ce lieu par dévotion. Le même religieux avait entendu des vieillards racontant que, « dans leur enfance, ils avaient été conduits par leurs parents sur

¹ Les anges, qui n'avaient pas prévu le cas, l'enlevèrent pour la quatrième fois, écrivait au dernier siècle un membre d'une académie romaine. Le plus simple paysan comprendra que Dieu pouvait avoir quelque raison d'opérer ces translations successives, ne fût-ce que pour rendre plus frappant le miracle, en le répétant plus souvent. Mais un académicien, en plein dix-huitième siècle surtout, devait se croire tenu, au risque d'estropier le bon sens, à faire parade de plus d'esprit. On voit qu'il a réussi.

² Le nom de *Bandirola*, donné à cet endroit, fait allusion aux *banderolles* ou *étendards* qu'on avait placés de loin en loin dans la forêt pour diriger la marche des pèlerins. Pie IX a donné l'ordre de construire en ce lieu une église pour satisfaire à la dévotion des fidèles. Elle est commencée, mais la révolution la laissera-t-elle achever?

l'emplacement qu'occupait autrefois la colline des deux frères; et y avaient vu de nombreuses troupes de pèlerins, les genoux en terre, adorant Dieu et glorifiant la très-sainte Vierge. » La colline dont il est ici question a été depuis nivelée; son emplacement est aujourd'hui dans l'intérieur de la ville de Lorette, et est indiqué par une petite maison ornée d'une statue de la sainte Vierge, au-dessous de laquelle on lisait autrefois ces mots : *La visite l'a gardée.*

A peine le vénérable sanctuaire eut-il été transporté sur la colline qu'il occupe encore, que les témoignages les plus authentiques augmentèrent de jour en jour la célébrité de ce saint lieu. Les Dalmates, instruits de ces nouvelles translations, accoururent en foule pour reconnaître le trésor dont ils déploraient la perte, et publièrent dans la Marche d'Ancône les merveilles dont ils avaient été les témoins à Tersatz. En Italie, de même qu'en Dalmatie, l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique s'émurent et intervinrent ¹. Le pape Boniface VIII, à la nouvelle de ces prodiges, recommanda à l'évêque de Recanati de veiller avec soin à la conservation de la Sainte Maison, et de faire élever dans le voisinage quelques habitations pour la commodité des pèlerins; il l'engagea en même temps à ne rien négliger pour constater la réalité des merveilleux événements que la renommée répandait alors de tous côtés. Conformément à cet avis du souverain pontife, et de concert avec les principaux seigneurs de la province, réunis dans une assemblée gé-

¹ Avant même la quatrième translation, les administrateurs de Recanati avaient envoyé au pape Boniface VIII Antoine de Servannis, porteur d'un message daté du 9 septembre 1295, dans lequel ils informaient le pape de l'arrivée de la Sainte Maison sur la colline des deux frères, et de la division qui s'était élevée entre ces derniers. Ils terminaient en suppliant Sa Sainteté d'adjudger à la commune de Recanati la colline des deux frères, avec autorisation d'y élever un temple en faveur des pèlerins. (Voir Caillau, p. 29, et Calcagni, *Mémoires historiques de Recanati.*)

En 1330, Pierre, évêque de Macerata, publia une relation abrégée des translations de la sainte demeure, et les magistrats ordonnèrent qu'à l'avenir les maîtres d'école se servissent de cette relation pour enseigner à lire aux enfants.

nérale, en 1296, l'évêque de Recanati envoya en Dalmatie, et jusqu'à Nazareth, une députation composée de seize notables, dont les annales du pays ont conservé les noms; ils devaient s'assurer de l'identité du miraculeux sanctuaire en visitant les lieux où il avait précédemment séjourné. Arrivés à Tersatz, les députés y trouvent une maison fraîchement construite sur les mêmes proportions que celle de Lorette. Sur les murs une inscription rappelle que *là est le lieu où fut autrefois la très-sainte demeure de la bienheureuse Vierge, actuellement honorée à Lorette*. Comme ces exilés qui se consolait avec les images de la patrie absente, les Dalmates avaient voulu tempérer par ce souvenir leur immense douleur. Leurs larmes et leurs regrets venaient à l'appui de ces témoignages, et l'époque de l'enlèvement du sanctuaire, dont ils pleuraient la perte, coïncidait exactement avec celle où il avait paru dans la Marche d'Ancône.

De Tersatz, les députés se rendent en Palestine, protégés contre les musulmans par une nombreuse escorte. Ils arrivent d'abord à Jérusalem, où ils visitent le saint sépulcre; puis à Nazareth, où ils recueillent avec soin tout ce que la tradition pouvait leur apprendre sur la maison de la sainte Vierge. Ils examinent en particulier le lieu où, les habitants du pays assurent qu'elle était autrefois; mais ils n'en trouvent plus les murailles; les fondements seuls subsistent; les pierres dont ils sont construits sont parfaitement semblables à celles dont se compose le sanctuaire de Lorette, et les dimensions de celles-ci sont exactement les mêmes que celles des bases restées à Nazareth ¹.

De retour dans leur pays, les députés exposent en détail le résultat de leur commission; leur témoignage, confirmé par serment, est accueilli avec des transports de joie uni-

¹ On le voit, dit l'auteur des *Trois Rome*, pour constater le prodige, la foi simple et naïve de nos pères s'y prit exactement de la même manière que pourrait le faire la haute raison de l'Académie des sciences ou l'esprit soupçonneux et défiant de notre époque.

versels, et consigné dans un procès-verbal pour être soigneusement conservé dans les archives de Recanati. De nombreuses copies de ce procès-verbal sont répandues dans le public, et se conservent précieusement dans un grand nombre de familles. Les premiers historiens de Lorette, Angelita entre autres, Riera et Tursellin, avaient ces actes entre les mains, et les présentaient à leurs contemporains comme des preuves irrécusables de la vérité des merveilleuses pérégrinations de la sainte demeure ¹.

¹ M. Gosselin, d'après Tursellin, Riera, Angelita et Caillau.

CHAPITRE III

PREMIÈRES RAISONS DE CROIRE AU MIRACLE DE LA TRANSLATION

Après le récit des événements, il serait naturel de donner ici les preuves qui, pour tout esprit de bonne foi, excluent sur la vérité des faits que nous venons d'exposer jusqu'à la possibilité d'un doute. Ces preuves sont nombreuses; elles rempliraient des volumes : preuves physiques, preuves de raison, preuves d'autorité; conformité parfaite des matériaux et des dimensions; permanence de ces murailles tant de fois séculaires qui se tiennent debout sans fondement, sans appui et sans niveau; témoignage des historiens et des savants; témoignage des peuples qui ont envoyé à ce miraculeux sanctuaire des pèlerins par millions; témoignage de quarante-six papes qui ont attesté la vérité du prodige soit par leurs actes, soit par des décisions solennelles; témoignage de Dieu lui-même qui maintes fois s'est déclaré par les miracles les plus authentiques. Mais, afin de ne pas rendre cet ouvrage trop aride, tout en ne sacrifiant rien de la solidité des preuves, nous laisserons la méthode de discussion pour suivre celle de l'histoire. Les preuves viendront, mais enchâssées dans le récit des faits, et non point isolées, ni entourées de l'appareil peu attrayant d'une discussion scolastique.

Et d'abord, pour débarrasser le terrain d'une objection préliminaire, examinons la raison providentielle, le *pourquoi* de ce prodige.

Pourquoi ce fait unique dans l'histoire du monde? Pourquoi la maison de Marie arrachée aux mains des infidèles, tandis que le saint sépulcre reste en leur pouvoir?

Remarquons, avant toutes choses, que nous ne sommes pas obligés d'expliquer le prodige pour y croire. Un miracle est un fait; or un fait se constate; et une fois constaté, nous parût-il absurde, il faut l'admettre. C'est ainsi qu'on procède dans les sciences exactes; c'est ainsi, à plus forte raison, qu'on doit procéder dans l'histoire. Vous demandez à Dieu le pourquoi de sa conduite; et si Dieu ne veut pas vous le dire? Qui l'obligerait, par hasard, à vous appeler à ses conseils, à ne rien faire que sous votre bon plaisir? Il est vrai qu'il use souvent envers nous de condescendance, et dans le prodige qui nous occupe il a bien voulu nous laisser entrevoir ou pressentir quelques-unes des raisons qui l'ont fait agir. Il a pu prévoir, en effet, que le sépulcre glorieux de son Fils serait redouté même des infidèles, tandis que l'humble maison de Nazareth n'aurait pas le même privilège, si elle demeurait sur les terres barbares. Il a pu encore vouloir partager ses dons entre l'Orient infidèle et les contrées fidèles de l'Occident. En conservant le tombeau du Sauveur comme un centre radieux, où viendront peut-être, ainsi qu'à un rendez-vous suprême, se réunir toutes les contrées de l'univers, il a pu trouver digne de sa miséricorde et de sa bonté d'ouvrir, aux peuples soumis à la foi, un asile de bénédiction et de salut. Qui ne sait d'ailleurs le soin que Jésus prend de l'honneur de Marie? Les outrages qui sont faits, les honneurs qui sont rendus à sa mère lui sont souvent plus sensibles que ceux dont il est lui-même l'objet; or quelle n'était pas, pendant sa vie, la prédilection de la sainte Vierge pour cette pauvre maison qui lui rappelait les caresses de l'Enfant-Dieu! Faut-il s'étonner qu'elle ait

porté cette affection jusque sur le trône du ciel, et qu'elle ait obtenu de Dieu, qu'elle ait un jour ordonné aux anges, dont elle est la reine, d'arracher au sol profané de l'Asie les restes de cette précieuse demeure, et de la transporter par delà les mers, au cœur de sa nouvelle famille¹ ?

Comme on enchâsse parfois dans un vulgaire métal une perle précieuse, qu'on me permette de citer ici une belle page d'un de nos écrivains catholiques. Je la signale particulièrement aux esprits forts (ou faibles) qui, dans le prodige qui nous occupe, ne voient rien autre chose qu'une agréable matière à leurs plaisanteries et à leurs sarcasmes. « Ceux qui veulent, dit A. Nicolas, qu'un miracle soit prouvé par une démonstration tellement irrésistible que la confiance chrétienne n'ait aucune part dans son admission, pourront douter de celui-ci, comme ils devront douter de tous les autres sans exception, en fussent-ils même les témoins. Mais ceux qui, mus par cette religieuse confiance, voudront seulement qu'elle soit justifiée par des preuves raisonnables aux yeux d'une sage critique, devront ajouter foi à un événement qui a pour lui tant d'autorités. Benoît XIV, après avoir cité et approuvé ces autorités différentes, ajoute : « Nous ne pouvons nous contenir en voyant des gens qui se piquent d'érudition et de finesse d'esprit, murmurer des paroles de doute sur la vérité d'un événement qui a pour lui les plus sages et les plus grands noms de la critique. »

« Quoi qu'il en soit de l'incrédulité de ceux qui ne peuvent admettre qu'un corps soit transporté d'un point à l'autre du globe par une puissance qui emporte incessamment ce globe lui-même dans l'espace, nous nous bornerons à indiquer ici la raison philosophique de ce prodige. Elle est fort belle. Tous les peuples de race païenne, bien que convertis au christianisme, devaient périr, un seul excepté : le peuple romain, grâce à la papauté qui le conserve et dont il mé-

¹ Caillau.

connaît trop souvent le bienfait. Ainsi tous ces grands foyers de la civilisation antique : Alexandrie, Carthage, Antioche, Éphèse, Constantinople, illustrés par les premiers prodiges de la foi et de la science chrétiennes, après avoir communiqué la lumière et la vie à l'Occident, devaient s'éteindre. Quelque chose de caduc se faisait sentir dans les races païennes relativement à la civilisation de l'Évangile, trop généreuse pour qu'elles pussent la contenir sans se rompre, comme de vieilles outres auxquelles on confie un vin nouveau, ou la porter sans fléchir, comme ce colosse aux pieds d'argile à qui on avait voulu adapter une poitrine d'airain et une tête d'or. Il fallait des peuples neufs et des races fortes à l'esprit de Dieu. Aussi voit-on pendant les douze siècles de survivance, calculés par la Providence sur le temps nécessaire à la formation des peuples d'Occident, l'empire d'Orient chanceler de plus en plus sur sa base et ne subsister que par une succession de prodiges que lui-même était le premier à confesser. Ces prodiges, d'après son propre témoignage, étaient tous dus à la protection spéciale de cette Vierge qui avait enfanté le monde nouveau, et qui influait visiblement sur ses destinées. Aussi était-il d'usage à Constantinople de porter sur le char de triomphe, comme celle qui avait réellement remporté les victoires qu'on y célébrait, cette célèbre *Nicopéia*, cette image de la Vierge *distributrice de la victoire*, à laquelle semblaient attachées les destinées de l'Orient.

« Quand ces destinées furent accomplies, quand l'heure du *movebo candelabrum* ¹ eut sonné, la main qui avait soutenu l'empire dut se retirer, ou plutôt en transporter la succession à l'Occident devenu majeur pour la recueillir. C'est alors que cette humble demeure de Nazareth, où s'était levée du sein de la Vierge *la Lumière qui devait éclairer toutes les nations* ², fut transportée de l'Orient à l'Occident, comme le foyer de famille passe à l'héritier.

¹ Je transporterai le flambeau de la foi.

² Luc, II, 32.

« Voilà la grande et belle signification du prodige de Lorette, qui s'atteste lui-même, on peut le dire, par sa raison providentielle autant que par l'impression de foi et de vie qu'on éprouve dans le sanctuaire de grâce où nous avons tous été engendrés.

« Que si l'on opposait à cette interprétation le saint sépulcre laissé en Orient, sans que tous les efforts de la chrétienté aient pu le délivrer, nous dirions qu'il y a là une autre signification non moins admirable : c'est que Dieu, qui *a fait les nations guérissables*, a voulu laisser sur cette terre d'infidélité un gage et un germe de résurrection, et que si, en effet, comme tout l'annonce, l'Orient doit ressusciter, il ressuscitera du saint sépulcre, du foyer catholique des lieux saints. »

La convenance du miracle établie, passons à sa réalité.

Quarante-six papes, deux cents historiens, deux cent-millions de pèlerins affirment que la Santa Casa est la maison dans laquelle est née la Vierge mère du Sauveur, et qu'elle a été transportée d'abord en Dalmatie, puis à Lorette. Les incroyants répondent par un sourire ou par un mouvement d'épaule, et ils s'imaginent que justice est faite. Traçant autour d'eux un petit cercle dans lequel ils prétendent emprisonner l'amour, la sagesse et la puissance de Dieu, c'est-à-dire l'infini, ces infirmes jettent à l'Éternel cette parole que lui-même a dite à l'Océan, et que seul il pouvait dire : *Tu n'iras pas plus loin!*

Au superbe dédain de ces hommes qui prétendent tenir le Tout-Puissant sous leur tutelle nous pourrions opposer notre propre dédain, et pour nous la partie serait encore assez belle. Nous pourrions les mettre au défi de nous citer dans toute l'histoire profane un seul fait qui soit appuyé d'autant de témoignages que le fait de Lorette. Ils rejettent, avant tout examen, le miracle du passé comme impossible, comme absurde ; soit ; mais alors qu'ils nous expliquent le présent. Le présent, c'est l'existence de cette maison dans les conditions que nous avons énumérées plus haut : point de fon-

dement, point d'appui, point de niveau, et cela dans le pays du monde le plus exposé aux secousses des tremblements de terre; le présent, c'est la persuasion de trois peuples, et en particulier des Dalmates, qui croient avoir possédé pendant trois ans et demi la Sainte Maison, et qui pleurent encore sa disparition. Nous pourrions enfin, puisqu'ils repoussent ce fait à cause de son caractère miraculeux, leur répondre par ces paroles de J.-J. Rousseau, un des chefs de la libre pensée, qui avait parfois des éclairs de bon sens au milieu des nuages de son rationalisme :

« Dieu peut-il faire des miracles? Cette question sérieusement traitée serait impie si elle n'était absurde; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement de le punir; il faudrait l'enfermer ¹. » Moins intolérant toutefois que le sophiste de Genève, nous rappellerons seulement ici la parole que, dans cette maison-là même, l'archange adressait à Marie pour la convaincre de la possibilité d'un prodige bien autrement étrange, celui de l'incarnation du Fils de Dieu dans les entrailles d'une vierge : *Rien*, disait-il, *n'est impossible à Dieu* ². Tel est le cri non-seulement de la foi, mais du bon sens : ou bien il faut enlever à Dieu la toute-puissance, c'est-à-dire déclarer que Dieu n'existe pas; il faut dire que la terre s'est faite elle-même, et gravite par sa seule force et sa seule vertu dans l'orbe immense des espaces; ou bien il faut dire que Celui qui créa la terre, qui l'a lancée dans l'espace et la soutient à sa place parmi les mondes, a bien pu transporter en un instant, d'un coin de cette terre à un autre coin, du fond de la Judée au milieu de l'Europe, l'humble édifice où la Vierge mère fit sa demeure, où Jésus-Christ fut conçu dans un sein immaculé ³.

¹ « Hélas! dit le P. Félix, le philosophe de Genève ne se doutait pas du progrès que la folie ferait un jour parmi nous. Le remède qu'il propose est sévère. Et s'il fallait aujourd'hui exécuter ce qu'il demandait il y a cent ans, je crains bien qu'il ne fallût enfermer beaucoup d'hommes d'esprit. »

² Luc, 1, 37.

³ L. Veuillot.

Il l'a pu ; aucun esprit doué de quelque bon sens n'y contredira ; mais l'a-t-il voulu ? c'est-à-dire , le miracle , qui est possible , est-il réel ? Ici , avant de recourir aux preuves si nombreuses qui établissent la réalité de la translation , j'en appelle à tous ceux qui ont fait le pèlerinage de la Santa Casa. Une preuve pour moi , et j'ose le dire sans crainte d'être démenti par aucun d'eux , pour tout pèlerin de Lorette , une preuve plus forte que toutes les preuves , c'est l'impression que ressent quiconque a reçu de Dieu l'immense faveur de pénétrer dans cette sainte maison. On éprouve , dès en entrant , je ne sais quel frémissement divin , quel attendrissement invincible. Vous croiriez être effleuré par l'aile du messager céleste , voir passer encore Jésus et sa mère , entendre l'écho de leurs divins colloques , sentir leur regard aimant s'arrêter sur vous. Ou plutôt nulle parole , nulle image ne saurait rendre ce que vous éprouvez alors ; c'est une suavité d'un ordre à part , une joie pure , pleine , surabondante ; et désormais vous possédez au fond du cœur une conviction contre laquelle aucun raisonnement , aucun doute , aucun blasphème ne prévaudra jamais.

« Quand au bout de sa longue route le pèlerin aperçoit enfin , non pas la maison elle-même , mais le temple qui la renferme ; lorsqu'il lit au fronton cette inscription qu'y plaça dans la sainte hardiesse de sa foi le grand pontife Sixte V : *Dei parce domus in qua Verbum caro factum est* : « Maison de la Mère de Dieu dans laquelle le Verbe s'est fait chair , » soyez assurés qu'il n'est plus besoin d'attestations , de procès-verbaux ni de raisonnements pour constater ce qui se constate en ce moment-là de soi-même au fond de l'âme. La Sainte Maison paraîtrait au milieu des airs , soutenue sur les ailes des anges , qu'elle n'exciterait pas un sentiment plus profond ni plus convaincu. Qu'est-ce donc quand , purifié par la pénitence , le pieux voyageur entre enfin dans cette humble demeure qui fut sur la terre l'asile de la Reine des cieux , et que mêlé parmi ses frères , chrétiens comme lui , venus comme lui de tous les coins du

monde , les yeux baignés de larmes , le cœur plein de soupirs , ayant reçu le Verbe fait chair devenu le pain de la vie éternelle , il peut dire comme Marie : « Le Seigneur est avec moi : » *Magnificat anima mea Dominum !*¹ » Qu'est-ce donc quand ce visiteur est prêtre , quand il monte à cet autel où sont montés les apôtres , quand dans ses mains tremblantes le Verbe de Dieu s'incarne comme en ce lieu-là même il s'incarna dans le sein de Marie ? Que ceux qui liront ces lignes me pardonnent si j'épanche ainsi mon âme , mais c'est un acte de reconnaissance que je dois à Dieu. Je craignais , avant d'arriver à Lorette , par suite des préoccupations et des mille distractions d'un rapide voyage , de visiter sans émotions la sainte demeure de Marie. Mais combien disparurent vite et délicieusement toutes ces craintes ! Quand de la portière du wagon , au détour d'un coteau , j'aperçus le dôme vénéré , sur un signe que je lui fis en lui désignant du doigt Lorette , une pauvre femme de campagne , ma voisine , me dit dans ce gracieux idiome de l'Italie : *Eccola , signor , la bellissima cappella della Santa Casa* : « La voilà la très-belle chapelle de la Sainte Maison ; » alors mon cœur se serra d'émotion et mes yeux s'emplirent de larmes. Le voilà ce dôme qu'ont salué les pèlerins des siècles , qui abrite la maison du Verbe fait chair ; ce dôme qu'avaient sous les yeux , dans leur triomphante défaite , les martyrs de Castelfidardo ! Oh ! que de sublimes regards l'ont contemplé ! et moi , mon Dieu , comment ai-je mérité ce bonheur de le contempler aussi , de réaliser ce vœu de mon âme , d'entrer dans la maison du Seigneur , *in domum Domini ibimus ?*

La gare de Lorette est sur le bord de la mer , au pied de la colline abrupte sur le sommet de laquelle est située la ville. Nous remîmes à un *vellurino* nos sacs de voyage , et , malgré ses instances pour se charger aussi de nos personnes , nous voulûmes , mon compagnon et moi , faire à

¹ L. Veuillot , *Rome et Lorette*.

pied et en silence, à la suite de quelques groupes de pieux visiteurs, les vingt-cinq minutes d'ascension de la gare à Lorette. C'était le soir, les derniers rayons du soleil éclairaient au-dessus de nos têtes la cime des haies et des arbres touffus qui encadraient de chaque côté le chemin creux par où nous montions; les brises de la mer arrivaient jusqu'à nous; le doux murmure des pèlerins récitant le rosaire retentissait en nous comme un chant dont nos cœurs renvoyaient à Dieu et à sa Mère l'écho joyeux. J'ignore si les bergers et les mages étaient plus délicieusement émus en approchant de Bethléhem et de la crèche.

Arrivés à Lorette, nous saluâmes en passant *la bellissima cappella della Santa Casa*, dont les portes étaient déjà fermées; nos cœurs seuls, pénétrant dans son enceinte, purent vénérer ce soir-là l'asile divin que bientôt nous devions voir et toucher. Nous nous rendîmes immédiatement chez le chanoine sacristain pour demander à dire la messe à l'autel de la Santa Casa. La promesse nous en fut faite, et nous allâmes dans les bâtiments du palais apostolique passer la nuit à l'ombre de la maison sainte.

Le lendemain nous nous levâmes de bonne heure pour aller célébrer la sainte messe. Les impressions de ce jour, je vivrais mille ans que je ne les oublierais pas. Il y a au fond du cœur de tout prêtre un délicieux et impérissable souvenir; il y a un jour au début de notre carrière sacerdotale, dont les émotions ont été placées là par Dieu pour nous dégoûter à jamais des tristes joies du monde. Eh bien, je dois à la vérité cet hommage: au jour de ma première messe, quelle que fût leur douceur, mes émotions furent moins vives. Dès en mettant le pied sur le seuil de cette maison trois fois sainte, et pendant toute la durée du sacrifice, les larmes coulèrent de mes yeux, comme l'attendrissement débordait de mon cœur, douces, pressées, invincibles; et, jusqu'à ma dernière heure, les intimes trisaillements de ce jour et ces larmes me resteront comme un des plus doux, des plus forts et des plus consolants souve-

nirs de ma vie ; ils seront en même temps pour moi là plus invincible preuve de l'authenticité de cette maison sainte. Je ne sais plus quel exilé offrait de reconnaître, les yeux fermés, à la seule émotion de son cœur, le sol de sa patrie. Était-ce une exagération ? Je l'ignore ; mais ce que je sais bien, c'est que, lorsqu'on a senti les impressions de la Santa Casa, on a plus que le témoignage de la raison et des yeux, on a l'intuition du cœur. Dieu vous transporterait subitement de dix-neuf siècles en arrière, aux jours bénis de la vie de la sainte Vierge et de l'enfance du Dieu sauveur, que votre foi ne serait pas plus vive.

Et ce n'est pas seulement le bienfait d'une conviction douce et forte que vous procure la visite de la sainte demeure. La mémoire de ce pèlerinage vous accompagne ensuite dans la vie comme une sauvegarde puissante, comme un préservatif ou comme un remords. Je plaindrais le pèlerin de Lorette qui ne sentirait pas au fond de son âme la vérité de ces paroles d'un auteur déjà cité : « Combien, dit-il, qui, arrachés au péché ou gardés de ses embûches par ce puissant souvenir, pourraient se produire en témoignages vivants du miracle auquel ils ont cru ! »

Que ceux-là toutefois qui n'ont pas eu le bonheur de voir et de savourer Lorette se consolent ; ils auront, s'ils le veulent, mieux encore. Quelle sera donc, me suis-je dit plus d'une fois depuis ce jour, si quelques pierres, si de pauvres murailles, après 1800 ans, répandent encore tant de consolations dans les cœurs, quelle sera l'émotion qu'éprouveront nos âmes quand elles apercevront dans les cieux entr'ouverts les membres de la famille trois fois sainte dont la présence a embaumé de tant de célestes influences la Sainte Maison de Lorette ! Quand dans son long voyage le pèlerin du grand sanctuaire sent la fatigue et le poids de la chaleur, il se console, il s'encourage en songeant au terme béni de sa course. Pèlerins de la vie, ah ! sachons, quand la fatigue ou l'ennui nous accable, nous consoler aussi, nous encourager par cette pensée : Je vais à l'éternelle de-

meure de Jésus et de Marie ; à travers les pénibles sentiers de la vallée des larmes , je vais au ciel où je verrai Jésus , mon frère , où je verrai Marie , ma mère , où je demeurerai avec eux toujours !

CHAPITRE IV

DESCRIPTION DE LA SAINTE MAISON DE LORETTE

Dieu a voulu, ce semble, que l'Italie fût en tous points la Judée chrétienne. Les voyageurs ont trouvé entre les environs de Jérusalem et la campagne de Rome une similitude frappante. « Figurez-vous, dit Chateaubriand, quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. » Tels sont les abords de Jérusalem, la Rome de la religion judaïque; tels aussi les abords de Rome, la Jérusalem du monde nouveau. La similitude, au dire d'autres voyageurs, n'est pas moins saisissante entre l'aspect de la Galilée et celui des environs de Lorette; on dirait que Dieu a prédestiné ce coin de l'Italie à rappeler Nazareth; qu'il a, dès l'aurore de la création, façonné ce rocher pour servir de base et de piédestal à la maison de Marie qui le couronne aujourd'hui.

« La main du peintre le plus suave, dit Lamartine en décrivant la Galilée, ne dessinerait pas des contours plus arrondis, plus indécis et plus variés que ceux que la main créatrice a donnés à ces eaux et à ces montagnes; elle semble avoir préparé la scène évangélique pour l'œuvre de grâce, de paix, de réconciliation et d'amour qui devait une fois s'y accomplir. »

Qu'on se figure, baigné au nord par les flots bleus de l'Adriatique, entouré à droite et à gauche de deux vallées profondes où serpentent deux cours d'eau qui l'isolent d'autres collines aux molles ondulations, un dôme colossal de verdure ; qu'on se représente cette verte montagne encadrée par les cimes lointaines des Apennins, toute ruisse-lante de la limpide lumière du soleil de l'Italie, et l'on aura Lorette telle que la main de Dieu l'a créée. Lorette, telle que l'ont bâti les hommes, c'est la cité du moyen âge avec ses épaisses murailles, ses créneaux et ses tours. La basi-lique elle-même, n'étaient son clocher et sa coupole, vous la prendriez pour un castel ou une forteresse, tant est frap-pante l'illusion produite par les nombreuses chapelles qui s'élèvent alentour en forme de bastions et par la galerie couverte qui, couronnée de créneaux, règne sur le som-met de ses murs. Quoi qu'il en soit de ce belliqueux appa-reil, avancez sans crainte ; la reine de ces lieux c'est votre mère. Vous voilà sur la grande place de Lorette. A votre droite est le collège Illyrien, dont nous dirons plus tard la destination ; à gauche, le palais apostolique, monument qui ne déparerait pas les plus célèbres capitales ; en face de vous, la basilique.

La *Santa Casa*, c'est-à-dire la Sainte Maison de Marie, n'est point exposée aux intempéries de l'air ; elle est ren-fermée dans une vaste et magnifique église où elle tient lieu en quelque sorte de maître-autel. On pénètre dans cette église par trois portes en bronze plus remarquables encore par le travail que par la matière ¹. Elles sont couvertes de reliefs qui rappellent, s'ils ne l'égalent, cette porte du bap-tistère de Florence que Michel-Ange trouvait digne d'être mise à l'entrée du paradis. Celle du milieu, plus haute et plus large que les autres, présente, sur ses deux ballants, les principaux faits de l'Ancien Testament mis en rapport avec ceux du Nouveau : d'un côté, la figure et la prophétie ;

¹ Ces trois portes ont coûté 40,000 écus romains, plus de 200,000 francs de notre monnaie.

de l'autre, la réalité et l'accomplissement. Les pages de la grande épopée chrétienne, qui n'ont pu être écrites sur celle du milieu, se trouvent sur les portes latérales dans de superbes médaillons entourés d'arabesques. Comme complément ou plutôt comme rayonnement des traditions sacrées, ces tableaux sont accompagnés de statuettes représentant les sibylles. Quel est maintenant le terme où vient aboutir cette longue marche des siècles anciens ? quel est le but de tous les oracles et de toutes les promesses ? Levez les yeux au frontispice ; un groupe divin, l'enfant Jésus dans les bras de sa mère vous répondra : C'est moi le principe et la fin, moi l'alpha et l'oméga de toutes les prophéties et de tous les événements du monde antique ¹. .

L'église a la forme d'une grande croix latine dont le centre est surmonté de cette coupole qui fait de si loin battre les cœurs et pleurer les yeux des pèlerins. Elle a trois nefs dont les deux latérales se prolongent en déambulatoire autour du chœur ; le tout entouré de chapelles. Au milieu s'élève la Sainte Maison ; en sorte que douze autels forment à Marie une avenue triomphale, et neuf autres, représentant les neuf chœurs des anges dont elle est la reine, lui font une couronne de gloire. Ces chapelles sont toutes plus belles les unes que les autres. C'est là que j'ai vu pour la première fois de grands tableaux en mosaïque ou peintures faites avec des pierres, cette merveille dont en France on ne saurait se faire une idée. Il me fallut voir, en m'approchant de très-près, la jointure des pierres dont sont composés ces tableaux pour me convaincre que ce n'est point un pinceau d'artiste qui a donné à toutes ces figures, non-seulement la perfection des traits, mais cette expression vivante des physionomies qui vous frappe et vous captive dans les toiles des grands maîtres. Je me rappelle surtout dans la mosaïque d'une des chapelles du chœur, représentant la nativité de la sainte Vierge, parmi

¹ Gaume, *Les Trois Rome*.

les femmes occupées à soigner l'enfant, une figure qui vous regarde d'un air si souriant, si familièrement joyeux, que malgré vous elle attire le sourire sur vos lèvres. Des fresques précieuses, en même temps que les mosaïques, décorent ces chapelles. Malheureusement elles sont chaque jour endommagées par les Vandales venus du Piémont. Ces dignes soldats du roi galant-homme s'amuse, en attendant mieux, à écrire au couteau leurs noms sur ces murailles deux fois sacrées, et par l'art et par la foi; et, chose à peine croyable, il y a parmi ces signatures d'imbéciles profanateurs des noms d'officiers, de capitaines.

Quels que soient le mérite et les richesses de toutes ces chapelles, elles pâlissent devant les magnificences du baptistère. Les fonts seuls ont coûté 80,000 francs. Ils sont formés d'un grand vase de bronze à demi pyramidal, au sommet duquel s'élève la statue du Précurseur baptisant le Sauveur du monde. Autour des fonts sacrés se trouve représenté en relief tout ce qui, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, rappelle le baptême. Le même saint Jean paraît prêchant la pénitence sur les rives du Jourdain; au milieu du peuple qui l'entourne, on remarque des enfants curieux, qui, pour mieux voir l'homme de Dieu, montent sur les arbres qui couvrent les bords du fleuve. A droite de ce groupe admirable, on voit la circoncision du Sauveur; à gauche, la guérison de Naaman se baignant par ordre d'Élysée dans les eaux purificatrices du Jourdain. Sur le devant des fonts sacrés, Jésus, chassé par les pharisiens, rencontre l'aveugle-né à qui il rend la vue en lui mettant sur les yeux de la boue faite avec sa salive, et lui ordonnant d'aller se laver dans la fontaine de Siloé. A droite, la piscine probatique remplie d'une foule de malades attendant que l'ange descendu du ciel vienne agiter les eaux miraculeuses. A gauche, le diacre saint Philippe rencontre l'eunuque de la reine de Candace, lisant l'Écriture sans la comprendre, et lui en explique les mystères: on dirait qu'on voit courir les chevaux et rouler le char où

soñt emportés le néophyte et le ministre sacré qui va le laver dans les eaux de la grâce. Quatre statuettes d'un travail exquis sont aux quatre coins du vase pour exprimer les merveilleux effets du baptême. La première représente la Foi avec cette devise : « Elle ne saurait être trompée : » *Nescia falli*; la seconde, l'Espérance avec ces mots : « Elle ne saurait être ébranlée : » *Nescia flecti*; la troisième, la Charité avec cette inscription : « Elle ne saurait être divisée : » *Nescia scindi*; la quatrième, la Persévérance avec cette légende : « Elle ne saurait être brisée : » *Nescia frangi*. C'est tout un traité sur le premier des sacrements. Au-dessous de ces statues sont quatre médaillons qui approprient ce baptistère à l'église de Lorette. On peut y suivre les diverses stations de la Sainte Maison, d'abord traversant dans les airs la mer Adriatique, puis s'arrêtant dans le bois des Lauriers, pour passer de là dans la terre des deux frères de Recanati, et venir enfin se fixer dans le lieu où elle repose aujourd'hui.

Au centre de l'église, au-dessous de la grande coupole, s'élève le revêtement de marbre qui recouvre, sans les toucher, les murailles de la Santa Casa : écrin précieux renfermant la sainte relique; pages immaculées sur lesquelles le ciseau des plus grands artistes a gravé l'histoire de celui et de celle qui ont sanctifié, l'une par sa naissance, l'autre par sa conception, tous deux par leur vie, l'humble demeure que ce reliquaire renferme. Des colonnes partagent en intervalles égaux les pages de ce magnifique album. Dans ces intervalles sont représentés les faits de la grande histoire : la Nativité, le Mariage, la Mort et l'Assomption de la Vierge; la Nativité du Sauveur, l'Adoration des bergers et des mages. Entre chaque couple de colonnes est une double niche : la première pour tous les prophètes, la seconde pour les sibylles qui ont chanté la gloire de la Vierge Marie. A la façade occidentale, celle qui regarde la grande nef, est adossé l'autel de l'Annonciation, au-dessus duquel est l'étroite fenêtre grillée qui éclaire la sainte

demeure. On l'appelle communément *fenêtre de l'Ange* ; non point, comme quelques personnes l'ont cru, parce que l'ange serait entré par là pour saluer la sainte Vierge, mais probablement à cause du bas-relief de l'Annonciation qui la surmonte ¹. C'est ce relief, exécuté par Sansovino, que Vasari proclamait une *œuvre divine* : « Cette maison de la Vierge, habitée par son fils, s'écriait-il dans son enthousiasme, revêtez-la de diamants et de perles orientales, que seront tous ces trésors en comparaison de tels chefs-d'œuvre ? »

Du côté du revêtement de marbre opposé à l'autel de l'Annonciation, c'est-à-dire à la façade orientale, on s'arrête pour lire la belle inscription gravée par ordre de Clément VIII, et qui renferme en quelques lignes toute l'histoire de la miraculeuse maison. « Chrétiens étrangers
 « qui, conduits par le vœu de la piété, êtes venus en ce
 « lieu, vous voyez la Sainte Maison de Lorette, vénérable
 « aux yeux de tout l'univers par les divins mystères et par
 « la gloire de ses miracles. C'est ici que la très-sainte
 « Vierge Marie a vu le jour, ici qu'elle a été saluée par
 « l'ange, ici que le Verbe éternel de Dieu s'est fait chair.
 « Transportée d'abord par les mains des anges de Pales-
 « tine à la ville de Tersatz en Illyrie, l'an du salut 1291 ;
 « trois ans après, au commencement du règne de Boni-
 « face VIII ², elle a passé, soutenue par le ministère des
 « esprits célestes, sur les terres d'Ancône, près de la ville
 « de Recanati, dans un bois de cette colline, où, après
 « avoir changé trois fois de place dans l'espace d'une
 « année, elle a, par un effet de la Providence, fixé ici son

¹ L'Évangile dit que *l'ange entra dans la maison* de Marie. Or, dit M^{sr} Barlolini (p. 64), entrer et sortir, dans le langage ordinaire, ne s'entendent que de l'entrée et de la sortie naturelles, c'est-à-dire par la porte. Ce nom de *fenêtre de l'Ange* ne se trouve, du reste, dans aucun auteur antérieur au xvii^e siècle. Ni Riera ni Tursellin n'en font mention.

² La seconde translation eut lieu, en réalité, sous Célestin V ; mais il abdiquait la tiare trois jours après, et la nouvelle du prodige ne parvint à Rome que sous le pontificat de Boniface VIII.

« séjour. Dès lors la nouveauté d'un si grand prodige ayant
 « frappé d'admiration les peuples voisins, et le bruit des
 « miracles opérés en ce lieu s'étant propagé au loin, toutes
 « les nations ont environné de leur respect cette sainte
 « maison dont les murailles, quoique posées sans fonde-
 « ments sur la terre, demeurent, après tant de siècles,
 « solides et dans une parfaite intégrité....

« Pour vous, pieux étrangers, venez religieusement
 « implorer la reine des anges et la mère des grâces, afin
 « que, par ses mérites et par ses prières, vous obteniez
 « de son aimable fils, auteur de la vie, le pardon de vos
 « péchés, la santé du corps et les joies de l'éternité. »

Enfin on entre dans la Sainte Maison par deux portes latérales qui se trouvent près de l'extrémité occidentale. Elle a trente pieds de longueur, treize de largeur, et à peu près autant d'élévation. Les murailles ont un pied deux pouces d'épaisseur. Elles sont faites de simples pierres, rouges comme de la brique, et rendues toutes luisantes par les baisers des fidèles. Nous verrons qu'on a vainement cherché semblables pierres dans toutes les contrées environnantes, tandis que c'est la pierre ordinaire des carrières de Nazareth. Les murailles sont isolées du revêtement de marbre; nulle fondation ne les soutient; et même d'un côté, à cause de l'inégalité du terrain, elles ne touchent point au sol. Aussi, au témoignage des plus habiles architectes, la conservation seule de cette maison, debout dans des conditions pareilles, serait comme un miracle perpétuel. Le plafond, autrefois uni et parsemé de petites étoiles dorées, était surmonté d'un toit en plan légèrement incliné. Il a été remplacé sous le pontificat de Paul III, au xvi^e siècle, par une voûte élégante dont le fond bleu céleste est découpé en petits carrés également parsemés d'étoiles d'or. En construisant cette voûte on laissa au milieu de sa partie supérieure une ouverture de forme ovale pour faciliter la circulation de l'air dans la sainte chapelle échauffée par la multitude des cierges et l'affluence des pèlerins.

Au couchant est la fenêtre de l'Annonciation, garnie d'une grille en bronze ciselé. Au-dessus se trouve placée l'antique croix grecque apportée avec la Santa Casa; une toile tendue sur le bois a reçu l'image du Christ peint à la manière orientale. Vers le fond de la sainte chapelle, du côté opposé à la fenêtre de l'ango, mais point adossé à la muraille, s'élève l'autel, qui est celui-là même sur lequel a célébré saint Pierre. Il a été recouvert de bois et d'ornements précieux. A gauche de l'autel est la sainte armoire apportée aussi avec la maison et renfermée maintenant dans un buffet moderne. Là sont conservées deux petites écuelles en forme de tasses, qui servirent avec plusieurs autres aux usages de la sainte Famille; enfin, derrière l'autel, à droite, est une autre porte par laquelle on entre dans la partie où se trouve ce qu'on appelle le *Santo Camino*, c'est-à-dire la cheminée de la Santa Casa; et à côté de la cheminée se présente une petite excavation pratiquée dans la muraille, comme on en voit encore dans les maisons des pauvres; on y conserve une troisième tasse ou écuelle semblable aux précédentes, et qui sert aussi à l'enfant Jésus. Elle est en terre cuite; le vernis est en quelques endroits tombé; elle est extérieurement recouverte de ciselures d'or sur lesquelles sont gravés les deux mystères de l'annonciation et de la nativité du Sauveur. On nous l'offrit à baiser, et nous y déposâmes, pour les faire bénir, nos chapelets et nos médailles¹. Au-dessus de la sainte cheminée, dans une niche, on vénère

¹ Quels touchants souvenirs ces divines reliques nous rappellent! dit un pieux auteur. Ces vases sacrés ont été journellement entre les mains divines de Marie!... Saint Joseph y a élanché sa soif!... L'enfant Jésus y a pris ses petits repas!... Avec quelles délices, les yeux baignés de larmes, on colle ses lèvres sur ces simples tasses, bien autrement précieuses que les coupes d'or qui circulent aux fêtes des rois!

On confectionne à Lorelle des tasses semblables à celles-ci, dans la pâte desquelles on mêle, avant la cuisson, un peu de poussière recueillie sur les saintes murailles, et qu'on fait toucher ensuite aux reliques dont elles représentent l'image. Le frère gardien y applique le sceau de la Santa Casa, et les pèlerins sont heureux de les emporter comme un précieux souvenir.

l'antique et auguste statue de la bienheureuse Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Elle est en cèdre du Liban et faite de la main de l'évangéliste saint Luc, qui était tout à la fois écrivain, peintre, sculpteur et médecin.

Telle est la maison qu'habitait la sainte Vierge à Nazareth. C'est *ici*, dans ce réduit étroit et incommode, que le Verbe a daigné se faire chair dans le sein de Marie pour habiter parmi nous : *Hic Verbum caro factum est*. Cette inscription, qu'on lit en lettres d'or sur l'autel, frappe les yeux du prêtre célébrant les saints mystères. Ce mot *hic* (ici) a pour le cœur un charme, une douceur qu'on ne peut sentir et comprendre que sur les lieux. C'est *ici* le théâtre de l'un des plus grands mystères qui se soient accomplis dans le monde.

Il y a 1866 ans, une ambassade incomparable se préparait dans les cieux; et, tressaillant d'un légitime et saint orgueil, l'archange quittait le céleste séjour. Radieux, il a pris son essor; où va-t-il?

Sans s'arrêter aux grandes cités de Rome et d'Athènes, sans donner même un regard aux splendeurs des royales demeures, il descend à Nazareth, en Galilée, dans une pauvre maison.

Et cette maison où descendit l'archange, la voici : *Hic Verbum caro factum est*.

Et dans cette demeure, pauvre elle-même, humblement cachée, une jeune fille priait. C'était sa maison natale, le modeste toit de ses pères; et cette Vierge s'appelait Marie.

Et plein de respect, l'ange la salua; il lui dit le vœu de la Trinité sainte. Et alors il y eut un moment où, dans ce saint asile, le salut du monde, les décrets éternels furent en toute réalité suspendus aux lèvres de l'humble Vierge. Enfin un *fiat* non moins puissant que celui de la création enfante une plus étonnante merveille! « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole! » Et aussitôt les cieux s'ébranlent, des légions d'anges descendent pour faire cortège au Fils de Dieu, et le Verbe

éternel, sans quitter le sein de son Père, où il demeure éternellement, prend un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de Marie.

Et la maison où ces prodiges s'accomplirent, la voici :
Ilic verbum caro factum est.

Voici l'asile où le Verbe divin qui créa le monde habita dans une forme visible parmi les hommes. Voici le seuil qu'il a si souvent franchi; le foyer où il venait s'asseoir; les murailles qui ont vu sa pauvreté, son travail, qui ont entendu sa voix divine, la voix de sa mère et de son père nourricier. Oh! si ces pierres pouvaient parler! Si elles pouvaient redire au monde ce qu'elles savent du grand mystère dont elles furent si longtemps les témoins!

CHAPITRE V

TRÉSOR DE LA SAINTE MAISON

Une visite bien intéressante, alors même qu'on vient d'admirer la basilique et le sanctuaire, c'est celle du trésor de Lorette. Nous le visitâmes, comme nous avons fait pour la basilique, sous la direction du pénitencier d'Autriche.

Toutes les nations catholiques entretiennent à Lorette un prêtre chargé d'entendre la confession des pèlerins ses compatriotes, et d'offrir chaque jour le saint sacrifice pour son souverain et sa patrie. Quand nous vîmes Lorette ¹, il nous eût été bien doux d'y rencontrer un pénitencier français; mais, je ne sais pourquoi, il n'y en avait plus. C'était celui d'Autriche qui, parlant tant mal que bien le français, confessait et accueillait les pèlerins de la France. Le bon Allemand fut pour nous d'une complaisance toute patriarcale; il nous donna sa journée tout entière, et se mit à notre disposition pour nous faire visiter le trésor, l'église et la chapelle, sans vouloir écouter jamais la moindre parole de remerciement. « C'était, disait-il, son devoir et son plaisir. »

De l'église pour aller au trésor, on passe d'abord par la sacristie, où se revêtent des ornements sacerdotaux les

prêtres qui doivent célébrer la messe à l'autel de la sainte chapelle ou à celui de l'Annonciation. Les yeux sont éblouis par l'éclat des peintures et des décorations. L'admirable tableau du Guide, représentant une *Pieuse dame instruisant des jeunes filles*; la *Sainte Vierge communiee par Notre-Seigneur*; le *Sauveur devant le peuple après sa flagellation*, de Gérard des Nuits; le *Saint Jérôme*, de Paul Véronèse; l'*Ensevelissement de Notre-Seigneur*, par le Tintoret; la gracieuse *Madone*, gardée sous verre, magnifique copie de Raphaël exécutée par Sasso Ferrato; la *Sainte Famille à table*, par le Corrège : telles sont les œuvres principales qui ornent cette splendide sacristie ¹.

Une porte épaisse, garnie de fer et de verrous, donne entrée dans la chapelle du trésor. La voûte est couverte de peintures du Pomarance, représentant la vie de la sainte Vierge, les prophètes et les sibylles. Les murs sont garnis de soixante-neuf armoires en noyer qui ont coûté 565,000 fr. Les ex-voto, les objets précieux en argent, en or, en pierres, sont innombrables, malgré les spoliations de l'invasion française, en 1797, et la nécessité où fut réduit Pie VI, par le traité de Tolentino, de vendre une partie du trésor pour payer la contribution énorme imposée par Bonaparte ². On ne s'attend pas sans doute à ce que nous dressions ici un catalogue complet de toutes ces richesses passées et présentes. La seule indication des objets rares de l'ancien trésor forme la matière d'un volume. Nous nous contenterons de donner aux plus remarquables des objets

¹ Gaume, *les Trois Rome*.

² « Ce traité, dit Margotti, fut l'insulte la plus grave aux deux cultes qui distinguent notre péninsule : le culte de la religion et celui des arts; il enlevait au pape ses domaines, à l'Église son indépendance, à la patrie ses gloires littéraires et artistiques. »

Dix-huit ans après, le 3 mai 1815, le beau-frère du conquérant, Murat, créé roi de Naples par Napoléon, perdait au même lieu (à Tolentino) une bataille décisive; et lui, qui avait assisté à la condamnation du duc d'Enghien, il allait être à son tour fusillé au Pizzo, dans un obscur village de son nouveau royaume.

disparus un souvenir, en même temps que nous jetterons sur les richesses actuelles un rapide coup d'œil.

Quatre-vingt-quatorze lampes d'or et d'argent étaient suspendues à l'intérieur et autour de la Santa Casa, sans compter un candélabre en argent du poids de quatre-vingts livres, et toutes les autres lampes qui brûlaient devant les autels de la basilique. Mais ce n'était point encore le trésor. « Le trésor, dit un auteur protestant du xvii^e siècle, est un lieu spacieux ; de grandes armoires à double battant en lambrissent les murs... L'argenterie n'est pas digne d'entrer dans ces armoires ; cela se souffrait au commencement, mais aujourd'hui on l'entasse confusément dans des lieux écartés jusqu'au premier besoin. Ces armoires ne sont donc remplies que de pur or, de pierreries distinguées ou de vases et d'ornements plus précieux que l'or. Je n'entrerai pas dans un si grand détail, cela surpasse l'imagination¹. »

En première ligne venaient les dons royaux. « Le culte de Marie, dit A. Nicolas, est éminemment le culte des rois autant qu'il l'est des peuples, et toute son histoire, depuis Constantin jusqu'à Louis XIII, jusqu'à Napoléon, nous le représente sous ce double aspect. Son chiffre et son image brillent dans les décorations des grands autels autant que sur la bure et les haillons du pauvre ; le sceptre et la béquille se croisent au pied de ses autels². » La Sainte Maison de la Vierge était à Lorette depuis trois ans à peine, que déjà le roi de Naples, Charles II, y envoyait de riches offrandes, et sollicitait des détails précis sur cet événement dont le bruit était parvenu jusqu'à lui. Un grand nombre de princesses ont tissé de leurs mains royales, pour ce sanctuaire, les ornements les plus riches. Il en est qui, pour mettre sous la protection de la Vierge de Lorette le bonheur de leur ménage, lui ont envoyé leur robe de noces ; une reine d'Espagne en avait envoyé une sur laquelle ne scintillaient

¹ Misson, *Nouveau Voyage en Italie*. La Haye, en 1674.

² A. Nicolas, *la Vierge vivant dans l'Église*.

pas moins de *quatre mille diamants* ; d'autres ont donné des anneaux d'or enrichis de pierres précieuses, avec cette inscription : *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni* ; d'autres encore ont offert des coeurs d'or, des colliers de rubis, d'émeraudes et de diamants. Un plus grand nombre ont confié à Marie leur royaume comme celles-là leur félicité domestique.

Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, roi de France, fit don de deux couronnes chargées de diamants et de pierres précieuses, l'une pour la sainte Vierge, l'autre pour le divin enfant.

Sur celle de Jésus, elle avait fait graver ces mots latins :

Sceptra dedit mihi Christus, reddo coronam.

« Le Christ m'a donné un sceptre, je lui rends une couronne. »

Sur celle de Marie était ce distique :

*Tu caput ante meum cinxisti, Virgo, coronam :
Nunc caput ecce tegit nostra corona tuam.*

« O Vierge, vous avez la première ceint ma tête d'une couronne ; voici maintenant que notre couronne repose sur votre front. »

Henri III, roi de France, privé de postérité, et désirant ardemment avoir un fils héritier de sa puissance, envoya à Lorette, par les mains du baron de Lusignan, une coupe d'une grandeur remarquable et d'un travail plus remarquable encore. Elle était formée d'une pierre de saphir creusée ; un pied d'émeraude enchâssé dans l'or la soutenait. Le couvercle était de cristal de roche entouré d'un cercle d'or ; sur le sommet, un ange du même métal tenait à la main un lis de diamant. Au bas, on lisait ces deux vers latins :

*Ut quæ prole tua mundum, Regina, beasti,
Et regnum et regem prole beare velis.*

(Henr. III. Franc. et Pol. rex.)

« Reine, vous avez par votre fils fait le bonheur du

monde; faites, en lui donnant un fils, le bonheur du roi et de son royaume, »

Ces royales traditions se sont perpétuées jusqu'à nos jours; on montre, au trésor de Lorette, un calice de vermeil orné d'un double cercle de brillants, offert à la sainte Vierge par Joachim Murat. Le pied du calice porte cette inscription : « Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles, le 28 janvier 1809. » L'année précédente, Caroline Bonaparte, épouse de Murat, avait fait don d'un magnifique ostensor. Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, le 16 avril 1809, offrit à Marie un calice d'argent entouré de cinq rangs de rubis. Un pacha turc lui-même s'est fait volontairement tributaire de la mère du Christ, en lui envoyant un riche manteau tissu d'or et couvert de pierres précieuses. Le nouveau monde, comme l'ancien, lui a prodigué ses trésors. Enfin, il n'est pas jusqu'au Japon dont les rois n'aient chargé leurs ambassadeurs de visiter en leur nom et d'enrichir de leurs présents la sainte chapelle.

Ces dons ne sont pas seulement des tributs volontaires d'honneur et d'amour, ce sont le plus souvent des hommages de reconnaissance.

Le cardinal Bandini, secouru par Marie dans une circonstance où il se cassa la jambe, fit don à son sanctuaire d'une jambe d'argent.

Deux anges du même métal furent envoyés de France par le duc d'Epéron, en reconnaissance d'une guérison miraculeuse que la sainte Vierge lui avait obtenue, à la suite d'une chute terrible, causée par l'impétuosité d'un cheval fougueux, qui l'avait précipité du sommet d'un rocher dans un abîme.

Également préservé de la mort par l'intervention de Marie, dans une chute de cheval où il avait été jeté sur la grille de fer d'une église, Ferdinand de Gonzague s'acquitta d'un vœu fait au milieu du péril, en envoyant à Lorette sa statue équestre en argent.

Une statue d'argent, posée sur un oreiller de même

matière, est un monument de la guérison du grand Condé, arraché à une maladie mortelle.

En reconnaissance d'une victoire remportée sur les Turcs, à Saint-Gothard, le célèbre général Montecuculli, le rival de gloire de Turenne et de Condé, envoya à Lorette une magnifique offrande de forme ovale, couronnée de trophées militaires, contenant au milieu une image dorée de la Vierge ayant sous les pieds le croissant.

Plus d'une fois aussi des généraux victorieux, de hauts dignitaires de l'Église, des princes ont voulu placer devant Marie leur image en argent, dans l'attitude de la prière, comme une supplication permanente, comme un perpétuel hommage de reconnaissance. Un navire d'argent, garni de rames et de tous les autres agrès, portait cette inscription qui indiquait à la fois et la main qui l'avait donné et le sentiment qui avait inspiré cet acte de pieuse munificence : « Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, pour la délivrance de ses galères arrachées au fléau de la peste, a fait à la Vierge, mère de Dieu, cette consécration, en 1593¹. » Un prince de la même famille envoya à Lorette une statue d'argent, image de son fils, et portant cette courte inscription : « Laurent de Médicis, fils de Pierre. »

Une autre famille princière de l'Italie avait également enrichi de ses offrandes la Sainte Maison. Mais ces dons d'une antique et royale piété sont aujourd'hui comme une protestation douloureuse contre la honte que fait rejaillir sur sa race le fils dégénéré de tant de saints, le sacrilège usurpateur des États de la Vierge Marie, le spoliateur enfin du sanctuaire dont il a fait assassiner les défenseurs dans un guet-apens infâme². Le célèbre Charles-

¹ Ferd. Med. mag. Heltrur. Dux.
Ob triremes suas a peste liberatas,
Deiparæ Virgini dedicavit
MDXCIII.

² Ces paroles sévères ne sont pas de moi ; elles sont de deux voix bien autrement autorisées que la mienne : Lamoricière et Pie IX. « Mon armée n'a pas été vaincue ; elle a été assassinée, » écrivait, en terminant son rapport, le che-

Emmanuel de Savoie offrit à Marie deux statues d'or, comme un double témoignage de sa dévotion. La première représentait le prince, la couronne en tête et le sceptre à la main; il était prosterné et recueilli dans une fervente prière; la seconde montrait un petit enfant enveloppé de langes, hommage de sa reconnaissance envers la sainte Vierge, qui lui avait obtenu de Dieu un héritier de son trône.

Mais toutes les offrandes pâlissent en présence de celle d'un de nos rois. En reconnaissance de la naissance tant désirée d'un fils, Louis XIII voulut offrir à Notre-Dame de Lorette un présent digne de lui, digne de la France, digne de celui qui devait être le grand roi. Un ange d'argent, de grandeur naturelle et du poids de 350 livres, tenait entre les mains un coussin pareillement d'argent, sur lequel reposait un enfant d'or pesant 24 livres; c'était le poids de l'enfant quelques jours après sa naissance. L'ange, dans une attitude noblement respectueuse, présentait l'enfant à la sainte Vierge, et l'enfant souriait tendant ses mains vers la Reine du ciel. Sur le socle on lisait cette inscription : *Acceptum a Virgine Delphinum Gallia Virgini reddidit.* « La France rend à la Vierge l'enfant que la Vierge lui a donné. »

Enfin les villes et les provinces, aussi bien que les simples particuliers et les rois, ont reconnu par de solennelles offrandes la protection de Marie. Dans l'année 1496, la ville de Recanati, délivrée des ravages d'une peste cruelle,

valeresque soldat de Pie IX; et Pie IX, dans son allocution consistoriale du 28 septembre 1860, prononçait ces mots qui resteront sur la mémoire de Victor-Emmanuel comme un stigmate ineffaçable : *Parricidalibus degeneris filii armis.*

Si l'usurpation des provinces de l'Église, dit M. Chantrel, au lieu d'être accomplie par un prince catholique, était l'œuvre d'un successeur de Mahomet, Pie IX et les catholiques auraient du moins la consolation de ne pas reconnaître sur le front de l'agresseur le signe obscurci de la famille profanée. « Toi, du moins, tu n'es pas ma fille, » dit le roi Lear, dans Shakespeare, à la tempête qui le poursuit.

déposa, par les mains du cardinal de la Rovère, une couronne d'or sur la tête de la Vierge de Lorette. Des couronnes d'argent furent également présentées par les députations de Spolète, de Bolsena et de diverses villes de la Toscane et des Abruzzes. D'autres cités, pour attirer sur elles la protection de la mère de Dieu, laissaient à ses pieds le plan de leur territoire gravé ou sculpté sur argent; ainsi Macerata, Fermo, Tolentino, Pesaro, Bologne, Siennec, Verone, Camerino, Arezzo, etc. etc. La ville de Fermo renouvela jusqu'à trois fois cette offrande; elle y joignit cette inscription : « La ville de Fermo, en reconnaissance du salut de l'État, a, par un vœu public, à la Vierge Marie de Lorette dédié cette figure d'argent. »

Fabriano, Viterbe, Ascoli et beaucoup d'autres cités imitèrent cet exemple. Quatre villes sauvées de la peste, Udine, Palerme, Poggio et Corneto, offrirent aussi à Marie l'hommage de leur reconnaissance : Udine, un tableau peint avec art et ayant en titre ces paroles : « A la très-glorieuse Vierge de Lorette, pour la délivrance de la ville d'Udine et de son territoire arrachés aux horreurs de la peste, l'an du salut 1556; » Palerme, une grande médaille d'argent, du poids de neuf livres, et portant l'image de la Vierge assise sur la Sainte Maison, avec ces paroles : « L'heureuse cité de Palerme, métropole de la Sicile, délivrée de la peste, a fait à la bienheureuse Vierge Marie, sa libératrice, cette offrande, l'an du salut 1577. » Venise, en actions de grâces aussi du salut donné au peuple contre la peste, offrit une lampe d'or de trente-sept livres. Mentionnons encore la ville de Lyon, qui, délivrée d'une peste désastreuse, envoyait une députation de trois membres remercier en son nom Notre-Dame de Lorette, et lui présenter un splendide calice de vermeil ¹; et terminons cette énumération, encore plus incomplète qu'elle n'est longue, en rapportant le vœu public des Parisiens, sous Gré-

¹ *Lyonnais dignes de mémoire*, par Pernetli.

goire XIII : « Les pressantes nécessités, suite des guerres
 « civiles suscitées par la réforme, augmentèrent chaque
 « jour les prières offertes à Dieu, et, dans une assemblée
 « de la ville, on résolut de faire, au nom de tout le peuple,
 « un vœu à Notre-Dame de Lorette. On promit que, dès
 « que la cité serait délivrée du siège, on présenterait dans
 « la sainte chapelle une lampe et un navire voguant à
 « pleines voiles, car ce sont les armes de la ville. Il pesait
 « trente marcs, et cette oblation fut accompagnée d'autres
 « dons et de pieux remerciements. Le vœu fut prononcé
 « dans la cathédrale, où se réunit toute la magistrature.
 « On y voyait toutes les chambres du parlement en robes
 « rouges, le prévôt des marchands avec les échevins, et
 « les députés de la commune avec les ministres et les
 « sergents armés; puis les docteurs de la Sorbonne, le légat
 « avec sa suite, l'évêque de Paris avec plusieurs autres
 « prélats. Une grand'messe fut chantée, et un prédicateur
 « célèbre adressa au peuple un discours qui répandit la
 « consolation dans tous les cœurs ¹. »

Telles étaient, avec deux étendards pris sur les Turcs à la bataille de Lépante, les principales richesses de l'ancien trésor. Aujourd'hui, sans doute, comme les vieillards de Jérusalem au retour de la captivité, les vieillards de Lorette peuvent pleurer au souvenir de ses splendeurs passées. Mais la génération actuelle a le droit d'être fière en voyant ce qu'ont déjà produit, dans un siècle qu'on accuse d'indifférence, soixante années de réparations. Les dons de l'opulence dans ce trésor renouvelé sont déjà nombreux, et il renferme une quantité innombrable de dons plus modestes et non moins touchants; ce sont les offrandes des pauvres : montres, bagues, croix et chaînes d'or, colliers, boucles d'oreilles, etc. etc. « Combien, dit l'auteur de *Rome et Lorette*, ces dons émeuvent le cœur! que de secrets efforts pour le bien, que de bonnes joies, que de douleurs apaisées,

¹ Centofiorini, *Clypeus Lauretanus*, VIII.

que de pieux souhaits accomplis, que d'infortunes secourues ils représentent ! L'âme du chrétien devine ces touchants mystères ; elle associe ses vœux, sa reconnaissance, ses prières à tous ces objets qui ne sont plus qu'autant de formes visibles données à des sentiments nobles et doux. »

Nous ne quitterons pas le trésor de Lorette sans dire un mot d'une autre curiosité précieuse qu'il renferme ; ce sont quelques-uns des trois cents pots célèbres commandés pour la pharmacie de Lorette. Sur ces pots sont représentés, avec une incomparable finesse d'exécution, des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, de l'histoire romaine, etc. La reine Christine de Suède, pendant son séjour à Lorette, en fut si ravie, qu'elle offrit de les échanger contre un nombre égal de vases d'argent ¹.

Un visiteur esprit fort écrivait, et plus d'un l'a répété après lui, qu'il eût mieux valu donner aux pauvres tous les trésors de Lorette. C'est précisément le mot de Judas à propos du parfum précieux répandu par Madeleine sur les pieds du Sauveur : « A quoi bon cette perte ? » Disons, pour rassurer cette grande sollicitude à l'endroit des indigents, que, quiconque donne beaucoup à Dieu, donne aussi beaucoup à ceux qui sont dans la détresse ; au contraire, ceux qui ne donnent rien à Jésus-Christ dans ses temples, que lui donnent-ils dans la personne de ses pauvres ? Une souscription peut-être à un bal de charité ; et après ?..... Demandez à la pauvreté et à la souffrance de quel côté leur viennent le plus d'affection et de secours ; demandez à la charité publique à quelle source elle alimente le trésor de ses pieuses libéralités. Et puis, n'est-ce pas Dieu qui, dans les entrailles de la terre, a déposé les riches métaux, comme il a dans l'âme de l'artiste déposé le feu

¹ Voici ce qu'en dit un gentilhomme anglais du xvii^e siècle : « Nous y vîmes des pots si curieusement peints et travaillés, qu'ils rendent les médecines agréables. Pour les quatre pots peints par Raphaël, un ambassadeur de France offrit en vain quatre pots d'or de même épaisseur. Aussi on peut dire que les doigts de Raphaël avaient la même vertu que ceux de Midas, puisqu'ils transformaient des pots de terre en des pots d'or. »

sacré du génie ? N'était-il pas dès lors souverainement juste et raisonnable de restituer au dispensateur de tous biens les prémices au moins de ces trésors de l'art et de la matière qu'il a prodigués à l'homme ? L'instinct religieux des peuples est en cela merveilleusement d'accord avec la parole révélée des saints livres : « Parle aux enfants d'Israël, « disait Dieu à Moïse, afin qu'ils m'apportent les prémices ; « tu les recevras de tous ceux qui les offrent volontairement. Or, voici ce que tu dois recevoir : l'or, l'argent et « l'airain, l'hyacinthe, la pourpre, l'écarlate deux fois « teinte, le fin lin, et le bois de Sétim ; de l'huile pour « remplir les lampes, et des parfums d'une odeur suave ; « l'onyx et les pierres précieuses pour orner l'éphod et le « rational. Ils me bâtiront un sanctuaire, et j'habiterai au « milieu d'eux¹. »

¹ Exod , chap. 25, v. 1 et suiv.

CHAPITRE VI

PREUVES MATÉRIELLES ET MONUMENTALES DE LA TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON

La pierre criera du milieu de la muraille; le bois qui soutient la maison parlera, est-il dit au livre d'Habacuc. Ces paroles, dans la bouche du prophète, étaient une menace contre ceux qui se construisent, avec le fruit de leurs injustices, des demeures somptueuses; elles peuvent, dans un sens très-vrai aussi, s'appliquer à la Sainte Maison de Lorette. Les pierres, en effet, parlent; tous ces matériaux prennent une voix, voix puissante, irrécusable, pour dire, à qui veut entendre, la réalité de sa translation miraculeuse. Voici ces preuves *matérielles* que je recommande à l'attention de quiconque, ayant une âme sincère, n'a pas pris la sotte résolution de *nier quand même*.

J'ai déjà énoncé ce fait surprenant, que les pierres dont est construite la Santa Casa sont d'une nature inconnue en Italie, et qu'elles sont, au contraire, absolument les mêmes que les pierres des carrières de Nazareth, les mêmes que celles qui sont restées dans les fondements de ce saint asile au lieu de son premier séjour. Aussi les protestants et les incrédules, qui, bien entendu, ne veulent point d'un

miracle qui les gêne si fort, n'ont-ils trouvé, pour sortir de difficulté, que deux solutions, dont l'une crève les yeux, si je puis ainsi dire, et l'autre martyrise le bon sens. Ceux-ci ont prétendu que la sainte chapelle est bâtie en briques cuites au feu; ceux-là que des pèlerins inconnus sont revenus de Nazareth avec des charges de pierres du pays pour en bâtir, au beau milieu d'une grande route, sans que personne y prît garde, la prodigieuse maison que, depuis bientôt six siècles, le monde catholique vénère. Nous pouvons bien là encore remercier Dieu de n'avoir laissé à l'erreur que de pareilles pauvretés, et d'avoir fait jaillir de son opposition même, en faveur de la vérité, d'aussi triomphantes lumières ¹. Que les murailles de la Sainte Maison ne soient pas faites de briques, c'est ce dont peut s'assurer quiconque a des yeux et a vu, une fois dans sa vie, ce que c'est qu'une brique et ce que c'est qu'une pierre; quant à la seconde hypothèse, il est parfaitement inutile que nous aidions le bon sens du lecteur à en faire justice.

« Il est palpable, dit Riera, que la Sainte Maison n'est
« pas construite, comme quelques-uns l'ont pensé, en
« briques cuites au feu; mais elle est composée de pierres
« vives et travaillées, légères, rougeâtres, poreuses et
« portant des signes visibles d'antiquité ². »

Tursellin rapporte que le pape Clément VII ayant renvoyé trois de ses confidants les plus intimes pour visiter les fondements demeurés à Nazareth, l'un d'eux, nommé Jean et originaire de Sienne, pour confirmer l'identité de la Sainte Maison, apporta avec lui deux pierres du nombre de celles dont sont contruits les bâtiments de Nazareth :
« C'est un genre de pierre qui imite la brique par sa forme
« naturelle, et est entrecoupée de veines brillantes et rou-
« geâtres. Le rapprochement de ces pierres orientales et

¹ Les autres difficultés soulevées par les protestants sont de cette force; par exemple, les anges auraient plié sous le fardeau; les pierres des murailles se seraient détachées en route, etc.

² Riera, *Histoire de Lorette*.

« des matériaux de la maison de Lorette eut pour résultat
 « de prouver qu'elles étaient absolument semblables et que
 « leur nature était parfaitement la même. » On eut beau
 explorer toutes les carrières de la Marche d'Ancône, jamais
 on n'y put découvrir de pareilles pierres; on n'en trouva
 pas davantage dans les édifices du pays. Le même juge-
 ment est confirmé par M^r Benzoni, qui cite ces autorités et
 les corrobore par son propre témoignage, d'autant plus
 important que, en sa qualité d'évêque de Lorette, il avait
 pu maintes fois s'assurer par ses propres yeux de la vérité
 du fait qu'il attestait.

Voici encore ce qu'écrivait Joachim Ferrarese, prêtre
 romain, chapelain et confesseur de la basilique de Sainte-
 Marie-Majeure : « Au nom de la vérité, dit-il, et sous la
 « foi du serment, j'atteste qu'ayant fait, il y a peu d'an-
 « nées, le pèlerinage des saints lieux et particulièrement
 « de Nazareth, par un examen sérieux et attentif, je me
 « suis convaincu que les pierres dont est composée la cha-
 « pelle ou église souterraine de Nazareth, pierres sem-
 « blables en tout à celles de Lorette, sont, non pas des
 « briques cuites au feu, telles qu'on les fabrique en Italie,
 « mais des pierres naturelles, inégales, coupées dans le
 « rocher et dans les carrières de la montagne, comme
 « toutes celles qui se voient dans les autres sanctuaires de
 « Bethléhem et de Jérusalem. »

Nous pourrions citer également, en faveur de l'origine
 orientale de la Sainte Maison, le célèbre naturaliste pro-
 testant Saussure, qui, après en avoir examiné les maté-
 riaux, rendit compte de cet examen dans son *Mémoire sur
 la constitution physique et géographique de l'Italie*. Mais son
 témoignage n'a plus qu'une importance fort secondaire
 après les expériences récentes et décisives faites par
 M^r Bartolini, secrétaire de la congrégation des rites.

Un ministre protestant anglais, dans un ouvrage sur la
 Palestine, publié en 1856, avait attaqué, avec la mauvaise
 foi la plus insigne ou l'ignorance la plus grossière, l'au-

thenticité de la Santa Casa ¹. Cette attaque a valu au monde chrétien un travail qui a imprimé au grand fait de Lorette un cachet suprême de certitude et d'évidence.

Dans ce travail, M^{gr} Bartolini établit d'abord quelle était la distribution de la demeure de la sainte Vierge. « A Nazareth, dit-il, dans ce pays de tradition par excellence, depuis les temps les plus anciens, la distribution des maisons n'a pas changé. Elles sont toutes les unes au-dessus des autres sur le flanc de la colline. Celle-ci est toute parsemée de grottes, creusées par la nature, agrandies quelquefois par la main des hommes. Les familles un peu aisées ont pour demeure une petite maison sans étage, bâtie sur l'ouverture de la grotte, avec laquelle elle communique par une petite porte, ou parce que la grotte elle-même sert de quatrième muraille. Cette première pièce peut au besoin se partager en plusieurs autres par le moyen de nattes suspendues; l'une de ces pièces sert de cuisine, l'autre de chambre à coucher. Dans l'épaisseur du mur sont creusées de petites armoires, avec des rayons pour y déposer les ustensiles de ménage. Les grottes servent de cellier; on y dépose aussi les meubles plus embarrassants, et si la famille

1 Voici quelques-unes de ses assertions :

1^o « Du IV^e au XVI^e siècle, aucun historien ou pèlerin de Nazareth ne parle d'une maison quelconque de la sainte Vierge ou de saint Joseph. » (Voir au chapitre I^{er}, entre autres témoignages, ceux de Phocas, du chroniqueur de François, du cardinal de Vitry et de l'historien de saint Louis.)

2^o « En Italie, nulle mention n'est faite de la translation avant le XV^e siècle. » (Voir tout ce qui a été dit plus haut de la tradition des habitants de Recanati saint et de la Marche d'Ancône.)

3^o « L'histoire de la translation se lit pour la première fois dans une bulle de Léon X, en 1518. » (Voir au chap. IX les diplômes, bulles, etc., de Benoît XII, en 1344, d'Urbain VI, en 1388, de Boniface IX, 1389; enfin des papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Pie II, Paul II, Sixte IV, Jules II, tous antérieurs à Léon X, et qui rapportent l'histoire de la translation telle que nous l'avons donnée plus haut.)

4^o « Les pierres de la maison de Lorette sont tout à fait différentes des pierres de la Palestine. » (Voir ce qui suit.)

Ajoutons que ce même auteur a été pris en flagrant délit de fausses mesures et de faux plans.

possède un cheval, un chamceau, une vache, des poules, elle les enferme dans une seconde grotte qui communique avec la voie publique. »

Telles étaient les habitations des anciens Juifs de Nazareth, et telle en particulier celle de la sainte Vierge. Elle se composait primitivement de trois pièces : une maison en plein air et deux grottes. La maison, éclairée par une étroite fenêtre, pouvait, à l'aide d'une cloison mobile, se diviser en deux; elle servait à la sainte Vierge de chambre à coucher, d'oratoire et de lieu de travail ¹. C'est là que Marie reçut la visite de l'ange, car c'est la maison qui fut depuis transportée à Lorette. Son emplacement à Nazareth est occupé par la *chapelle de l'Ange*, espace oblong en avant des grottes ou chapelles souterraines; deux autels y sont dressés, consacrés l'un à l'archange Gabriel, l'autre à saint Joachim.

Nous avons vu, dès les premiers jours du prodige, les commissaires dalmates et ceux de Recanati venir vérifier les dimensions des fondements visibles encore de la Sainte Maison. Les envoyés de Clément VII, en 1523, en firent autant après les avoir dégagés des ruines qui les couvraient ². Un siècle plus tard (1620), Thomas de Novare, gardien des saints lieux, voulut, avant d'élever une chapelle sur l'emplacement de la Santa Casa, en vérifier de nouveau les dimensions, et, dit-il dans un acte légalisé « à notre grande joie à tous, nous avons véritablement « trouvé que la place de la maison de Lorette cadre entiè-

¹ Il est possible que, outre la porte actuellement murée qui ouvrait sur la grotte, cette chambre eût une autre porte ouvrant sur la voie publique, et que sainte Héléne aurait fait fermer, ainsi qu'elle est à Bethléhem pour la porte principale donnant sur la rue. On s'accorde généralement à placer cette porte au lieu occupé par le Santo Camino. (On sait que l'usage des cheminées est presque inconnu en Orient.) Dans l'hypothèse où cette seconde porte n'eût pas existé; la Sainte Maison aurait été la partie la plus retirée de l'habitation de la sainte Famille; on y serait parvenu en traversant les deux grottes. Cette disposition n'est pas, de nos jours encore, sans exemple à Nazareth.

² Il n'était point pour cela nécessaire de déblayer toutes ces ruines; deux angles découverts pouvaient suffire.

« rement et parfaitement avec la place qu'elle occupait à
 « Nazareth. Une seule et même mesure s'applique aux deux
 « sanctuaires ¹. » Enfin, en 1855, M^{sr} Bartolini a renouvelé
 cette confrontation ; non pas, il est vrai, sur les fondements
 eux-mêmes qui sont maintenant recouverts par les nou-
 velles constructions, mais sur l'aire de la chapelle de
 l'Ange ².

Outre la maison en plein air, l'habitation de la sainte
 Famille se composait encore, avons-nous dit, de deux
 grottes : l'une, plus grande, attenant à la maison ; l'autre
 communiquant par un corridor assez court à la voie pu-
 blique. La première de ces grottes était et est encore par-
 tagée en deux. La partie antérieure, d'après une ancienne
 tradition, servit d'habitation particulière à saint Joseph,
 qui la céda à l'enfant Jésus, après le retour d'Égypte ;
 c'est là que se trouve actuellement, à Nazareth, l'autel de
 l'Annonciation, au-dessus duquel on lit cette inscription :
Hic Verbum caro factum est ³. La partie la plus reculée où
 se retira saint Joseph est transformée en une chapelle qui
 lui est consacrée. Enfin, l'autre grotte, plus petite et plus
 basse, la dernière à laquelle on arrive maintenant, put servir
 à quelque bête de somme ; elle n'a pas plus de dix à douze
 pieds de diamètre et de quatre à six d'élévation. Le peuple
 de Nazareth l'appelle la cuisine de Notre-Dame, à cause
 d'un trou rond pratiqué à la voûte, qui probablement
 servait de fenêtre et non pas de cheminée. A droite de
 cette dernière grotte, au fond d'un petit couloir, on peut

¹ Fr. Quaresmius, *Terræ Sanctæ elucidatio*, tom. II, lib. VII, p. 839.

² Cette chapelle est un peu moins étendue que la Sainte Maison dont elle
 occupe l'emplacement ; c'est que, dans un espace très-limité, on a dû prendre
 sur l'intérieur pour donner plus d'épaisseur aux nouveaux murs.

Voir M^{sr} Bartolini, *Sopra la Santa Casa di Lorcto*, p. 61.

³ Les différentes pièces occupées par la sainte Famille ne formant qu'une
 seule et même habitation, on peut dire en toute vérité de cette habitation,
 prise dans son ensemble, que c'est là que le *Verbe s'est fait chair*. La chambre
 de la sainte Vierge ayant été enlevée par les anges, les chrétiens de Nazareth
 fixèrent la tradition du grand mystère à la partie qui leur restait. L'inscription
 de la grotte ne peut donc soulever aucune difficulté.

aisément distinguer sur le roc les traces d'une porte avec un reste d'ancien gond en fer. C'était la seconde entrée ou l'entrée unique de l'habitation de la sainte Famille, suivant qu'on admet ou non l'existence d'une seconde porte dans la Santa Casa ¹.

Après l'examen des lieux, M^{sr} Bartolini passe à la confrontation des matériaux. On trouve deux espèces de pierres dans les montagnes qui entourent Nazareth : l'une blanche et douce, qui est employée pour les voûtes et les constructions provisoires ; l'autre, rougeâtre et dure, sert à construire les murs principaux des maisons. M^{sr} Bartolini apporta de Nazareth un échantillon de chacune des deux pierres ; puis, muni des autorisations nécessaires, il prit au dépôt des saintes reliques un échantillon de la pierre rouge dont sont formées les murailles de la Sainte Maison, et détacha lui-même un morceau de la pierre tendre et blanche qui se trouve à l'intérieur de l'armoire pratiquée dans la paroi orientale de la Santa Casa. De retour à Rome, il soumit ces fragments à un savant chimiste, professeur à l'université romaine, qui ne savait rien du voyage du prélat ni de l'origine de ces pierres.

Le professeur, après les avoir comparés deux par deux, y reconnut d'abord les mêmes caractères physiques ; puis il passa à l'analyse chimique de chaque échantillon. « Cette analyse, dit-il en terminant son rapport, m'a donné ce résultat, que toutes ces pierres sont de même nature, composées de carbonate de chaux, de carbonate de magnésie et d'argile ferrugineuse. S'il y a quelque différence pour

¹ La sainte Famille possédait encore une autre maison que l'antiquité chrétienne désigne sous le nom de *boutique de saint Joseph*, et où travailla Jésus enfant. Sainte Hélène avait également fait construire une église sur cet atelier distant de cent trente pas de la demeure de Marie. C'est celle dont parle saint Jérôme dans ce passage reproduit par le vénérable Bède : « Nazareth a une église sur le lieu où l'ange vint annoncer à Marie qu'elle serait mère de Dieu, et une autre au lieu où le Seigneur fut élevé. »

Il ne reste, dit M^{sr} Bartolini, de cette église, ou plutôt de cette chapelle, qu'un débris de muraille.

quelques-uns de ces échantillons, dans la proportion respective des éléments qui les composent, cette différence n'en change nullement la nature et dépend de conditions tout à fait accessoires. »

Désireux de pousser jusqu'à la dernière limite ses observations, M^{sr} Bartolini avait apporté des morceaux de ciment antique pris aux substructions intérieures de la grotte de Nazareth. Il les envoya, avec du ciment enlevé aux murailles de la Sainte Maison, au même professeur pour être également soumis à l'analyse. Le résultat de cette nouvelle opération fut que ces deux morceaux étaient composés des mêmes éléments, c'est-à-dire de sulfate de chaux formant pâte avec du charbon végétal en poudre; et c'est précisément le ciment employé de temps immémorial et de nos jours encore par les Orientaux, ciment qui diffère absolument de celui dont on se sert en Italie; « car, dit en terminant M^{sr} Bartolini, je le demande à toute personne douée de la moindre lueur de raison, a-t-on jamais, en Italie, employé un ciment composé de plâtre et de cendres ou de charbon pulvérisé, lorsque partout le sol abonde en substances volcaniques propres à former le meilleur ciment du monde? »

Le témoignage de ces pierres et de ces matériaux étrangers à l'Italie est encore confirmé par l'inspection des bois qui sont entrés dans la construction de ce pieux édifice. L'ancienne toiture n'existe plus; les tuiles en ont été placées dans le pavé actuel; une pièce de la charpente primitive est au niveau du pavé, où, continuellement foulée par les pieds de milliers de pèlerins, *elle demeure sans altération*, tandis que les genoux de ces mêmes pèlerins ont creusé dans le marbre extérieur des sillons de plus de deux pouces de profondeur. Une autre poutre traverse la chapelle, et supporte les soixante-dix lampes en argent et en vermeil qui brûlent devant la sainte Vierge comme une constellation perpétuelle. Plusieurs têtes de solives, qui soutenaient autrefois le plafond, se trouvent aujourd'hui sciées au

niveau du mur. Or toutes ces pièces et d'autres encore sont en cèdre, bois entièrement étranger à l'Italie et très-commun, au contraire, en Palestine. De plus, malgré leur antiquité, ces bois se conservent entiers et sans piqûres, comme s'ils venaient d'être taillés et mis en œuvre ¹.

Non-seulement la nature des matériaux, mais l'existence même de ces murs est une preuve irrécusable. Il est des gens qui, comme l'apôtre un moment incrédule, veulent voir pour croire. Eh bien, à ceux-là, tout absurde que soit leur prétention, je dirai : Allez et voyez ! Allez à Lorette ; voyez cette maison sans fondement, sans soutien, sans aplomb et se tenant debout contre toutes les lois de l'équilibre, dans les conditions où, de l'aveu des plus habiles architectes, elle devrait nécessairement s'écrouler ; et, libres que vous êtes de ne pas croire au miracle du passé, vous serez bien forcés d'admettre le miracle perpétuel de l'existence de cet étrange édifice ².

¹ Toutes les pieuses reliques apportées avec la Santa Casa : la peinture murale, les vases, les pierres de l'autel, la croix grecque, etc., nous offrent le même cachet d'antiquité, la même origine orientale. Le chanoine Benedetti, gardien de la Sainte Maison, avait raconté à l'abbé Dochier, en 1732, que, cinq ans auparavant, il avait eu occasion de montrer en détail la chapelle et ses précieux trésors à un évêque, dont il ne put se rappeler ni le nom ni le diocèse ; lequel, au moment où il aperçut les petites écuelles, s'écria : « Quand même Votre Seigneurie ne me dirait pas que ces vases sont venus de Palestine, je les aurais reconnus pour être de ce pays ; car j'y ai été, et j'ai vu que dans plusieurs maisons on conserve de pareilles antiquités ; ils sont de la même nature et de la même forme. » Martorelli, tome II.

² Ce miracle permanent, et même le fait seul de cet édifice sans fondation sur un sol inégal, gêne singulièrement les adversaires de la Sainte Maison. Nier n'est pas possible ; le fait est là visible et palpable pour tous. L'expliquer n'est pas facile ; pourtant quelques-uns l'ont tenté. Ils ont parlé d'éboulements de montagnes ; ils ont cité des exemples de terrains transportés avec les maisons et les arbres qui les recouvraient ; soit, nous n'y contredisons pas. Mais à cela nous ferons une simple observation : c'est que la Sainte Maison est placée sur le point culminant d'une colline isolée et dominant tout le pays environnant. Il eût donc fallu, au lieu de descendre, qu'elle montât pour venir se placer à l'endroit qu'elle occupe. Or est-ce bien la peine de nier le miracle de Dieu, attesté par l'Église et par l'histoire, pour imaginer ce miracle-là ? Du reste, dans les éboulements, les maisons déplacées avec le terrain qui les porte ne perdent pas leurs assises ; autrement elles s'écrouleraient à l'instant.

Ce miracle de la conservation de la Sainte Maison fut constaté une première fois sous Clément VII, quand on creusa les fondements du revêtement de marbre. L'architecte en chef, Nerucci, fit abattre la muraille antique qui se trouvait, comme nous le dirons en son lieu, miraculeusement écartée des murs fragiles de la Santa Casa. Durant quelques jours, la Sainte Maison demeura exposée, dans toute sa simplicité, aux regards empressés de la dévotion et de la curiosité populaires. Chacun put s'assurer qu'elle était posée sans fondement sur le sol nu, inégal et incliné. On voyait au-dessous une terre poudreuse et broyée, semblable à celle d'un chemin très-fréquenté; on y remarquait même une ronce qui s'était trouvée prise sous le saint fardeau déposé par les anges; tout annonçait une route publique, conformément au témoignage de la tradition.

Voici maintenant ce qui se passa sous Benoît XIV, quand on restaura le pavé de la sainte chapelle. C'était en l'année 1751; J.-B. Stella, Bolonais, gouvernait la cité; avant de mettre les ouvriers au travail, il crut avec raison devoir s'entourer des témoins les plus respectables. Il pria Mgr Alexandre Borgia de venir l'assister, et il appela en même temps quatre autres prélats : les évêques de Jesi, d'Ascoli, de Macerata et de Lorette. Il manda d'office un architecte et quatre maîtres maçons, auxquels se joignirent trois architectes étrangers, venus dans la ville pour vénérer la Sainte Maison.

Tous étant présents, on commence les fouilles; on arrive bientôt à la base des saintes murailles; moins d'un pouce au-dessous du pavé, les architectes et les maîtres maçons, descendus les premiers dans l'ouverture, en tirent une terre superficielle et desséchée, mélangée de petits cailloux à demi écrasés, semblables à ceux qu'on trouve dans les sentiers battus et dans les voies publiques. Un enfant qui se trouvait là, se glissant, à la faveur de sa taille, sous les murs de la Sainte Maison, ramasse quelques enveloppes de glands tombées sans doute sur la voie publique quel-

que temps avant l'arrivée de la Santa Casa. L'archevêque et les prélats assistants s'approchent tous pour s'assurer de ces faits. Ils regardent, ils examinent, ils voient avec étonnement que les murs penchent un peu vers l'occident, et, passant eux-mêmes la main et le bras entre les murailles et la terre, ils remarquent la même inégalité de terrain observée déjà sous Clément VII, et certifiée par l'antique tradition. L'évêque de Lorette amène, avec une poignée de terre, une coquille de limaçon et une noix entière, mais desséchée, simple et précieux témoignage qu'il voulut garder dans son palais comme souvenir et preuve de l'authenticité de l'auguste sanctuaire. Cependant un des architectes veut absolument creuser plus bas pour voir à quelle profondeur se trouve le tuf ou *terre vierge*, sur laquelle on établit d'ordinaire les fondements pour assurer leur solidité. Déjà il s'est tellement enfoncé sous l'un des côtés qu'il disparaît entièrement dans l'excavation. Le gardien, Xavier Monti, commence à trembler; le mur de la Sainte Maison est si mince; ne va-t-il pas tomber? tout au moins se fendre? En vain il exprime ses craintes; en vain un des évêques présents s'écrie que c'est vouloir tenter Dieu; le curieux architecte continue ses recherches. Les terrassiers sont déjà arrivés à la profondeur de huit à neuf pieds, lorsqu'un cri s'élève : « La terre vierge! la terre vierge! » Il en ramasse une poignée, et, sortant tout joyeux, il la montre aux assistants, qui se retirent en bénissant Dieu, dont la main soutient, contrairement aux lois de l'architecture, depuis tant de siècles et malgré les secousses des tremblements de terre si fréquents en Italie, l'humble demeure de sa sainte mère ¹.

Disons enfin que le Christ de bronze placé sur la porte de la sainte chapelle a été comme dévoré par les baisers des pèlerins; rappelons-nous que le marbre s'est profondément creusé sous les genoux des fidèles qui font le tour de la Sainte Maison en se traînant dans cette pénible atti-

¹ Caillau, d'après Murri.

tude; tandis que les murailles sacrées, continuellement couvertes, depuis tant de siècles, des baisers brûlants de la foi et de l'amour ne paraissent pas avoir subi la moindre altération!... N'est-il pas évident qu'un principe secret d'existence les soutient et les conserve?

Nous pourrions placer ici, afin de compléter l'exposé des preuves intrinsèques, des documents fort intéressants sur le grand prodige de l'inviolabilité de la Santa Casa; mais nous préférons en faire le sujet d'un chapitre spécial. Voyons maintenant ce que nous avons appelé les preuves monumentales.

Il y a, outre la tradition orale, deux manières de conserver la mémoire des grands événements dont ce monde est le théâtre : les livres et les monuments. Cicéron, parlant d'Athènes, disait qu'on n'y pouvait faire un pas sans marcher sur l'histoire. Si donc un étranger fût venu, au milieu de la capitale de l'ancienne Grèce, nier les grands faits de ces temps héroïques, il eût suffi, pour le confondre, de le conduire sur les places publiques, dans les temples, les théâtres, de lui montrer les trophées de Salamine, de Marathon, les chefs-d'œuvre de Phidias et d'Apelles. Et si, dans notre France, quelqu'un s'avisait de nier l'existence ou les victoires de Louis XIV et de Napoléon, on pourrait, sans ouvrir aucun livre, lui montrer les statues, les bas-reliefs, les inscriptions, les arcs de triomphe qui décorent la capitale, et qui suffiraient, indépendamment de l'histoire écrite et des souvenirs traditionnels des peuples, pour éterniser ces deux grands règnes. Ainsi en est-il du fait de la translation de la maison de Lorette. Plus de deux cents auteurs ont écrit l'histoire de ce prodige; la mémoire des peuples catholiques est une arche immortelle qui le fait, depuis tantôt six cents ans, et le fera jusqu'à la fin, surnager à l'océan de l'oubli; mais il est écrit encore avec du marbre, avec du bronze, avec des monuments splendides. Indiquons au moins quelques chapitres de cette histoire monumentale.

Nous avons vu les habitants de Nazareth, à partir du jour de l'apparition de la Sainte Maison en Europe, ne montrer plus, aux voyageurs qui vont s'enquérir près d'eux de la demeure de la Vierge, que des fondements échan-crés et parfaitement en rapport avec les dimensions de la Santa Casa. Nous n'insisterons pas davantage sur l'inspection de la Sainte Maison telle qu'elle est encore aujourd'hui; passons en Dalmatie. Quel est cet édifice qui s'élève sur cette colline au bord de l'Adriatique? C'est une petite chapelle en tout semblable à celle de Lorette que ce peuple croit avoir possédée pendant plus de trois années; les Dalmates l'ont construite à la place même où fut la Santa Casa. Au seuil de cette chapelle, on lit cette inscription commémorative : *Ici est le lieu où fut autrefois la très-sainte demeure de la bienheureuse Vierge de Lorette, qui maintenant est honorée sur le territoire de Recanati.* Sur le chemin qui y conduit, on a gravé cette autre inscription : *La Sainte Maison de la bienheureuse Vierge vint à Tersatz, l'an 1291, le 10 mai, et se retira le 10 décembre 1294* ¹.

Les souverains pontifes ont vainement essayé, par leurs libéralités, de consoler la douleur de ce peuple en quelque sorte orphelin. Urbain VIII lui envoya une image de la sainte Vierge peinte par saint Luc sur une tablette de cèdre, pour l'exposer dans la chapelle commémorative du grand événement; Grégoire XIII autorisa l'érection d'un autel privilégié quotidien, faveur rare à cette époque; Innocent XII attacha une indulgence plénière au 10 mai, jour anniversaire de la première translation; Clément XI octroya aux peuples de la Dalmatie le droit de célébrer cette fête avec une messe propre et un office particulier; rien ne put apaiser les regrets de ces abandonnés, et aujourd'hui encore, si vous pénétrez dans leurs temples, vous les entendrez

¹ De nombreuses traditions populaires se rattachent au fait de cette première translation. Ainsi l'on raconte que les flots du golfe dominé par la colline où s'arrêta la Sainte Maison, soulevés autrefois par de continuelles tempêtes, se sont calmés sous l'influence de cette maison bénie, et n'inspirent plus depuis lors le même effroi aux navigateurs.

chanter cet hymne, écho six fois séculaire de leurs joies et de leurs douleurs :

« Ici vous êtes venue, avec votre demeure, pieuse mère
« du Christ, pour dispenser la grâce.

« Nazareth fut votre berceau, Tersatz votre premier port,
« quand vous cherchiez une patrie nouvelle.

« Cette demeure, vous l'avez emportée; mais pourtant
« vous êtes restée avec nous, ô Reine de clémence!

« Nous nous félicitons d'avoir été jugés dignes de conser-
« ver ici votre présence maternelle ¹. »

A ceux qui refusent de croire au miracle de la translation, nous demanderons de nous expliquer ce fait qui persévère depuis bientôt six siècles : la triple tradition des Orientaux, des Italiens et des Dalmates. Qu'ils nous disent comment on a pu s'y prendre pour faire croire à trois peuples éloignés les uns des autres, que tel jour ils ont vu venir, tel autre jour disparaître la maison sainte; comment on a pu mettre dans leur esprit cette indéracinable conviction, dans leur cœur ces regrets inguérissables. Il y a deux siècles et demi que Tursellin écrivait, dans son histoire de Lorette : « Depuis que la maison de Nazareth a quitté Ter-
« satz, la trois centième année a commencé son cours, et

¹ *Huc cum domo advenisti,
Ut qua, pia Mater Christi,
Dispensares gratiam.
Nazarethum tibi ortus,
Sed Tersactum primum portus
Petenti hanc patriam.
Ædem quidem hinc tulisti;
Altamen hic permansisti,
Regina clementiæ.
Nobis inde gratulamur
Digni quod hic habeamur
Maternæ præsentia.*

Le seul rythme de ces vers serait une preuve de l'antiquité de la tradition qu'ils rappellent. C'est une mesure écartée depuis le XIII^e siècle des hymnes de l'Église, et qu'on ne retrouve que dans quelques-uns de ses chants datant de cette époque : le *Dies iræ*, le *Lauda Sion* et le *Stabat Mater*.

« cependant le souvenir du bien que ces peuples ont perdu
 « ne les fait pas moins gémir que si la blessure était en-
 « core toute fraîche.... Tous les ans on les voit traverser
 « par troupes la mer Adriatique, et venir à Lorette, autant
 « pour déplorer leur veuvage que pour vénérer le berceau
 « de Marie. Toujours dans leur bouche sont ces paroles so-
 « lennelles : Revenez à nous, Marie, revenez ! Et ce langage
 « est une démonstration évidente que leur regret sera éter-
 « nel, puisque l'espace de trois cents ans n'a pu commen-
 « cer à l'adoucir ¹. »

Un siècle plus tard, César Renzoli attestait le même fait :
 « Non, dit-il, je ne les ai jamais vus, sans verser des
 « larmes, lever les bras au ciel, et crier à haute voix :
 « Retournez à nous, ô notre belle maîtresse ! retournez à
 « nous, ô Marie ! avec votre maison ². »

Un autre monument de la translation s'élève au centre de Lorette, en face du palais apostolique ; c'est le collège des Illyriens, vieille et sévère construction semblable à une forteresse féodale. Grégoire XIII le fit élever afin de consoler les Dalmates de la perte de la Santa Casa. Il était destiné à l'éducation de trente-six jeunes Illyriens, qui de là devaient retourner dans leur patrie afin d'y maintenir la religion catholique. Ce collège, tenu par les jésuites, a été fermé en 1860 ; c'est un des nombreux bienfaits de l'invasion piémontaise. Mais ce que n'ont pu supprimer les spoliateurs, c'est le fait de la destination première de l'édifice, et la preuve qu'il fournit à la réalité des translations de la sainte demeure.

Parmi les autres monuments traditionnels, nous pourrions mentionner les procès-verbaux légalisés et tirés des archives de la Dalmatie et de Recanati, les bulles données par les papes depuis le xiv^e siècle, les indulgences accordées

¹ Tursell. Hist. Laur. lib. 1, p. 5.

² Un certain nombre de ces familles ne purent se résoudre à quitter Lorette. Elles s'y établirent afin de n'être point séparées de la maison de la sainte Vierge.

et les fêtes autorisées en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, enfin les églises nombreuses élevées sous ce titre dans la plupart des royaumes catholiques, ainsi que les chapelles érigées sur le modèle de la Santa Casa ¹. Mais il est un monument qui semble à lui seul résumer et valoir tous les autres.

Voyez, au bord de l'Adriatique, ce plateau qu'aujourd'hui couronnent la basilique et la ville de la Vierge. Il y a six siècles, il était désert; les pas des voyageurs foulaient seuls la route qui le traversait pour mener à la mer. Or voici ce que la voix des peuples raconte : Un jour, jour dont deux cents historiens vous diront la date, au beau milieu de la grande route, une maison se trouve transportée, qui se tient sans fondation sur le sol. La nouvelle aussitôt s'en répand par le monde; un frémissement agite les peuples chrétiens, et soudain, sur ce rocher jusqu'alors inconnu, des quatre coins de l'univers les pèlerins accourent. Voici venir, pèle-mêle confondus, les puissants empereurs et les mendiants, les plus grands génies et les plus simples fidèles. Une ville s'élève pour les recevoir. Autour de la pauvre demeure, le bronze, l'argent, l'or, les marbres précieux portent dans les airs un monument dont aucun palais n'égale la richesse et les splendeurs.

¹ La première fut construite par le gouverneur de Dalmatie sur le lieu même que la Sainte Maison avait occupé pendant trois ans et demi; nous en avons parlé plus haut. Jacques de Vendôme, religieux franciscain de terre sainte, en fit élever une autre, en 1620, sur les anciens fondements de Nazareth. On en a construit un grand nombre d'autres en Italie, en Espagne, en Portugal, en Belgique, en France et ailleurs. L'auteur d'une brochure imprimée à Lorette cite, pour la France : Paris (faubourg Montmartre), Issy, Rennes, Saint-Nicolas-du-Port près Nancy, Amiens, Bois-d'Oingt près Villefranche, Reims, Saint-Omer, etc. Celle d'Issy près Paris est une des plus remarquables. Elle fut élevée dans le parc de la maison de campagne du séminaire Saint-Sulpice, par M. Tronson, troisième supérieur de la compagnie. Cette chapelle possède la statue qui a remplacé, pendant plusieurs années, à Lorette l'antique Madone de saint Luc, enlevée par les Français et apportée à Paris. C'est M^r de Ségur, alors auditeur de Rome, qui, en 1854, a obtenu du saint-père l'autorisation d'amener en France cette statue devenue précieuse par le séjour qu'elle a fait à Lorette.

Allez à Lorette, en Dalmatic, à Nazareth, et vous verrez ces choses. Ces monuments de la croyance des peuples sont visibles, palpables, irrécusables comme le sentiment qu'ils attestent, comme le miracle qu'ils supposent. Il y a, je le sais, de fiers esprits qui ne veulent pas entendre parler de miracle. Mais d'abord il est possible que Dieu ne trouve pas leur jugement sans appel. Et puis qu'ils nous expliquent, autrement que par une intervention divine, et ces monuments qu'au moins ils ne nieront pas, puisqu'ils s'étalent en plein soleil, et cette maison debout depuis six siècles sur un sol inégal, et l'identité constatée vingt fois de ces pierres, de ce bois, de ce ciment, avec ceux de Nazareth. Qu'ils nous expliquent comment, à une époque de factions et de luttes incessantes entre les villes d'une même province, les cités voisines de Recanati, au lieu de crier à l'imposture, se sont empressées d'apporter au nouveau sanctuaire les plus riches offrandes. Qu'ils nous expliquent enfin la croyance des Orientaux à la disparition de la sainte demeure à partir du jour même où l'Occident la voit apparaître, les regrets des Dalmates et la foi de l'univers catholique. Crédulité, superstition ! s'écrieront-ils ; et ils croiront bonnement avoir donné le dernier mot de la critique. Singulière crédulité, celle qui met d'accord sur le fait et les circonstances que nous avons racontés, non-seulement les villes et les provinces de l'Italie, essentiellement tracassières, envieuses et jalouses les unes des autres, mais trois peuples différents de langage, de coutumes et d'intérêts ! Étrange superstition, celle que la géologie et la chimie confirment aussi bien que l'histoire ; celle qui fait tenir debout, pendant six siècles, une maison contre les règles les plus simples de l'architecture ! Disons plutôt que la race n'est pas éteinte de ces hommes dont il est écrit qu'ils ont des yeux pour ne point voir. Un livre que les plus ignorants comprennent, la tradition monumentale des peuples, est là tout large ouvert, et ils ne savent ou ne veulent pas lire. Les pierres crient, et ils ne veulent pas entendre.

CHAPITRE VII

COMMENT DIEU A VEILLÉ A L'INTÉGRITÉ DE LA SAINTE MAISON DE LORETTE

On sait quel sentiment naturel de vénération porte les hommes à s'approprier au moins quelques parcelles de tout objet auquel se rattache un grand souvenir. J'ai vu, me rendant à Lorette, dans une des îles Borromées, sur le lac Majeur, un laurier gigantesque que les visiteurs ont fait périr en lui enlevant, morceau par morceau, presque toute son écorce; c'est que, contre cet arbre, la veille de Marengo, Bonaparte s'était appuyé pensif, et qu'il y avait gravé avec la pointe de son canif ce simple mot : *bataille*. Je pourrais citer bien d'autres exemples du culte des reliques de la part de gens qui plus d'une fois sans doute ont ri des dévotions de l'Église. Quoi qu'il en soit, on admettra au moins que les chrétiens fassent pour les objets les plus sacrés de leur vénération ce que font les incrédules pour les objets de leur culte profane. Dès lors, n'était-il pas à craindre que le sanctuaire de Lorette ne vînt à disparaître tout à fait par suite des pieux larcins des fidèles ¹? L'Église

¹ « Il est défendu au peuple de rien égratigner de ces murs, dit Montaigne, un des dévots pèlerins de Lorette, et, s'il était permis d'en emporter, il n'y en aurait pas pour trois jours. » (*Voyage en Italie.*)

et Dieu lui-même ont voulu prévenir ce malheur : l'Église, par la défense expresse, sous peine d'excommunication, de rien emporter de la Santa Casa; Dieu, par les châtimens providentiels dont il a puni maintes fois les profanateurs et les indiscrets ravisseurs de cette maison sainte.

Citons-en quelques exemples.

Le premier est d'autant plus étonnant qu'il y avait moins de la faute de celui sur qui le châtiment retomba. Les souverains pontifes Léon X et Clément VII avaient conçu le projet de renfermer la Sainte Maison dans un précieux reliquaire de marbre. Les architectes les plus habiles avaient été convoqués à ce grand travail; mais le plan, précédemment approuvé par Léon X, et définitivement arrêté par Clément VII, exigeait que l'unique porte de la Santa Casa fût murée, et que l'on en ouvrît trois autres, pour éviter les accidents qu'occasionnait chaque jour l'encombrement des nombreux pèlerins dans un espace si étroit. A cette nouvelle, disent les historiens, le peuple fut dans la consternation; partout on se demande qui osera toucher à ces murailles que tant de siècles ont respectées. Cependant l'ordre du pape est formel; le bien commun, la beauté du travail en demandent impérieusement l'exécution. Personne n'osant se charger de cette œuvre, l'architecte en chef, Nerucci, prend un marteau et frappe la sainte muraille; mais aussitôt on le voit pâlir, chanceler et s'affaisser sur lui-même. On l'emporte chez lui, et il reste huit heures entières entre la vie et la mort. Enfin son épouse, accourant éperdue, se jette aux pieds de Marie et lui demande avec des sanglots la guérison de l'imprudent architecte. Elle l'obtint, et Nerucci put bientôt reprendre ses travaux.

On avait, dans l'intervalle, informé Clément VII du résultat de cette première tentative. « Ne craignez pas, répondit le pontife, de percer les murailles du sanctuaire auguste; elles se laisseront ouvrir lorsqu'on s'approchera d'elles armé de la prière, du jeûne et du respect pour Marie. » Mais, quelle que fût sa vénération pour l'autorité

du aint-siège, quelque vives que fussent les instances de la foule, rien ne put décider Nerucci à renouveler une tentative qui lui avait été si fatale. L'ordre du pape était là, positif et pressant, et, parmi la multitude accourue, personne n'osait se charger de l'accomplir. Enfin, au milieu de l'universelle stupéur, une voix se fait entendre : « C'est moi qui me dévouerai ! » Celui qui avait parlé était un clerc de la sainte chapelle, nommé Ventura Perini. Il demande trois jours pour se préparer à cette entreprise par de ferventes prières et un jeûne rigoureux ; le troisième jour, vers le soir, il se rend à la sainte demeure, environné d'une foule nombreuse ; il fléchit les genoux, baise à plusieurs reprises, plein de respect et de crainte, les saintes murailles ; puis il prend le marteau ; mais au moment de frapper, le bras suspendu : « Pardonnez, s'écrie-t-il, ô Sainte Maison de la Vierge ; ce n'est pas moi qui vous perce ; c'est Clément, vicaire de Jésus-Christ, dans son zèle pour votre embellissement. » Il dit, et frappe un premier coup suivi de plusieurs autres. Tous les yeux sont fixés sur lui ; mais il ne pâlit ni ne chancelle. Alors, reprenant courage, les ouvriers se mettent à l'œuvre, les portes s'ouvrent ; les pierres, recueillies avec respect, sont employées à refermer l'unique ouverture qui auparavant donnait entrée dans la sainte demeure, et le nouveau plan avec ses magnifiques sculptures reçoit son exécution.

Dieu avait montré par cet événement qu'il ne cédait qu'à l'autorité de son vicaire ; aussi, dans la suite, malheur à quiconque, par une dévotion téméraire, présument de ravir la moindre parcelle de la maison natale de la Vierge Marie ! En 1559, on voyait arriver à Lorette un noble seigneur d'une des principales villes d'Italie, rapportant une petite pierre qu'il avait prise et gardée par piété. La mort de ses enfants, la perte de ses biens, de graves infirmités lui avaient fait comprendre que la colère de Dieu était sur lui, et une lumière surnaturelle lui en avait révélé la cause. La promesse de restituer l'objet ravi suffit pour dissiper en un mo-

ment ses souffrances. Le noble seigneur confessa publiquement sa faute, et la pierre fut remise à la place qu'elle devait occuper.

Dans le même temps, une dame de la Marche, vivement affligée d'un état de stérilité qui la privait du bonheur ardemment désiré d'être mère, se persuada que rien ne pouvait être plus efficace pour l'accomplissement de ses vœux qu'une relique de la Sainte Maison. Trompant la vigilance des gardiens, elle enlève un fragment d'une des pierres; mais l'infortunée rapporte avec son trésor la fièvre dans sa demeure. En vain elle eut recours à tous les remèdes, elle ne put trouver de soulagement qu'en appelant un prêtre de Lorelle, et en remettant entre ses mains, pour être replacée dans son lieu primitif, la pierre dérobée.

Un prodige semblable eut encore lieu dans l'année 1585. Un habitant de Palerme avait aussi dérobé une pierre des saintes murailles, croyant dans la possession de cette relique trouver des grâces et des faveurs; il ne devait en recueillir que des peines vengeresses. Pendant vingt ans il fut tourmenté d'une infirmité cruelle, qui, commencée à l'instant même du larcin, devenait chaque année plus aiguë à l'approche du jour où la faute avait été commise. La maladie déconcertait la science des médecins et trompait tous leurs efforts; ils ne savaient ni en assigner la cause ni en découvrir le remède. Le coupable lui-même, plongé dans une illusion profonde, ne se doutait pas du principe de son mal. Un jour pourtant cette idée se présente à son esprit, et il fait part de ses doutes à un prêtre vénérable par ses talents et sa piété. L'homme de Dieu n'hésite pas à lui déclarer que ce doit être là l'origine de ses douleurs, et qu'une prompt restitution est probablement l'unique moyen d'obtenir sa guérison. Aussitôt la pierre est envoyée, par l'entremise du cardinal protecteur, au gouverneur de Lorelle. Une procession fut ordonnée pour aller au-devant de cette auguste relique jusqu'à la porte de la ville; à la vue de tout le peuple on la remit à sa place; et, tandis que s'accom-

plissait à Lorette cette cérémonie réparatrice, le malade, à Palerme, recouvrait sa santé perdue depuis vingt ans¹.

Une autre fois, des marchands de Slavonie, venus en Italie pour acheter du froment, avaient également dérobé et caché dans leur navire un débris des murailles sacrées. La vengeance de Dieu les suivit, comme autrefois elle suivit le vaisseau sur lequel fuyait Jonas. A peine étaient-ils sortis du port, qu'une tempête s'élève, qui les oblige à jeter à la mer toutes leurs marchandises, et les met eux-mêmes à deux doigts de leur perte. L'adversité leur ouvrit les yeux; se tournant du côté de Lorette, ils se prosternèrent pour demander pardon et protester de la volonté où ils étaient de réparer leur faute. Aussitôt le vent se calme et les flots s'apaisent. Sauvés du péril, ils dirigent vers la sainte colline leur vaisseau à demi brisé, et à peine débarqués ils se hâtent d'aller restituer l'objet sacré.

Mais c'est dans le fait que nous allons raconter que parut de la manière la plus frappante l'intervention de la Providence veillant à l'intégrité de la Sainte Maison. Jean Suarez, évêque de Coïmbre, en Portugal, se rendant au concile de Trente, en 1564, se détourna de sa route pour faire le pèlerinage de Lorette. Dans la ferveur de sa dévotion, il demanda une pierre de cette maison sainte pour la déposer comme relique dans une chapelle qu'il voulait faire élever dans son diocèse sur le modèle de la Santa Casa. Le cardinal protecteur et le gouverneur de la ville s'y refusèrent formellement, en faisant valoir l'excommunication prononcée par le pape contre quiconque oserait toucher aux saintes murailles. Rebuté à Lorette, le prélat écrivit directement au pape Pie IV; il fit valoir tant de raisons, et supplia tellement qu'il obtint du pape un bref qui l'autorisait à emporter une pierre de la précieuse demeure. A cette nouvelle, la consternation fut grande dans Lorette. On craignait les conséquences de ce premier exemple d'une atteinte portée à

¹ Tursellin.

l'auguste sanctuaire; on redoutait, pour cet outrage, quelque calamité publique. Cependant, l'ordre du souverain pontife fut plus fort que la douleur; mais au moment de l'accomplir, personne ne voulut prêter son bras à cet acte périlleux. Alors François Stella, chapelain de l'évêque, se décida à exécuter les ordres de son maître; il s'arme d'un ciseau, il tire avec effort une pierre, au milieu des murmures du clergé et du peuple. Les habitants de Lorette n'avaient pas oublié les précédents exemples, et chacun se disait que l'évêque de Coïmbre n'aurait pas longtemps à se réjouir de cet enlèvement, que la vengeance du ciel forcerait bientôt les ravisseurs à rapporter ce qu'ils avaient pris. Ces pressentiments et ces menaces ne laissaient pas que de faire sur le chapelain de l'évêque une impression profonde. Pendant toute une semaine, il retarde son départ; chaque jour il venait, prosterné devant Marie, chercher à lui faire oublier, par la ferveur de ses prières la hardiesse de son action. Enfin, le premier jour de décembre, il se met en route pour aller rejoindre l'évêque de Coïmbre, qui l'avait devancé à Trente. Les obstacles semblent naître sous ses pas; ses chevaux s'abattent, il tombe dans des précipices, il s'égaré dans les forêts; plus d'une fois il est sur le point de se noyer dans les torrents débordés; tout lui montre une puissance surnaturelle qui le poursuit de sa colère. Pourtant, malgré tant de périls, il finit par arriver à Trente, et remet le dépôt sacré à l'évêque, en lui racontant ce qu'il lui avait coûté. Le prélat ne comprit pas cette leçon que la Providence lui donnait dans la personne de son chapelain; il devait l'apprendre à ses dépens. Vers les derniers jours de février, la pierre enfermée dans une cassette d'argent allait être envoyée en Portugal; mais l'évêque se sent attaqué d'une fièvre brûlante. A la fièvre se joint une douleur de côté qui ne lui permet pas de prendre un instant de sommeil. Les médecins appelés déclarent que la maladie n'a rien d'humain, que leur art est impuissant à la combattre. L'évêque commence à penser plus sérieusement

à la pierre de Lorette, et à soupçonner la cause de son mal. Deux saintes communautés religieuses, aux prières desquelles on l'avait recommandé, lui répondent, dans des termes presque semblables, qu'il n'y a point de guérison possible s'il ne rend à Lorette ce qu'il a enlevé; pourtant ces pieuses filles ignoraient entièrement ce qui s'était passé. L'évêque ordonne à l'instant même à son chapelain de reporter la pierre si malheureusement ravie. Stella part aussitôt; devant lui cette fois les obstacles s'aplanissent; quatre jours lui suffisent pour franchir la distance qui sépare Trente de Lorette. Cependant, à peine il est en route, que le malade se sent soulagé; plus la sainte relique se rapproche de sa destination, plus les douleurs diminuent; et, au moment où on la remettait à sa place, le prélat reprenait toutes ses forces et sa santé. Pour attester la vérité de ces événements, il écrivit de sa propre main au gouverneur de Lorette la lettre suivante. On en renferma, dans l'armoire de la sainte chapelle, une copie authentique; l'original se conserve à Rome dans la bibliothèque du Vatican.

« Dieu et sa sainte mère m'ont fait entendre par des signes certains que je devais envoyer à Lorette la pierre que j'en avais emportée; car, par la permission divine, une maladie étrange est venue abattre ma santé jusque-là toujours robuste, et j'ai connu clairement, par l'avis de personnes pieuses et agréables à Dieu, que c'était là l'unique cause de mon mal. Alors je me hâtai de demander à Dieu et à sa sainte mère le pardon et la paix, et j'ordonnai que la pierre fût reportée à sa même place par le même François Stella, d'Arezzo, mon aumônier, qui l'en avait tirée. Je vous prie et vous conjure de recevoir la pierre avec la chaux qui l'environne, et de la réintégrer dans son lieu avec la dévotion et la solennité convenables. Je vous demande aussi de vouloir bien garder les petits coffres d'argent qui renferment la pierre et la chaux en témoignage de ce miracle et pour en conserver éternellement la mémoire à la posté-

rité. Vous m'obligerez aussi beaucoup de rendre un compte exact de ce qui s'est passé au cardinal protecteur et à Sa Sainteté, afin qu'à l'avenir elle confirme les censures ecclésiastiques contre les violateurs de la Sainte Maison, pour empêcher d'en rien enlever. Votre Seigneurie voudra bien aussi, avec les bons prêtres du sanctuaire de Marie, présenter à la bienheureuse Vierge d'humbles prières, afin qu'elle daigne me pardonner mon erreur ou ma faute.

« Trente, le 8 avril 1562. »

On distingue encore aujourd'hui, dans le mur au nord de la Sainte Maison, cette pierre miraculeuse que les pèlerins regardent avec autant de vénération que de crainte.

Il serait facile de grossir ce chapitre de plusieurs autres faits du même genre ¹.

En 1579, une riche dame d'Alexandrie, en Italie, était contrainte de renvoyer, par les mains du P. Vannini, jésuite, quelques grains de ciment enlevés à la Sainte Mai-

¹ Gaudenti, dans son *Histoire de la Sainte Maison*, imprimée en italien, l'an 1784, en rapporte plusieurs qui sont arrivés de son temps. Nous lui empruntons le suivant.

Un officier français, que, par égard pour sa famille, il ne veut pas nommer, reçut un jour un petit paquet renfermant des fragments de pierres et de ciment, avec prière instante de remettre sur-le-champ ces objets aux gardiens de la Sainte Maison. Ce message inattendu le fait sourire; puis il se met à plaisanter de la simplicité et de l'empressement de celui qui le lui avait adressé.

« Prenez-y garde, lui dit un habitant de Lorette qui se trouvait là; ces sortes de choses sont ordinairement très-sérieuses, et je vous conseille fort de ne pas différer l'exécution de ce message. » Et l'officier de rire de plus belle, mais cette fois aux dépens du Lorétain lui-même. « Enfin, lui dit-il, tranquillisez-vous, je m'en occuperai... quand je n'aurai rien de mieux à faire. »

Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'il est saisi d'un violent accès de fièvre, réduit en quelques heures à l'extrémité et abandonné des médecins. On dut lui administrer les derniers sacrements une heure après le coucher du soleil. Il se souvient alors de la commission dont il avait été chargé, fait venir le curé de la paroisse, D. Etienne Belli, et lui remet ces reliques auxquelles il commence à attribuer son mal.'

A partir de ce moment, un mieux sensible se déclare dans son état, et le danger s'éloigne et disparaît. Le lendemain matin, il allait dans la Sainte Maison faire amende honorable à la sainte Vierge et la remercier de la miséricorde dont elle avait usé à son égard.

son et enfermés dans un reliquaire. Presque à la même époque, deux prêtres de Plaisance faisaient remettre à l'évêque Rutilius Benzoni de semblables fragments renfermés dans un sac de soie. Enfin Bartoli raconte qu'Hélène Aloïsi, son aïeule, ne put racheter sa vie qu'en faisant une semblable restitution.

Il est encore aujourd'hui en France, dit le P. Caillau, plusieurs personnes qui ont éprouvé aussi le danger de vouloir s'approprier même quelques raclures des saintes murailles. L'auteur d'un opuscule anonyme sur la Santa Casa affirme connaître tout particulièrement une personne en pèlerinage avec lui à Lorette (1861), qui, ignorant la défense de toucher aux saintes murailles, recueillit, comme une relique précieuse, quelques grains de poussière sur les parois du foyer de la Sainte Maison. Mais, la nuit suivante, cette personne ne put jouir d'un instant de repos; sans être malade, elle se trouva dans une agitation complète de tous ses membres. Pendant sa longue insomnie, il lui semblait voir la madone de la Santa Casa qui la regardait d'un œil sévère et lui reprochait son larcin. Dès le lendemain matin, le petit dépôt était remis à sa place, et le calme renaissait dans l'âme de l'indiscret pèlerin¹.

Si Dieu protégea ainsi la Sainte Maison contre les larcins d'une indiscrete piété, on conçoit qu'il dut bien plus énergiquement encore la défendre contre l'audace des ravisseurs à main armée. En 1470, sous le pontificat de Sixte IV, les Turcs, guidés par Mahomet II, se jetèrent sur l'Italie, s'emparèrent d'Otrante et saccagèrent toutes les côtes de la mer Adriatique. Déjà ils étaient arrivés au port de Reca-

¹ A certains jours on époussette les murs de la Santa Casa; la poussière, recueillie sur des linges gommés, est ensuite renfermée dans de petits papiers scellés que les pèlerins peuvent emporter sans crainte, parce qu'ils ont été donnés par l'autorité légitime.

Pendant la semaine sainte, la madone de la Santa Casa a aussi ses jours de deuil; elle quitte alors sa robe splendide pour prendre des voiles de gaze noirs. Ces voiles sont ensuite découpés en une infinité de petits morceaux et distribués aux pèlerins. (*La Santa Casa*, par un pèlerin.)

nati , et se dirigeaient vers la sainte chapelle pour en piller les trésors ; mais , saisis d'une frayeur soudaine , ils furent contraints de se retirer en désordre , confessant hautement que ce lieu était défendu par une protection particulière du Ciel. Le même prodige se renouvela quelque temps après , lorsque Sélim II , petit-fils de Mahomet , voulut monter au divin sanctuaire pour le dépouiller. Des esclaves chrétiens , arrachés plus tard à la servitude , attestèrent que plusieurs fois les musulmans avaient fait force de rames pour s'approcher de Lorette , mais que toujours ils en avaient été repoussés par une force secrète et invisible ¹.

Il est arrivé quelquefois que cette cupidité sacrilège , concevable , après tout , dans le cœur des barbares , s'est allumée même dans des poitrines de chrétiens. Dépouillé de ses domaines par Léon X , contre qui il s'était révolté , le duc d'Urbin y était entré en armes ; et , pour se venger de l'outrage qu'il prétendait avoir reçu , il s'était jeté dans la Marche avec une armée composée de bandes indisciplinées , écume de toutes les nations. Les richesses de la Santa Casa tentèrent la convoitise de ces hommes ; ils formèrent entre eux le dessein de la piller. Le duc d'Urbin , qui n'avait point comme eux dépouillé tout sentiment de piété , s'efforça de les détourner de leur criminel projet ; avis , prières , menaces , tout fut inutile. Contraint de suivre ceux qu'il aurait dû conduire , le duc se proposait au moins de modérer leur fureur. Le corps de son armée s'était mis en marche , quand tout à coup l'avant-garde se replie en désordre ; une bande de loups furieux s'était jetée sur elle et avait dévoré plusieurs de ses hommes ; les autres protestent qu'une puissance divine protège le sanctuaire. Néanmoins , le reste des troupes , sans se déconcerter , continue à s'avancer , bien décidé , quoi qu'il arrive , à poursuivre jusqu'au bout son entreprise. Mais à peine apparaît dans le lointain le dôme de la basilique , qu'un tremblement

¹ Tursellin , *Hist. Laur* , lib. II , cap. iv et xix.

subit s'empare des profanateurs; une nuée mystérieuse environnant l'édifice redouble leur effroi; et, subitement changés, ces hommes, qui étaient venus pour profaner et ravir, tombent à genoux devant l'auguste sanctuaire, demandant à grands cris pardon de leur audacieux attentat; puis ils se dépouillent de ce qu'ils ont de plus précieux, et l'offrent en hommage à Marie. Ravi de ce changement inattendu, qui épargne à sa conscience un crime et à sa mémoire un opprobre ineffaçable, le duc d'Urbain détache son épée et la suspend à l'entrée de la sainte chapelle; en même temps il fait vœu d'évacuer le territoire de la Marche d'Ancone, qui fut ainsi délivré de la dévastation et du pillage.

Terminons ce chapitre par deux traits de la justice de Dieu. Tursellin, à qui nous avons emprunté la plupart des faits qui précèdent, rapporte encore qu'un jour quelques-uns des hommes employés à la garde de la sainte chapelle voulurent dépouiller celle dont ils avaient mission de protéger les trésors. Tout semble d'abord seconder leur entreprise sacrilège. Ils ont transporté sur un navire les précieuses dépouilles; une brise favorable les éloigne des côtes. Mais bientôt la scène change; un vent furieux s'élève qui repousse le vaisseau vers les bords qu'il vient de quitter; les voleurs sont reconnus et condamnés au dernier supplice.

A quelque temps de là, un autre malheureux résolut à son tour d'enlever ces mêmes trésors. Il cherche et trouve un compagnon de son forfait; tandis que, secrètement enfermé dans le temple, il brisera les serrures, dépouillera les armoires, ravira les riches offrandes, l'autre, posté au dehors, viendra les recueillir et les porter en lieu sûr. La nuit a étendu ses voiles; tout dort, seul le crime veille, et Celui-là veille aussi dont l'œil jamais ne se ferme sur les actions des hommes. La première partie de l'œuvre sacrilège est accomplie; les trésors entassés vont être remis aux mains du recéleur. Mais, ô prodige! trois fois, au lieu du complice de son forfait, il croit voir la place pleine de

soldats en armes. Dès lors il ne songe plus qu'à sauver sa vie. Quand, au lever de l'aurore, on vient ouvrir les portes, les mêmes prétendus soldats, qui n'existaient que dans son imagination, lui apparaissent encore et le forcent à se réfugier dans la chapelle où se trouve, dans cet amas de trésors pêle-mêle jetés à terre, la preuve matérielle de son crime. Pris en flagrant délit, et livré à la justice, il subit le châtement mérité de son forfait ¹.

Telle est la sainte jalousie de l'auguste Vierge pour l'intégrité et l'inviolabilité de sa maison natale, telle est l'incessante vigilance de Dieu sur ce sanctuaire privilégié. Je sais qu'à une époque de sinistre mémoire, la main protectrice qui défend Lorette sembla se retirer pour la livrer aux spoliations des armées républicaines, dont nous parlerons plus tard. Mais le fait du brigandage de 1797 n'infirmes rien l'authenticité des prodiges antérieurs ; l'heure laissée à la puissance des ténèbres n'anéantit pas cinq siècles de protection persévérante. Du reste, comme aux jours de Job, Dieu alors semble avoir dit au génie du mal : « Je te donne pouvoir sur ses biens, mais tu n'iras pas au delà. » Le trésor de Lorette, la statue de la Vierge, tout fut enlevé ; mais pas la moindre atteinte ne fut portée aux saintes murailles, qui demeurèrent, comme elles demeurent encore après l'invasion piémontaise, dans un état parfait d'intégrité.

Nous laissons au lecteur le soin facile de tirer la conclusion de tous ces faits, et de décider si la Providence a pu intervenir ainsi pendant tant de siècles pour autoriser l'erreur ou le mensonge.

¹ Caillau.

CHAPITRE VIII

MIRACLES ACCOMPLIS DANS LA SAINTE MAISON DE LORETTE

Les narrations renfermées dans les chapitres précédents sembleraient, au premier coup d'œil, devoir rendre inutile celui que nous venons d'énoncer; car, comme le fait judicieusement remarquer le P. Caillau, « tout, dans la chapelle de Lorette, paraît être un miracle et un miracle perpétuel : miracle dans la conservation de la Sainte Maison de Nazareth, au lieu qu'elle occupait d'abord, et au milieu des ruines dont elle fut environnée par la fureur des barbares mahométans ¹; miracle dans ses diverses translations,

¹ En 1263, onze ans après le pèlerinage de saint Louis, les Sarrazins renversèrent l'église élevée par sainte Hélène; mais la Santa Casa fut préservée. Entre autres preuves à l'appui de ce dernier fait, nous citerons un document sur lequel ont prétendu s'appuyer les adversaires de la Sainte Maison. C'est la lettre d'Urbain IV au roi de France, pour l'engager à voler de nouveau à la défense des saints lieux. Le pontife se contente de dire que les ennemis du Christ ont *détruit l'église de Nazareth et renversé sa noble structure*; mais il ne dit pas un mot de la moindre atteinte portée à la maison de la Vierge, où le saint roi était venu prier quelques années auparavant. Les Turcs se conduisirent à Nazareth comme ils avaient fait à Jérusalem et à Bethléhem; ils avaient renversé la basilique, mais conservé le sanctuaire abrité sous ses voûtes. Ils entendaient trop bien leurs intérêts, et ne voulaient pas se priver des profits qu'ils tiraient de la rançon des pèlerins. Soixante ans plus tard (1337), Guillaume de Baldenzel prie dans une chapelle couverte au milieu des ruines, et soigneusement gardée par les musulmans. (*Odæporicon ad terram sanctam.*)

où elle franchit les terres et les mers pour s'arrêter enfin sur le territoire qu'elle avait choisi pour son repos ; miracle dans cet état de permanence et de solidité où elle se conserve depuis tant de siècles sans être posée sur d'autres fondements que sur la terre nue ; miracle dans l'incorruptibilité des poutres, des bois, des vases, qui demeurent intacts malgré les effets corrosifs du temps destructeur ; miracles intrinsèques qu'égalent et que surpassent peut-être tant d'autres prodiges extérieurs que nous avons déjà touchés comme par hasard dans les récits dont nous avons donné le détail. » En effet, n'est-ce pas un miracle que cette sévérité persévérante de Dieu à punir, pour forcer à les réparer, les moindres larcins faits à la Sainte Maison ? Tant d'hommes ont-ils donc donné leur or, tant de femmes leurs bijoux, tous leurs plus précieux trésors, sans qu'aucune intervention divine soit venue rompre les liens si forts qui nous attachent aux biens de la terre ? Est-ce sans prodige que tous ces pieux donateurs ont été arrachés à la mort, toutes ces villes, ces provinces préservées et délivrées de la peste ? Ne nous bornons pas toutefois, si frappants qu'ils puissent être, aux faits qui se sont déjà présentés d'eux-mêmes sous notre plume ; racontons brièvement quelques-uns des miracles dont les archives de Lorette nous ont conservé le souvenir.

Un des plus étranges et des plus anciens à la fois est celui qui s'accomplit sur le premier revêtement dont on recouvrit la Sainte Maison. C'était dans les premiers temps de son séjour à Lorette. Les habitants de Recanati voyaient avec inquiété la faiblesse des saintes murailles ; placées sans fondement sur un sol inégal, dans un lieu exposé à de violents tourbillons et à des pluies torrentielles, elles pouvaient d'un jour à l'autre s'écrouler. Tremblant à l'idée de ce malheur, ils se décidèrent à donner au fragile édifice l'appui d'une forte muraille. « Or, raconte le P. Riera, le bruit public a propagé dans la province d'Ancône, comme un grand miracle, qu'au moment même où l'ouvrage venait

d'être terminé, on trouva les nouvelles murailles tellement séparées des anciennes, qu'un petit enfant pouvait y passer facilement avec un flambeau à la main, pour montrer à la foule, quand l'occasion se présentait, la vérité de cet écartement. Ce prodige frappa vivement les esprits, d'autant plus que l'on savait avec certitude qu'auparavant elles étaient si étroitement unies, qu'il n'y avait pas entre les deux l'épaisseur d'un cheveu. Quelle que soit la cause de ce phénomène, la vérité du fait est au-dessus de toute controverse; car aujourd'hui encore (1580) vivent plusieurs personnes qui ont contemplé de leurs propres yeux cet admirable spectacle ¹. »

Une tradition ancienne et digne de tout respect rapporte également que le crucifix, qui se trouvait dans la Sainte Maison à son apparition première, opérait de fréquents et éclatants prodiges. Transporté par l'évêque et les habitants de Recanati dans un sanctuaire préparé pour le recevoir, il revint de lui-même occuper sa place primitive; transporté de nouveau, il revint encore; en sorte qu'après plusieurs tentatives infructueuses, on dut se soumettre à la volonté du Ciel et le laisser à la Santa Casa.

Un autre fait mémorable arrivé dans les premières années qui suivirent la translation, c'est le miracle des flammes. Dans une forêt voisine de Recanati vivait un pieux solitaire nommé, à cause du lieu qui lui servait de retraite, Paul della Selva, c'est-à-dire Paul de la Forêt. C'est, suivant toute apparence, le même solitaire qui, deux ans et demi après la dernière translation, envoya à Charles II, roi de Naples, un récit détaillé de l'événement, et fut ainsi le premier historien de Lorette. Voisin d'abord de la Sainte Maison au moment de sa première translation en Italie, il avait cru devoir continuer ce voisinage divin, et, changeant de séjour avec elle, il s'était établi près de Lorette. Du fond de sa cellule entr'ouverte, il priait toujours la face tournée

¹ Dieu ne voulait pas, dit un auteur du temps, que le sanctuaire apporté par les anges fût soutenu par la main des hommes.

vers l'auguste sanctuaire, comme si, de cette manière, il eût été plus en présence de la sainte Vierge. Une nuit qu'il était ainsi en prières, il vit des flammes, descendant du ciel, venir se reposer sur le toit de la Sainte Maison. Craignant d'abord d'être le jouet d'une illusion, il ne voulut parler à personne de ce qu'il avait vu. L'année suivante, et bien d'autres années encore, à la même époque, les mêmes flammes apparaissaient; le pieux ermite remarqua que c'était invariablement le 8 septembre, sur les trois heures du matin. Comprenant alors qu'un plus long silence serait coupable, il raconte ce qu'il a vu à l'évêque et aux principaux seigneurs du pays; il le proclame dans les assemblées du peuple. Le bruit en vole bientôt de bouche en bouche, et l'on peut juger quelle foule accourut à Lorette, l'année suivante, dans la nuit de la Nativité de Marie, pour être témoin du miracle. Comme les années précédentes, mais cette fois sous les yeux de plusieurs milliers de spectateurs, des flammes brillantes descendent du ciel et environnent de leur splendeur l'auguste maison de la mère de Dieu. L'expérience de plusieurs années vint confirmer encore la vérité du prodige. Le P. Riera assure que, de son temps, il n'y avait pas encore vingt ans qu'il avait cessé, et plusieurs habitants de Recanati lui avaient affirmé l'avoir vu de leurs propres yeux¹. De là, dit Caillau, cette disposition des fidèles à célébrer particulièrement à Lorette la fête de la naissance de Marie; de là l'usage dès longtemps consacré de laisser les femmes passer la nuit dans la sainte basilique, pour y assister en quelque sorte au bienheureux enfantement de sainte Anne; de là le grand changement opéré dans la liturgie de cette église, où la fête de l'Annonciation, autrefois solennité principale, a fait place à celle de la Nativité, qui tient aujourd'hui le premier rang.

On n'attend pas sans doute que nous donnions ici le récit

¹ On croit que le prodige des flammes continua à se manifester jusqu'au pontificat de Paul III, de 1534 à 1549.

de toutes les grâces miraculeuses obtenues par l'intervention de Notre-Dame de Lorette. Plusieurs volumes comme celui-ci n'y suffiraient pas. Forcé de nous restreindre, nous donnerons seulement quelques faits pris au hasard, en avertissant le lecteur que nous ne citons pas un prodige sur cent.

Vers le milieu du xv^e siècle, dans le but d'arrêter l'invasion des Turcs déjà maîtres de Constantinople et près de déborder sur le reste de l'Europe, le célèbre Æneas-Silvius Piccolomini, souverain pontife sous le nom de Pie II, avait convoqué un concile à Mantoue. Lui-même, afin d'animer les troupes par sa présence, se rendait à Ancône, où la flotte était réunie. Mais en chemin ses forces trahirent son courage. Une fièvre ardente, en même temps qu'une toux violente et opiniâtre, l'obligèrent à s'arrêter. Bientôt, le mal empirant, toute espérance de guérison s'évanouit ; il allait mourir sans avoir pu réaliser sa grande œuvre. Cependant il aperçoit de loin le dôme de Lorette, il sait les faveurs que la sainte Vierge dispense d'une main si libérale dans ce sanctuaire ; il s'adresse à elle, et lui offre par vœu un calice d'or, autour duquel il a fait graver cette inscription : « Pieuse Mère du Christ, quoique votre puissance
« ne soit resserrée par aucune limite et qu'elle remplisse
« le monde de miracles, pourtant, comme vous avez voulu
« de préférence choisir certains lieux, et que vous vous
« plaisez à illustrer chaque jour par des prodiges et des
« miracles sans nombre votre bien-aimé sanctuaire de
« Lorette, moi, pauvre pécheur, d'esprit et de cœur je
« recours à vous, vous conjurant d'enlever la fièvre qui
« me brûle et la toux qui m'accable, et de rendre à mon
« corps une santé que je crois utile encore au bien public.
« Pie II, pape, an du salut 1464. »

A peine le vœu est prononcé que la fièvre se calme, la toux s'apaise et les forces reviennent. La convalescence ne fait encore que de commencer, et déjà le pontife, impatient de satisfaire à sa promesse, s'est mis en route. Plus il ap-

proche de Lorette, plus son état s'améliore; entré dans la chapelle, il s'agenouille devant la sainte image, et se relève plein de santé et de vigueur.

Parmi les cardinaux qui accompagnaient Pie II à Lorette, se trouvait Pierre Barbo, qui fut depuis Paul II. Atteint de la peste qui sévissait alors dans la Marche d'Ancône, et craignant pour sa vie, il se souvint de la faveur accordée au souverain pontife, et voulut recourir à la même protection. Il se fait transporter à Lorette, s'enferme sans témoins dans la sainte chapelle; et là, la face prosternée contre terre, il supplie Marie de l'assister. Au milieu de sa prière, un doux et mystérieux sommeil s'empare de lui; la sainte Vierge lui apparaît, lui annonce la fin de son mal et son élévation prochaine au souverain pontifical. Le cardinal se réveille parfaitement guéri, et sort du sanctuaire au milieu de la stupéfaction générale. Dans sa reconnaissance, il fait aussitôt appeler le gouverneur de l'église de Lorette et lui donne l'ordre d'acheter, en son nom et à ses frais, les matériaux nécessaires pour la construction d'un temple magnifique à édifier à la place de l'ancien. Bientôt il continua comme pape ce qu'il avait commencé comme cardinal; dans la même année, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, et c'est lui qui fit jeter les fondements de la basilique qui, de nos jours encore, abrite la Sainte Maison.

Parmi les pontifes qui eurent à bénir la Vierge de Lorette de sa protection, citons encore Jules II. Jules II fut, comme on sait, non-seulement un grand pape, mais un grand capitaine. Se rendant à Cologne pour faire rentrer sous son autorité cette ville révoltée, il voulut passer par Lorette, et offrir dans la sainte chapelle les redoutables mystères. Après avoir imploré la faveur de la mère de Dieu, il poursuivit sa marche, soumit Bologne, reprit Faenza, Forli, Ravenne et plusieurs autres villes qui s'étaient aussi révoltées. Enfin, entrant dans la Lombardie, il s'arrêta sous les murs de la Mirandole pour en faire le siège. Un jour, il se trouvait au milieu de ses généraux assemblés en conseil. Tout à coup

un boulet dirigé contre la tente pontificale brise et renverse tout, sans que le pape, ni aucun de ses généraux, reçût la moindre atteinte. Jules II, au premier bruit, s'était recommandé à la Vierge de Lorette, sous la protection de laquelle il avait, dès le commencement, mis son expédition. Aussi ne put-il méconnaître la main qui l'avait sauvé, et, dès que la Mirandole eut cédé à ses armes victorieuses, il revint à Lorette pour rendre à sa protectrice de solennelles actions de grâces. Le boulet, recueilli par ses ordres, fut par lui présenté à la sainte Vierge et suspendu aux voûtes de la Santa Casa, où il reste comme un monument de la puissance de Marie et de la reconnaissance du pontife.

Blessé d'un coup d'arquebuse dans les troubles de Cologne, Jacques II, marquis de Bade, se trouvait bientôt après réduit, par suite de cette blessure, à la dernière extrémité. Invoquant la Vierge de Lorette, il fait vœu, s'il recouvre la santé, d'accomplir un pèlerinage à son sanctuaire. A l'instant même le danger cesse. Pourtant la guérison n'était pas complète; le bras blessé restait dans un état d'engourdissement qui l'empêchait de se librement mouvoir. Pour acquitter son vœu et obtenir le complément des faveurs divines, il vient, sans être connu, et accompagné seulement de quelques serviteurs, à la sainte chapelle; il y fait ses dévotions la veille de Noël de l'année 1584, et consacre à la sainte Vierge de magnifiques offrandes. Dans la nuit même qui suivit l'accomplissement de cet acte de piété, il se trouva parfaitement guéri; et, après s'être rendu à Rome pour recevoir la bénédiction du pape Grégoire XIII, auquel il raconta cet événement miraculeux, il revint à Lorette pour rendre à sa bienfaitrice de nouvelles actions de grâces.

Christine, fille du roi de Danemark et femme de François I^{er}, duc de Lorraine, était depuis longtemps frappée de paralysie; elle voulut, quoique très-avancée en âge, se rendre à Lorette pour accomplir un vœu fait à Marie; vainement on la supplie de demander au pape une commu-

tation de son vœu. Portée dans une litière, elle traverse l'Allemagne, le nord de l'Italie et la province d'Ancône, pleine de confiance dans la puissance de son auguste protectrice. A peine entrée dans la sainte chapelle, elle sent couler dans son âme une douce consolation; son corps même commence à éprouver l'influence céleste; tout à coup elle se lève, elle se tient, elle, la paralytique de longues années, seule debout; elle fait sans aucun aide le tour de la Sainte Maison. Toute son escorte, composée de près de cinq cents personnes, est dans la stupeur; mais bientôt la joie remplace l'étonnement, et de toutes parts s'élèvent des cris d'allégresse. Pour elle, les yeux baignés de larmes, le cœur débordant d'une reconnaissance qu'elle ne sait comment exprimer, elle revient au pied de l'autel et se donne tout entière à la sainte Vierge. Pour laisser un monument de cette guérison miraculeuse, elle suspendit d'abord devant l'autel de Marie, avec une chaîne d'or, un cœur du même métal; mais elle ne borna pas là sa pieuse munificence: colliers, couronnes, perles, diamants, ornements splendides, tout fut prodigué pour témoigner son amour à son auguste et toute-puissante bienfaitrice.

Une guérison plus singulière encore, à raison du personnage qui en fut l'objet, est celle d'un pacha turc de Constantinople, nommé Corcutto. Voici comment il l'a racontée lui-même dans une lettre en arabe écrite de sa main :

« Plaise au Maître du ciel, grand et miséricordieux, de
« nous être propice! Ayant éprouvé en moi-même un mer-
« veilleux effet de la puissance divine, moi, Corcutto, pacha,
« pour ne pas manquer à mon devoir, et pour que la mé-
« moire d'un si admirable événement passe à la postérité,
« je raconterai par ordre toute la chose, absolument comme
« elle est arrivé. Il s'était formé dans ma poitrine un ab-
« cès cruel, et je ne vivais plus que comme une victime
« dévouée à une mort inévitable et prochaine. Les médecins
« désespérant de mon salut, un de mes esclaves vint à moi
« et me dit avec la plus grande assurance: « Si vous voulez

« me promettre la liberté, je vous obtiendrai de la mère
 « de mon Dieu qu'elle vous rende votre première santé. »
 « J'appelai un notaire, je promis dans les formes à mon
 « esclave de briser ses chaînes, et je m'y engageai par ser-
 « ment, pourvu qu'il obtînt ma guérison. Aussitôt il se mit
 « à genoux, fit sur lui certains signes avec sa main droite,
 « et me pressa de répéter les mêmes paroles qu'il allait
 « prononcer lui-même. Alors il commença ainsi : « Je de-
 « mande le secours de sainte Marie de Lorette. » Je suivis
 « son conseil, et Dieu, en trois jours, se plut à me guérir.
 « L'esclave reçut sa liberté, je lui donnai cet écrit, avec
 « des présents que j'envoie pour accomplir mon vœu ¹, et
 « qui serviront à témoigner de mon respect et de ma re-
 « connaissance envers sainte Marie, mère du grand Dieu.
 « Puisse-t-il nous conserver! »

Béni sanctuaire de Lorette! dans son enceinte sont vraies de nos jours, comme elles l'étaient sur les bords du Jourdain, aux jours de la vie mortelle du Sauveur, ces paroles de l'Évangile : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent.* Parmi les aveugles subitement guéris, qu'il nous suffise, pour éviter des longueurs, de nommer ici six personnes dont Tursellin raconte en détail la guérison. Ce sont : Jean Thomas, de Parme; Pierre Romain, de Faenza; Anna Bassa, de Verceil; Matthieu Bernardino, de Sardaigne; une jeune fille de Florence, et la servante d'une noble dame de Venise. Parmi les sourds qui ont entendu, nous citerons Erasme, doyen de l'église cathédrale de Cracovie. Affligé d'une surdité totale des deux oreilles, pour la guérison de laquelle il avait en vain épuisé tous les remèdes, il vint à Lorette comme au refuge suprême. Il y célébra une première fois la messe, et il commença à entendre de l'oreille gauche; le lendemain, il monta encore au saint autel, et il en descendit parfaitement guéri des deux oreilles.

¹ Ces présents se composaient de riches étoffes, d'une somme d'argent considérable, d'un arc précieux avec un carquois garni de ses flèches, etc.

Une noble dame napolitaine, nommée Longa, était paralysée de tous ses membres, qui ne laissaient pas de lui causer d'atroces douleurs. On la porta dans la sainte chapelle. A ces mots de l'Évangile chantés à la messe de ce jour-là : *Jésus dit au paralytique : Lève-toi, je te le commande*, elle sentit une force divine se communiquer à ses membres, et la vie circuler, pour ainsi dire, dans ses os. A l'instant même elle se dresse sur ses pieds; puis, la messe finie, elle se rend à son hôtel marchant seule, au grand étonnement de tous les spectateurs, et en particulier du duc de Termoli, qui se trouvait alors à Lorette avec un corps de troupes envoyées par Jules II en Lombardie. Le vaillieux guerrier joignit ses louanges à cette illustre servante de Marie, qui lui était particulièrement connue.

De même que les aveugles ont vu, les sourds entendu, les paralytiques repris vigueur, les boiteux ont marché. Le marquis de Burgaw, fils de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, renversé par un cheval fougueux, était tombé avec violence sur un de ses genoux et s'était brisé l'os en plusieurs endroits. Les plus habiles chirurgiens avaient été appelés, et tout leur art avait été inutile. Le pieux scieur, tournant alors d'un autre côté ses pensées, implore l'auguste Reine du ciel invoquée à Lorette, et sa prière est exaucée. Bientôt d'un péril il tombe dans un autre : une fièvre mortelle le saisit. Condamné par les médecins, il en appelle une seconde fois à Marie; et cette fois encore la Vierge puissante et bonne se déclare pour lui. Tous les habitants de Burgaw attendaient d'instant en instant la mort du prince, quand tout à coup on le voit apparaître parcourant à cheval la cité émerveillée de sa vigueur et de sa force. Un pèlerinage à Lorette devait être le prix de sa guérison; il le fait en compagnie de plusieurs chevaliers; et, pour offrir à Marie le présent le plus agréable à son cœur, il mène avec lui un hérétique, dans l'espérance que la vue de la Sainte Maison le ramènerait au giron de l'Église. Son pieux espoir ne fut pas trompé, et quand les pèlerins quit-

tèrent Lorette, Dieu, la sainte Vierge et l'Église comptaient un enfant de plus.

En 1579, un Napolitain, nommé Jean-Philippe Ambroise, tomba entre les mains d'assassins qui, l'ayant frappé de douze coups mortels, le laissèrent sans connaissance sur la poussière ensanglantée. Dans cette extrémité, une lueur de connaissance lui étant revenue, il en profite pour s'adresser à Marie ; et soudain, sans pouvoir dire par quel moyen, il se trouve au milieu de sa famille qui lui prodigue les soins les plus pressés. Mais les blessures étaient si graves que tout secours humain paraissait inutile ; alors, renouvelant ses vœux et ses prières, il éprouve un changement subit. Rendu à la santé, il reçut du peuple un nouveau baptême ; on ne l'appela plus Jean-Philippe, mais *Lazare le ressuscité*.

Au xvi^e siècle, une jeune Sicilienne, arrachée à ses parents dès ses premières années, s'était longtemps abandonnée dans Venise aux plus honteux désordres. Enrichie par ses débauches, elle voulut rentrer dans sa patrie, et, réunissant tout ce qu'elle possédait, elle se met en route avec un seul domestique. Au milieu de la forêt de Ravenne, ce misérable, un poignard à la main, se jette sur sa maîtresse, la couvre de plaies, lui coupe la gorge, et lui enlève son or et ses bijoux. Pendant que s'accomplissait ce forfait, la malheureuse jeune fille, rentrant en elle-même, ne cessait d'invoquer la Vierge de Lorette. Elle nageait dans son sang, abandonnée au milieu de la forêt, quand Marie lui apparaît brillante de lumière, et, lui rendant la force et la vie, lui rappelle que tous ses instants doivent à l'avenir être consacrés à la pénitence. Dépouillée des biens de la terre, mais enrichie de ceux du ciel, la jeune Sicilienne ne voulut plus quitter sa libératrice. Elle vint se fixer à Lorette, où elle resta comme un monument vivant de la puissance de Marie. Entre autres cicatrices dont son corps conserva l'empreinte, on voyait à son cou comme une large plaie sanglante, trace irrécusable de la blessure mortelle qu'elle avait reçue. Le P. Riera, témoin oculaire de ce fait, l'at-

testait dans son histoire au milieu de la ville de Lorette, dont les habitants en étaient, comme lui, les témoins journaliers.

Terrible comme une armée rangée en bataille, l'auguste Vierge étendit maintes fois sa main tutélaire sur ceux qui l'avaient invoquée dans les périls des combats. Dans les guerres du xvi^e siècle en Italie, un chevalier flamand avait été envoyé par Alexandre Farnèse, prince de Parme, pour reconnaître le pays, avec une escorte de huit soldats seulement. Écoutant plus son courage que la prudence, il s'avance jusqu'au milieu des lignes ennemies, et bientôt il est cerné par une troupe de plus de huit cents hommes à pied et à cheval. Un contre cent; comment soutenir le choc? Quelle espérance de salut peut-il lui rester encore? Il invoque la Vierge de Lorette, et anime sa petite troupe à la résistance : « Marie combattra pour nous, » leur dit-il, et Marie combat pour eux; durant deux heures ils repoussent des attaques toujours renaissantes, jusqu'à ce que des renforts inattendus viennent les délivrer. Et pour que le prodige fût plus évident, pas un coup n'atteignit ni les hommes ni les chevaux. Aussi vint-il à Lorette, avec sa troupe, présenter, en même temps que ses actions de grâces, un cierge de cire blanche d'une grandeur démesurée et du poids de trois cents livres.

Étoile des mers, combien de fois n'a-t-elle pas protégé les marins dans la tempête! Un pilote génois, nommé Paul, retournait de la Provence dans son pays. C'était l'époque de l'année où souffle sur cette partie de la Méditerranée ce que les marins appellent le *coup de vent des morts*. Bientôt la fureur toujours croissante de la tempête le force à jeter à la mer toutes ses marchandises. Le péril devient plus grave encore : l'eau entre de toutes parts dans le navire, qui commence à s'enfoncer. Passagers et marins, saisis de frayeur, se jettent les uns après les autres au milieu des vagues, cherchant à se sauver à la nage ou sur des débris flottants. Seul le maître du bâtiment demeure sur son vaisseau près

de s'engloutir. Dans ce péril , il se voue à la Vierge de Lorette ; la tempête se calme , et , au grand étonnement des spectateurs , il arrive au port conduisant seul le vaisseau presque submergé. Le danger passé , la promesse fut oubliée ; un nouveau péril fut le châtement de cette négligence. Embarqué l'année suivante avec son fils , sur le même navire , il fit au même jour , à la même heure , un naufrage qui lui rappela sa promesse oubliée. Son vaisseau venait de s'entr'ouvrir et s'abîmait dans les flots. Heureusement il sait qu'un cœur de mère ne garde jamais d'implacables colères ; renouvelant sa prière et son vœu , il promet avec larmes de réparer sa faute. Aussitôt il aperçoit son fils se débattant au milieu des vagues ; il réussit à le placer sur ses épaules , et , soutenu par une force surnaturelle , il se sauve à la nage avec son précieux fardeau. A peine à terre , il tombe à genoux , fait mettre à ses côtés son jeune enfant dans la même posture , afin de remercier leur céleste libératrice. Puis , sans même vouloir entrer chez lui , de peur de retarder cette fois , même d'une heure , l'accomplissement de son vœu , il part pour Lorette. Il fit ce long pèlerinage à pied , mendiant , tout le long de la route , son pain et celui de son enfant ; non moins heureux d'avoir sauvé son fils en perdant son bâtiment que d'avoir auparavant conservé avec son bâtiment sa propre existence.

Jean-Baptiste Capra côtoyait dans une barque les rivages de la Calabre ; il était en face de l'île Volcano , quand un coup de vent , déchirant sa voile , brise en même temps ses rames et donne à sa nacelle de telles secousses qu'elle allait bientôt s'enfoncer. Le marin lève les yeux au ciel : « O grande Reine , dit-il , les anges ont transporté votre maison au-dessus des eaux , dans la Marche où aujourd'hui elle est honorée ; de même , je vous en supplie , transportez cette barque dans le port. » A cette prière , l'ouragan s'apaise , et la barque est doucement portée vers le rivage.

Une autre fois , c'étaient trois chrétiens , esclaves des Turcs , qui tentaient le périlleux projet de leur évasion. Ils

avaient surpris une barque sans gardiens, s'y étaient jetés, et s'éloignaient en toute hâte du théâtre de leur servitude. Mais leur fuite est découverte; deux bâtiments sont envoyés à leur poursuite; ils vont être repris et ramenés à terre, où les attend un sort pire que le premier. Marie de Lorette devient leur unique ressource; ils la conjurent de ne pas les laisser retomber dans un si triste esclavage. Aussitôt la mer se trouble, les vents s'élèvent, les galères musulmanes sont ballottées, secouées, détournées de leur route. Tandis que les Turcs songent à sauver leur vie plutôt qu'à poursuivre leur proie, la petite nacelle, favorisée par un doux zéphyr, glisse sur les flots, qui semblent s'aplanir devant elle, et conduit heureusement au port, à la liberté, les protégés de Marie,

Lisez encore, au trésor de Lorette, sur un médaillon d'argent représentant un chevalier à genoux devant la mère de Dieu, cette inscription à laquelle nous pourrions en ajouter une foule d'autres du même genre : « Herman de
« Atimis, conseiller du sérénissime archiduc Ferdinand
« d'Autriche, duc de Styrie, etc., emporté sous les yeux
« même du prince, près Cillecy, par les flots de la Sabine
« débordée, et rendu miraculeusement au rivage par la
« protection manifeste de la Vierge de Lorette, à laquelle
« il se recommanda pieusement dans ce péril désespéré,
« lui a offert ce monument de reconnaissance et de dé-
« votion. »

Une autre inscription rappelait un fait du même genre. A moitié chemin de la route qui mène de Rome à Lorette, se trouve la célèbre cascade de Terni. Rien n'est effrayant comme ces grandes eaux qui se précipitent d'une hauteur de 270 pieds, avec un bruit pareil à celui du tonnerre. « Il n'y a pas de langue humaine, dit un auteur contemporain décrivant cette cascade, qui puisse exprimer les sensations produites par ces jeux de la toute-puissance divine : la masse du fleuve à qui son lit manque tout à coup; la profondeur incommensurable de l'abîme qui l'en-

gloutit; la pulvérisation en écume par la seule résistance de l'air qu'il écrase en tombant; la nappe d'eau transformée en vapeurs qui se dispersent et fuient aux quatre vents du ciel comme une volée d'oiseaux gigantesques; le choc en bas, le bruit en haut, l'orage éternel, la transe sublime qui serre le cœur, et qui ne trouve pas même un cri pour répondre à ce foudroiement de l'esprit. Cette scène n'a pas de mots, mais elle a des évanouissements, des vertiges, des tourbillons, des frissons et des pâleurs pour langage; l'homme précipité avec le fleuve est pulvérisé avant lui, en tombant en idée dans cet enfer des eaux¹. »

Or voici ce qui se passait en cet endroit le 7 mars de l'an 1543. Un capitaine de l'armée de Louis Farnèse, Pierre Terrenaticci de Sienne, laissait au bas de la cascade le détachement de cavalerie qu'il commandait pour aller, avec deux de ses amis, admirer d'en haut ces sauvages beautés. A quelque distance au-dessus de la cascade, il voulut abreuver son cheval dans les eaux mêmes du Velino. Mais le fleuve était profond et rapide; bientôt cheval et cavalier sont entraînés. Le mugissement du gouffre se fait entendre plus terrible; le courant des eaux devient d'instant en instant plus rapide; encore quelques secondes, et il va être lancé d'une hauteur de 270 pieds sur les rocs contre lesquels le fleuve se brise en tombant. Ses amis, glacés d'effroi, contemplent du rivage cette mort affreuse qu'aucun dévouement humain ne saurait retarder d'un instant. N'ayant plus rien à attendre de la terre, l'infortuné se souvient de Notre-Dame de Lorette; il pousse un cri vers elle, et disparaît. Ses compagnons courent au bas de la cascade pour rechercher au moins les débris de son cadavre. Mais quelle est leur stupéfaction et leur joie quand ils l'aperçoivent debout sur un débris de rocher! La main toute-puissante de la Vierge l'avait dirigé dans sa chute et l'avait déposé sain et sauf sur ce roc, au bord de l'abîme où son coursier s'était engloui pour ne plus reparaître.

¹ Lamartine.

Pressé d'acquitter la dette de son cœur, le capitaine partit immédiatement pour Lorette; et, afin d'éterniser le souvenir du prodige qui l'avait sauvé, il en écrivit lui-même une relation que signèrent avec lui-même ses deux amis et qu'il déposa solennellement dans le sanctuaire. Cette relation, gravée sur une tablette de bois, fut suspendue à un des piliers de la coupole, à droite de la Sainte Maison; c'est là que Tursellin, qui nous l'a conservée, la transcrivait quelques années plus tard ¹.

Terminons par deux faits d'un ordre particulier.

Un noble Génois, que le respect dû à la réputation du prochain n'a pas permis de nommer, allait, en 1557, de sa patrie à Lorette. Il était guidé par la curiosité bien plus

¹ Tursellin cite encore, entre beaucoup d'autres, la gracieuse histoire qu'on va lire.

Au commencement du xv^e siècle, vivait dans la Marche d'Ancône, à 10 ou 15 lieues de Lorette, une petite fille nommée Alexandra. Elle avait sept ans à peine, et déjà, pleine d'amour pour Dieu, elle s'était consacrée à lui. Pendant que paissaient les brebis à la garde desquelles elle passait ses journées, comme une autre Geneviève, la précoce enfant se retirait sous quelque arbre au milieu des champs, et adressait à Dieu et à Marie d'angéliques prières. Un jour, la sainte Vierge lui apparaît, et, sans se faire connaître, la prend par la main et la conduit à sa maison de Lorette; ensuite elle la ramena, joyeuse et ravie, vers son troupeau. L'enfant ignorait quel était ce sanctuaire, et surtout quelle était sa conductrice. Néanmoins son désir de revoir la mystérieuse chapelle était tel, que chaque jour elle suppliait son père, chaque jour elle pleurait pour qu'il voulût la conduire à la maison de la *Belle Dame* où brûlaient tant de lumières (elle ne pouvait désigner autrement l'objet de ses vœux). Prenant tout cela pour le délire d'une imagination enfantine, le père ne tenait nul compte de ces prières et de ces larmes. Quelque temps après, la famille tout entière se disposa à faire le pèlerinage de Lorette; Alexandra, malgré son âge, devait en faire partie. A peine entrée dans la Sainte Maison, l'heureuse enfant a tout reconnu, et la voilà qui bondit de joie, qui saute au cou de son père: « C'est là, lui dit-elle, la maison où la Belle Dame aux blancs vêtements m'avait conduite; c'est là que je voulais revenir; c'est tout cela que je voulais revoir! » Stupéfait, le père comprend alors la miraculeuse faveur dont sa fille avait été l'objet. Quant à l'enfant, tous ses désirs étaient satisfaits, mais non pas sa reconnaissance. Elle fit dans la vertu des progrès rapides; puis elle consacra solennellement à Dieu sa virginité, et fut élue supérieure d'une communauté religieuse qu'elle édifia constamment par ses vertus et plus d'une fois par ses miracles. Elle vécut jusqu'à l'âge de 90 ans, et pas une seule année elle ne manqua de rendre visite à son sanctuaire bien-aimé.

que par la dévotion. Aussi, chemin faisant, il se met à penser que la prétendue maison de la Vierge n'est autre chose qu'une invention de la superstition et de la cupidité. Son doute ne tarde pas à être puni ; son cheval fait un faux pas, et tombe sur son maître, qui, brisé et presque mort, appelle en vain du secours. Abandonné des hommes et réveillé par le malheur, il invoque la Vierge de Lorette et la conjure de venir à son aide. A peine il a prononcé le nom de la madone, que, débarrassé de son cheval dont le poids l'accablait, il se relève, et, ne se sentant plus aucune douleur, remonte à cheval et continue tranquillement sa route. Mais, une fois délivré du danger, notre incrédule consent de nouveau à la tentation, qui revient bientôt plus forte et plus vive. Il lui semble que tout dans le pèlerinage n'est que mensonge ; les miracles les plus évidents ne paraissent plus à ses yeux que des impostures. La punition de cette nouvelle faute ne se fit pas attendre ; déjà il voyait la bénite chapelle, lorsque tout à coup ses yeux se troublent, les forces lui manquent ; il ne peut plus guider l'animal qui le porte ; c'est son cheval lui-même qui le conduit, comme par hasard, à la porte d'une hôtellerie au seuil de laquelle l'infortuné tombe sans connaissance. L'hôte le relève et le met sur un lit dans un état d'anéantissement voisin de la mort. Alors la crainte fait percer jusqu'à son âme un rayon de la grâce ; il reconnaît sa faute, verse d'abondantes larmes, et fait vœu dans son cœur de n'avoir plus sur le bienheureux sanctuaire d'autre langage et d'autre croyance que la croyance et le langage des âmes fidèles. Sa prière fut exaucée, et il recouvra la lumière et la santé du corps en même temps que celles de l'âme.

Un siècle plus tard, un frère convers de l'ordre de Saint-François entre dans la sainte chapelle avec des sentiments de mépris dans l'âme et des paroles d'incrédulité sur les lèvres. Aussitôt il est jeté sur le pavé comme un homme près d'expirer ; on l'emporte du saint lieu, et de prompts secours lui sont prodigués. Revenu à lui, il ne peut d'abord

s'expliquer que par ses larmes : « Oui, oui, s'écrie-t-il enfin, c'est la chambre natale de la bienheureuse Vierge Marie ! Oui, c'est là le sanctuaire où le Verbe a été conçu ! » Quelle puissance lui arrache cet aveu subit d'une vérité qu'un instant auparavant il méconnaissait avec tant de scandale ? « J'ai vu, ajoute-t-il, la mère de Dieu avec l'enfant Jésus me regardant d'un air irrité, et me menaçant des feux de l'enfer. » A partir de ce jour, il ne cessa de proclamer la vérité du grand prodige de Lorette.

Peut-être l'attrait de ces pieuses histoires et l'abondance des matières m'ont-ils fait m'y arrêter trop longtemps ; mais j'aurai pour excuse auprès de ceux qui me liront le désir de manifester la gloire de notre divine Mère, et il n'est pas un enfant de Marie, j'en suis sûr, qui déjà ne m'ait absous par la sainte complicité de son cœur. J'ai été long, et pourtant, dans ce champ immense des miracles de l'ordre physique accomplis à Lorette, je n'ai fait que glaner quelques épis ; et des miracles non moins nombreux accomplis dans l'ordre moral je n'ai rien dit encore. On admire la guérison subite d'une maladie invétérée ; à peine peut-on croire à la résurrection d'un cadavre. Il y a quelque chose de plus surprenant : c'est la résurrection d'une âme. Un cadavre n'offre aucune résistance à l'action divine, tandis qu'une âme pécheresse résiste, de toute la force de sa volonté rivée au mal, à la volonté rédemptrice qui lui apporte la vie. Ce pécheur converti, lui aussi était sourd, et il a entendu ; aveugle, et il a vu ; paralytique, et il a marché ; il était mort, et une parole d'en haut l'a fait revivre. « Le bois sec sur lequel je m'appuie pour écrire, dit un de ces incrédules convertis, ce bois reverdirait subitement à mes yeux, reprendrait sa sève, ses feuilles, ses fleurs, que ce prodige n'égalerait pas le prodige d'une âme revenue à Dieu après l'avoir quitté ; car là aussi la vie a succédé à la mort, les fruits renaissent aux branches stériles, ce qui était desséché reverdit, s'élance vers le ciel ¹. » Or

¹ L. Veillot, *Cà et là*.

nulle part peut-être il ne s'est accompli plus qu'à Lorette de ces miracles de conversion. Lorette est, en quelque sorte, une source de grâces toujours ouverte, où les âmes vont puiser incessamment la conversion et la vie.

Un dernier mot avant de terminer ce chapitre. Ce n'est pas seulement dans le but de satisfaire la pieuse curiosité du lecteur que j'ai donné le récit si long et pourtant si incomplet de ces miracles. Ce chapitre a une portée bien plus haute ; il contient une des plus fortes preuves qui se puissent donner de l'authenticité de la sainte demeure. Le miracle, c'est le témoignage de Dieu, c'est le cachet du ciel, la signature de la main divine. Si le genre humain était dans l'erreur au sujet du prodige de Lorette, ne pourrait-il pas dès lors proclamer que c'est Dieu qui l'a trompé ? N'aurait-il pas le droit de s'élever contre l'éternelle Vérité, et de lui dire (que Dieu me pardonne ce blasphème : mon cœur l'efface à mesure que ma main l'écrit) : Seigneur, vous avez menti ! Je savais que le pouvoir des miracles est entre vos mains, que c'est votre parole à vous, le langage par lequel vous avez coutume de faire entendre à vos créatures vos mystères et vos volontés. Or j'ai vu dans un temple élevé à votre mère, ou plutôt dans la maison que l'Église me montrait comme son antique demeure, j'ai vu les infirmités guéries, les périls vaincus, les fléaux dissipés, et j'ai dit : Dieu parle, je dois me soumettre ; la grande voix de sa toute-puissance s'est fait entendre, il ne me reste plus qu'à courber la tête et à l'adorer. Ah ! Seigneur, si mes hommages sont un égarement et une folie, je ne crains pas de le dire, c'est vous qui m'avez trompé ¹.

¹ Caillau. C'est à cet auteur, qui lui-même les a puisés dans Tursellin, que nous avons emprunté la plupart des faits contenus dans ce chapitre.

CHAPITRE IX

LES SOUVERAINS PONTIFES ET LA SAINTE MAISON DE LORETTE

Le but principal pour lequel Dieu a établi l'Église, c'est d'en faire la tutrice et la gardienne de la vérité parmi les hommes. Pour qui connaît cette institution divine, il est bien évident que, sur un sujet de la nature et de l'importance de celui qui nous occupe, elle ne pouvait demeurer silencieuse ; elle a dû, au contraire, élever la voix, soit pour attester la vérité, soit pour condamner le mensonge. En effet, sur soixante-six papes qui, depuis le prodige de Lorette, ont occupé la chaire de saint Pierre, quarante-six se sont levés pour dire au monde ce qu'il fallait croire de cet événement. Écoutons ces témoignages ; nous en établirons ensuite la valeur doctrinale.

Les premiers temps qui suivirent la translation furent loin d'être favorables au développement de la dévotion à la Santa Casa. Les désastres causés par les factions des Guelfes et des Gibelins, les calamités amoncelées par le déplorable schisme qui pendant trois quarts de siècle éloigna les papes de Rome, les guerres allumées par les hérésies, enfin une peste cruelle qui enleva à l'Italie la moitié de ses habitants, telles sont les circonstances qui

retardèrent forcément la diffusion en même temps que la manifestation de la croyance populaire.

Néanmoins, ni l'éloignement du saint-siège ni le malheur des temps n'empêchèrent les souverains pontifes de veiller sur Lorette. Nous avons vu déjà, à la première nouvelle de l'apparition de la sainte demeure en Italie, Boniface VIII prier les habitants de Recanati d'envoyer en Dalmatie d'abord, puis à Nazareth, une députation pour s'assurer de l'identité du nouveau sanctuaire.

On se rappelle le résultat de cette ambassade. Les pleurs des Dalmates, les regrets si vifs encore des chrétiens de Nazareth, les informations prises, les dimensions vérifiées, ne leur laissèrent aucun doute sur la sainteté du trésor dont l'Occident était devenu l'heureux dépositaire. C'était en 1296, c'est-à-dire une année à peine après les dernières translations.

Dès l'an 1341, le pape Benoît XII accordait des faveurs et des indulgences particulières à l'église dans laquelle les habitants de Recanati venaient d'enfermer la Sainte Maison. Telle était déjà à cette époque la piété des gens du pays pour ce sanctuaire, que la plupart d'entre eux le visitaient tous les jours, quoiqu'il fût à plus d'une lieue de leurs habitations. Les petits enfants, nous disent les historiens du temps, étaient formés par leurs mères et leurs nourrices à se tourner chaque matin, pour la saluer, vers la maison où fut le berceau de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus. Les vieillards et les infirmes, qui se lamentaient de ne pouvoir se traîner jusqu'à Lorette, élevèrent sur la place publique de Recanati une image de la Madone de saint Luc. Ils construisirent, pour l'abriter, une chapelle qui existe encore, et obtinrent de Benoît XII un diplôme écrit en lettres d'or, par lequel il accordait à cette chapelle des indulgences semblables à celles de la Santa Casa.

Urbain V, traversant l'Italie, en 1367, pour apaiser quelques dissensions, voulut visiter personnellement le vénérable sanctuaire. Grégoire XI, qui rétablit le saint-

siège à Rome, fut trop occupé des grandes affaires de la chrétienté pour continuer l'œuvre de ses devanciers; mais Urbain VI, son successeur, informé du miracle des flammes dont nous avons parlé, donna, en 1389, une bulle où il ouvrait, par une indulgence plénière, les trésors de l'Église à ceux qui, le jour de la Nativité, iraient prier dans la sainte demeure; ces faveurs furent confirmées et accrues par Boniface IX, successeur d'Urbain VI.

Trente années de divisions et de luttes ne permirent pas aux quatre pontifes qui suivirent de s'occuper du précieux dépôt; mais à peine la paix fut-elle rendue à l'Église par l'élection de Martin V (1417), que la première pensée du nouveau pape fut d'augmenter le concours des fidèles à Lorette. Eugène IV, après lui, travailla dans le même sens. L'historien Flavius Blondus, secrétaire de ce pape, nous apprend combien était grande la confiance qu'inspirait alors la protection de Marie dans son sanctuaire. « Là, dit-il, la prière des suppliants ne manque jamais d'être exaucée; témoin ces offrandes en or, en argent, en drap, en lin, en laine, suspendues devant l'autel. La basilique tout entière en est comme remplie; l'évêque les conserve dans leur intégrité pour la gloire de Dieu et de sa mère. »

Nicolas V (1447), malgré les troubles qui agitèrent son pontificat, fit le pèlerinage de la Santa Casa. Pie II et Paul II, dont nous avons dit plus haut la guérison miraculeuse, la comblèrent à leur tour de bienfaits sans nombre. Ce dernier promulgua, en faveur du sanctuaire, une bulle solennelle, dans laquelle il se donne en témoignage vivant de la puissance de la bienheureuse Vierge. Son exemple fut suivi par son successeur Sixte IV.

Nous avons raconté comment, au siège de la Mirandole, Jules II fut sauvé par la Vierge de Lorette, sous la protection de laquelle il était venu mettre son expédition; mais nous n'avons point dit tous les témoignages de sa reconnaissance. Dans une bulle datée du 21 octobre 1507, après avoir raconté la gloire de la maison de Nazareth et ses

translations, il confirme et augmente les grâces et privilèges accordés par ses prédécesseurs. Il fit de plus achever, sous la direction de Bramante, la basilique qu'avait commencée Paul II, et à laquelle seize papes prodiguèrent les trésors de leur munificence. Il eût fait plus encore si une mort prématurée n'était venue le frapper au milieu de ses projets; mais il laissait un digne héritier de sa dévotion en la personne de Léon X (1513).

Le nouveau pape publia, en faveur de la Sainte Maison, une bulle célèbre dans laquelle il exalte d'abord les gloires de ce sanctuaire incomparable; puis il proclame *les grands, innombrables et continuels miracles que, par l'intercession de Marie, Dieu opère dans cette église*; enfin il renouvelle tous les privilèges passés et en accorde d'autres plus précieux.

Adrien VI, après lui et comme lui, attesta dans un diplôme la vérité du grand trésor qu'on vénère à Lorette, *aussi miraculeusement apporté en ce lieu que fécond en miracles à l'égard de ceux qui le visitent.*

Onze années de pontificat permirent à Clément VII de satisfaire mieux encore ses sentiments de piété envers la sainte demeure. Pour rajeunir en quelque sorte les preuves de son authenticité, et comme s'il eût prévu les attaques prochaines du protestantisme, il députa trois de ses camériers d'abord à Lorette, puis en Dalmatie, et enfin à Nazareth, avec mission d'examiner soigneusement les lieux et consulter les traditions des peuples. Les larmes des Dalmates, les aveux des Orientaux, la similitude des pierres dont deux furent apportées de Nazareth par un des envoyés, tout concourut à confirmer le prodige. Après cette constatation solennelle, Clément VII s'occupait de réaliser le plan conçu par Léon X pour la décoration extérieure de la Santa Casa, et fit, en même temps, élever la coupole de la basilique. Enfin, après un des règnes les plus agités de l'histoire de l'Église, il vint, avant de mourir, faire un pèlerinage à la Sainte Maison pour remercier sa libératrice.

Paul III lui succéda (1534). Dans une de ses bulles, parlant de Lorette : *Une tradition pieuse, dit-il, y présente à la vénération des peuples la chambre même où la bienheureuse Vierge fut conçue, fut élevée, fut saluée par l'ange, et conçut elle-même le Sauveur du monde.* Sous ce pontificat fut enfin découvert et exposé aux regards, au milieu des cris d'admiration de la foule, le revêtement de marbre commencé par Léon X, continué par Clément VII, et terminé par Paul III.

Jules III établit à Lorette, pour l'utilité des pèlerins de toutes les nations, des confesseurs de toutes les langues, institution qui subsiste encore. En ce temps-là vivait un pieux cardinal très-dévoué à Notre-Dame de Lorette, à qui elle révéla son élévation prochaine au souverain pontificat. Le futur pontife se hâta de consigner par écrit les nombreuses dispositions qu'il projetait d'exécuter en faveur du divin sanctuaire quand se serait réalisée la prédiction de la sainte Vierge. Elle se réalisa (1555), et le nouveau pape prit le nom de Marcel II. Mais vingt-deux jours de pontificat ne lui permirent pas de mettre ses projets à exécution. Il mourut laissant à Paul IV l'héritage de sa puissance et de sa piété.

Paul IV, en effet, publia en faveur de Lorette une constitution nouvelle, et porta jusqu'à quarante le nombre des pénitenciers chargés d'entendre la confession des pèlerins. On peut juger par là de leur affluence à cette époque. Après lui, et dès les premiers jours de son pontificat, Pie IV écrivait dans une bulle : « L'affection fervente et la piété sin-
« cère que nous avons eues, dès l'enfance, pour la bienheu-
« reuse Vierge, nous excitent de toute manière à employer
« nos soins à accroître la splendeur de cette humble et
« auguste maison, où la Reine du ciel a été conçue, où elle
« est née, où elle a reçu l'éducation, où elle a été saluée mère
« de Dieu par l'ange Gabriel; cette maison qui, ainsi qu'il
« est prouvé par les témoignages les plus dignes de foi, a été
« transportée de la cité de Nazareth, par les mains des

« anges, dans le territoire d'Ancône, avec l'image de sa
 « divine maîtresse, et a toujours été environnée de tant de
 « vénération par tous les peuples chrétiens. »

Saint Pie V et Grégoire XIII ne faillirent point à ces glorieuses traditions de dévouement à la Vierge de Lorette qui se perpétuaient sur la chaire de saint Pierre. Le premier fit sculpter les statues des sibylles, qu'on admire au revêtement de la Santa Casa; le second, afin de consoler les Dalmates, fonda à Lorette le collège Illyrien, pour trente-six jeunes gens de cette nation.

Mais nous voici au règne trop court et néanmoins si glorieux de l'immortel Sixte-Quint (1585). Ce grand pape termina la façade de la basilique, et y fit graver en lettres d'or ces mots qui disent toute la gloire du sanctuaire que cette basilique renferme : « MAISON DE LA MÈRE DE DIEU OU
 « LE VERBE S'EST FAIT CHAIR ¹. » Dans une bulle célèbre, il exalte la gloire de cette maison où *Murie est née, a été sauvée par l'ange... et où chaque jour s'opèrent des miracles sans nombre.* Puis il élève la ville de Lorette au rang de cité, donne à son église le titre de cathédrale, y établit un évêché composé des terres de Castelfidardo, nom aujourd'hui si tristement fameux, de Monte-Cassiano et Monte-Lupone; fait frapper monnaie au coin du glorieux sanctuaire, et constitue définitivement l'ordre des chevaliers de Notre-Dame de Lorette dont Paul III avait posé les bases cinquante ans auparavant.

Les trois pontifes qui suivirent Sixte V, ne firent pour ainsi dire, que paraître sur le trône apostolique; Urbain VII l'occupa douze jours, Grégoire XV onze mois, et Innocent IX deux mois seulement; néanmoins ces deux derniers eurent le temps de témoigner, par des dons précieux, leur dévotion à Notre-Dame de Lorette. Clément VIII, qui vint

¹ Il ordonna aussi, par un décret, à tous les prêtres célébrant la messe dans l'intérieur de la Sainte Maison, d'ajouter le mot *ici* au texte de saint Jean : « Et
 « *ici* le Verbe s'est fait chair. » Cet usage est tombé depuis longtemps en désuétude.

après, eut la consolation de faire deux fois le pèlerinage de la Santa Casa, et de célébrer les saints mystères sur la pierre même dont s'étaient servis les apôtres; il fit au trésor d'innombrables présents, jeta mille écus romains dans le tronc des aumônes, et défendit de chanter d'autres litanies que celles des saints et celles de la Vierge, appelées *Litanies de Lorette*, parce que c'est dans cette église surtout qu'elles sont chantées solennellement. Il permit en outre, par un décret, de célébrer, le 10 décembre, avec un rite solennel, la fête de la Translation de la Sainte Maison; enfin il fit graver, sur la table de marbre qui sert de base à la partie orientale des décorations de la sainte chapelle, l'inscription monumentale que nous avons rapportée au IV^e chapitre de cet ouvrage.

Après Léon XI, qui ne passa que vingt-sept jours sur la chaire de saint Pierre, cinq papes comblèrent Lorette de présents et de faveurs. Ces papes sont Paul V, qui fit terminer la coupole du temple, Grégoire XV, Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII.

Clément IX (1667) fit plus encore; après un examen sévère de la congrégation des rites, il prescrivit, par un décret solennel, de consigner dans le Martyrologe romain le prodige de Lorette : *A Lorette, dans le territoire d'Ancône, Translation de la Sainte Maison de Marie, mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair*. Clément X fit promulguer ce décret; Alexandre VIII prépara pour la fête de la Translation une messe et un office propres; enfin Innocent XII publia cette messe et cet office, et ajouta à la fin de la sixième leçon du bréviaire l'histoire du prodige¹.

¹ Voici le texte de cette leçon :

« La maison natale de la Vierge, consacrée par de divins mystères, fut transportée, par le ministère des anges, du pays occupé par les infidèles, d'abord en Dalmatie et ensuite sur le territoire de Lorette, dans la province d'Ancône, sous le pontificat de saint Célestin V. C'est dans cette même maison que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, comme le prouvent soit les actes pontificaux, soit la vénération si célèbre de tout l'univers pour ce lieu, soit l'éclat de ces miracles qui s'y opèrent continuellement, soit enfin l'abondance

Touché des prières des Dalmates, Clément XI (1700) leur accorda aussi l'office et la messe propres pour le 10 mai, jour où la Sainte Maison apparut sur leur territoire; Benoît XIII étendit la même faveur, pour le 10 décembre, à tous les États de l'Église, puis à la république de Venise, à l'Espagne, aux duchés de Parme et de Plaisance; enfin Clément XII en fit autant pour d'autres provinces étrangères à l'Italie.

Le nom de Benoît XIV est si connu, qu'il est inutile, une fois qu'on l'a cité, d'établir la science et l'autorité de ce grand pape. Il suffit qu'une opinion soit appuyée sur quelques-uns de ses écrits pour acquérir un haut degré d'importance. Or, avant comme pendant son pontifical, il a victorieusement établi dans de nombreux ouvrages l'identité de la Santa Casa avec la maison de Nazareth. Ne pouvant citer ici ses longs travaux sur cette matière, nous nous contenterons d'y renvoyer le lecteur¹.

Clément XIII, qui succéda à Benoît XIV (1758), envoya à Lorette un magnifique calice en or, et concéda l'indulgence de sept ans et sept quarantaines aux pèlerins qui en font le tour à genoux, ou assistent aux saints offices célébrés dans la basilique.

Le cardinal Ganganelli, devenu pape sous le nom de Clément XIV (1769), se crut obligé, malgré les calamités

des bienfaits célestes qui s'y obtiennent. Pour ces motifs, et afin de réveiller et d'exciter la ferveur des fidèles envers le culte de cette tendre Mère, Innocent XII a ordonné que la Translation de cette sainte maison, déjà vénérée dans toute la province d'Ancône par une solennité anniversaire, y serait de plus célébrée avec une messe et un office propres. »

¹ Voir : *Traité de la canonisation des saints*, liv. III, chap. x, n. 5 et 16; liv. IV, part. II, chap. vi, n. 3, 11 et seq.

Traité des Fêtes de la sainte Vierge, chap. xvi.

Dans le premier de ces ouvrages, outre les diplômes, constitutions, lettres apostoliques, bulles, etc., de ses prédécesseurs, le savant pontife cite encore Grandus, Salt, Marotti, Tursellin, Baronius, le père de l'histoire ecclésiastique, Canisius, Rainaldi, Turrien, Benzoni, Angelita, Centofiori, Théophile Rainaud, Pietra Santa, le père Honoré de Sainte-Marie, Papebrock, le continuateur des Bollandistes, Alberti, Martorelli, Noël Alexandre, Baillet, Graveson, etc.

de son règne, de témoigner à la Vierge de Lorette sa royale reconnaissance.

Les persécutions suscitées à l'Église sous Clément XIV devaient s'accroître encore sous le pontificat de Pie VI (1775). Lorsqu'il se rendit à Vienne, dans les premières années de son règne, pour traiter avec l'empereur d'Autriche, Joseph II, des intérêts de la religion, il voulut passer par Lorette. Après avoir vénéré la Sainte Maison, il visita la basilique, dont la beauté ne lui parut pas répondre à la sainteté du trésor qu'elle renfermait. De retour à Rome, il lui envoya de splendides mosaïques et quantité d'autres ornements, en même temps qu'il l'enrichit de nouveaux privilèges.

Malgré sa piété et sa munificence, Pie VI mourut martyr de la révolution française, après un règne tout hérissé de tribulations et d'épreuves. Mais l'Église allait recueillir le bénéfice de la dévotion de ce grand pape envers Marie. Quand il eut rendu le dernier soupir à Valence, dans un cachot français, la main des révolutionnaires, après avoir plombé le cercueil, écrivit sur la planche funèbre : *Cercueil du dernier des papes*. Humainement parlant, la chose était vraisemblable. Mais, pendant que les forcenés qui gouvernaient la France chantaient aux prétendues funérailles de l'Église cet hymne d'inferral triomphe, Pie VII était élu et sacré à Venise, sous la protection de l'Angleterre protestante et de la Russie schismatique ; et, dans ce temps-là même, grandissait, non loin du sanctuaire de Lorette, l'enfant qui devait être Pie IX. Personne n'ignore les deux voyages de Pie VII en France, accomplis, le premier parmi les acclamations de la joie, le second au milieu de la stupeur des populations consternées. Cette fois encore la Providence intervint. Pour les six années de Fontainebleau, il y eut les six années de Sainte-Hélène ; et de Sainte-Hélène Napoléon ne revint pas, tandis qu'au mois de mai 1814, retournant dans la ville éternelle, le captif délivré de Fontainebleau déposait sur l'autel de Marie le

calice dont il s'était servi pour célébrer les saints mystères. Sur ce calice on lit cette inscription : « Pie VII, souverain
« pontife, rendu à la liberté le jour de l'Annonciation de
« la bienheureuse Vierge Marie, et revenant de France à
« Rome, après avoir offert à Dieu le saint sacrifice dans le
« sanctuaire de Lorette, a laissé ce monument de sa dévo-
« tion et ce gage de sa gratitude. »

Le pape Léon XII, qui, après Pie VII, prit d'un bras si ferme le gouvernail de l'Église, écrivit de sa propre main, dans un indult daté du 21 septembre 1828, ces mots qui montrent que, de nos jours, la foi des souverains pontifes à l'égard de Lorette est toujours aussi vive qu'elle a jamais été : « La ville de Lorette, dit-il, a toujours été fort consi-
« dérée, et est digne de tout honneur, parce que c'est dans
« son temple que l'on conserve la maison dans laquelle le
« Verbe s'est fait chair. »

Pie VIII, ne pouvant se rendre lui-même à Lorette, députa un de ses cardinaux pour déposer, en son nom, dans la Santa Casa, un calice d'or massif, du poids de cinq livres, avec cette inscription : « A la bienheureuse Vierge
« Marie, mère de Dieu, Pie VIII, souverain pontife, offre
« ce calice d'or, en reconnaissance des bienfaits signalés
« qu'il a reçus dans la Sainte Maison de Lorette, la pre-
« mière année de son pontificat (1828). »

Monté sur la chaire de saint Pierre en 1830, au milieu des vives agitations qui se manifestèrent en Italie à la suite de la révolution de Juillet, Grégoire XVI se proposa, dès le commencement de son règne, de faire un voyage de piété pour visiter la Sainte Maison. Il y arriva le 11 septembre 1841. « Son émotion fut profonde et ses larmes abon-
« dantes, dit le *Journal officiel*, en voyant enfin s'accom-
« plir le désir pieux qui lui avait fait entreprendre ce
« voyage de dévotion dans un âge aussi avancé. »

Enfin nous touchons au pontificat de l'immortel Pie IX, et ici nous sommes heureux de proclamer ce que, au milieu des épreuves du temps présent, tout catholique doit de

reconnaissance à la Vierge de Lorette. C'est elle qui a donné au monde chrétien Pie IX, l'héroïque et doux pontife qui, chargé de tant de croix, conduit l'Église d'un pas si ferme vers les gloires prochaines dont son âme inspirée voit déjà briller la première aurore. Nous empruntons à ses historiens le récit des grâces dont il fut comblé dans la Sainte Maison, et des manifestations par lesquelles il a voulu lui témoigner depuis sa reconnaissance.

Dès son enfance, le jeune comte Jean-Marie Mastai Ferretti avait été voué à la Vierge, et avait appris à la prier sur les lèvres de sa pieuse mère, qui lui avait donné le nom de Marie. « Mes parents, disait-il un jour à un évêque français, avaient l'habitude de faire chaque année un voyage à la Santa Casa ¹, et de nous conduire avec eux, mes frères et moi; or, dès l'annonce du départ, je n'en dormais plus. » Sorti du collège, il embrassa la carrière des armes; c'était sa vocation d'être d'une manière spéciale le défenseur du saint-siège comme soldat, comme évêque, comme cardinal, comme pape. Mais Dieu lui fit traverser rapidement ce premier degré.

Le jeune comte fut tout à coup frappé d'une maladie terrible, l'épilepsie; sa santé en reçut une atteinte profonde; les médecins se déclarèrent impuissants à combattre le mal, et ils en annonçaient déjà l'issue fatale et prochaine. Le saint pape Pie VII aimait Mastai; il lui demanda un jour s'il avait pensé quelquefois à la sainteté de l'état ecclésiastique; le jeune comte répondit qu'il y avait souvent songé, surtout depuis la maladie qu'il avait plu à Dieu de lui envoyer, mais que l'obstacle qui l'empêchait de continuer la carrière des armes ne lui permettait pas non plus d'embrasser la carrière ecclésiastique. Pie VII consola le futur Pie IX, et l'assura que Dieu le guérirait s'il voulait se consacrer entièrement au service des autels.

Encouragé par les paroles de Pie VII, le jeune Mastai

¹ Sinigaglia, sa patrie, est à une dizaine de lieues de Lorette.

entreprit le pèlerinage de Lorette, pour implorer sa guérison dans la chambre de Marie, et fit vœu, s'il obtenait cette faveur, d'embrasser l'état ecclésiastique. La sainte Vierge l'exauça, il fut radicalement guéri, et revint à Rome pour se faire prêtre; il avait alors 21 ans.

Pie IX s'est magnifiquement acquitté envers Marie, en proclamant, à la face du monde, le dogme de son immaculée conception.

Mais ce grand acte ne suffisait pas à son cœur. Il retourna de nouveau à Lorette en 1857. C'était, il l'a dit lui-même ¹, le but principal de ce voyage de quatre mois à travers ses États, qui fut un triomphe continu, trop semblable, hélas! au triomphe du jour des Rameaux, lequel précéda de si près la douloureuse Passion. Il y arriva le 20 mai, à la suite de son divin Maître; car le pape, en voyage, est toujours précédé de la sainte Eucharistie, afin que le vicaire du Christ ne quitte jamais la compagnie de son Dieu et de son modèle. C'est la veille de l'Ascension. Cette grande fête fut célébrée dans la Sainte Maison, où s'était fait entendre pour la première fois la Salutation angélique. Ce fut en présence même du pontife qui, par ses actes, s'est placé au premier rang des serviteurs de Marie. On comprend quel concours de peuple afflua vers Lorette, de l'Ombrie, des Marches, de la Romagne, de toute l'Italie et même de pays plus éloignés.

A sept heures et demie, Sa Sainteté se rendit dans la Santa Casa pour y célébrer la messe; elle donna la communion à plusieurs personnes de sa suite, à un grand nombre d'hommes et de femmes des environs, enfin aux filles de saint Vincent de Paul, qui, depuis peu, ont un établissement à Lorette, grâce à la pieuse générosité d'une illustre française, M^{me} la vicomtesse Jurien ². Le saint-père enten-

¹ Allocution consistoriale du 25 septembre 1857.

² Madame Jurien, dit E. Lafond, désirait faire un riche cadeau à Notre-Dame de Lorette; elle se décida à lui donner, non de l'or et des diamants, mais quelques-uns de ces bijoux vivants qui se renouvellent sans cesse depuis deux

dit ensuite une messe d'actions de grâces et rentra dans le palais apostolique. M^{me} Jurien avait fait habiller à neuf toutes les petites filles des sœurs ; on les amena dans la salle du trône, où elles se rangèrent autour du pape, comme autant de petits gardes du corps :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
Des femmes, des enfants, ô sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?

Pie IX, avec cette aménité paternelle que connaissent tous ceux qui l'ont approché, fit un charmant discours à ces enfants. A dix heures, il retourna à la basilique lorétane, et assista à la grand'messe célébrée par l'évêque de Lorette. La foule était immense. Après la messe, le saint-père se rendit dans une *loggia* richement ornée d'où la vue dominait toute la large place qui s'étend devant l'église, et de là il donna la bénédiction comme il a coutume de la donner à Rome le jour de l'Ascension. Jamais Lorette n'avait vu une multitude aussi pressée, ni plus recueillie et plus joyeuse ; jamais de plus sincères acclamations n'avaient salué un souverain. En souvenir de sa visite, l'illustre pèlerin offrit à la sainte Vierge un calice d'or d'un travail exquis ¹.

Les papes ses prédécesseurs et lui-même semblaient avoir épuisé pour la Santa Casa toutes les faveurs de l'Église ; Pie IX néanmoins a su encore trouver dans son cœur une faveur nouvelle, et ajouter à la couronne de la Vierge de Lorette un dernier fleuron. Par des lettres apostoliques, en date du 26 août 1852, il confère à la Sainte Maison le pouvoir de s'affilier, par le monde entier, des églises et des chapelles, et de les faire participer à ses propres indul-

siècles dans l'écrin de saint Vincent de Paul ; elle dota Lorette d'un établissement de sœurs de Charité.

¹ Pie IX, par Al. de Saint-Albin. — Lorette et Castelfidardo, par Edm. Lafond.

gences. Ainsi, comme une mère perpétuellement féconde, Lorette pourra désormais compter dans tout l'univers, comme autant de filles bénies, ces églises et chapelles agrégées, auxquelles elle donnera en héritage une part de ses privilèges ; et, dans ces sanctuaires plus rapprochés d'eux, viendront prier et remercier la Vierge toute-puissante, ceux à qui il n'est pas possible d'aller la visiter dans son grand sanctuaire des bords de l'Adriatique ¹.

C'est ainsi que, depuis saint Célestin V jusqu'à Pie IX, quarante-six souverains pontifes ont honoré ou visité la sainte demeure. On peut dire que, depuis Pie II surtout jusqu'à nos jours, il n'y a eu, de tous ceux qui se sont succédé sur le siège de saint Pierre, que les seuls papes enlevés prématurément après un règne de quelques jours, qui n'aient pas glorifié Notre-Dame de Lorette par des hommages particuliers. Encore serait-il possible que certains d'entre eux lui eussent payé leur tribut sans qu'il en fût resté des témoignages publics.

Or quelle est la valeur doctrinale des bulles, indults, diplômes, office, insertion au Martyrologe, en un mot, de tout ce qu'ont fait ou écrit les souverains pontifes en faveur de Lorette? Tout cela fait-il de l'authenticité de la Santa Casa un article de foi?

Non ; nous l'avouons sans peine.

Mais, en dehors des articles de foi, il est des vérités d'une telle certitude, appuyées sur de telles autorités, que la raison de l'homme ne peut les nier sans s'abdiquer elle-même, ni le cœur du chrétien les méconnaître sans faire à la sainte Église une sanglante injure. Telle était, avant 1854, la vérité de la conception immaculée de la très-sainte Vierge ;

¹ C'est à la décoration d'une chapelle destinée à être ainsi affiliée à Lorette, dans l'église Saint-Pierre de Mâcon, que sera consacré le produit du présent ouvrage. C'est un acte de reconnaissance de l'auteur envers la Vierge de Lorette, pour une grâce obtenue dans la Santa Casa. Nous serions heureux si la lecture de ces pages inspirait à quelques bonnes âmes la pensée de nous venir en aide pour compléter notre œuvre, et doter ainsi notre pays d'un sanctuaire digne de celle à qui il sera dédié.

tel est, dans un autre ordre, le fait de Lorette. Il n'existe peut-être pas, en dehors des vérités révélées et définies comme de foi, un autre point sur lequel l'Église se soit plus fréquemment et plus nettement prononcée; aussi, quoiqu'elle n'impose à cet égard aucune croyance absolue à ses enfants, nier la vérité de ce grand événement, ce serait lui jeter à la face un démenti, ce serait taxer de crédulité et d'erreur, pour ne pas dire d'imposture, les papes et les congrégations romaines qui se sont succédé pendant plusieurs siècles, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde, même humainement parlant, de plus éclairé, de plus patient à la recherche de la vérité, de plus intéressé à ne pas enseigner l'erreur. Et vous oseriez, vous, solitaire contradicteur, vous élever contre tous ces pontifes, dont plusieurs ont été des génies de premier ordre? Chrétien, vous viendrez vous inscrire en faux contre quarante-six papes, prétendre que, pendant près de six siècles, ils ont méconnu ou trahi la vérité? que, sur un fait qu'ils ont étudié plus que vous, vous avez plus de lumières qu'eux? Pour tout catholique, pour tout homme raisonnable, poser cette question c'est la résoudre; et quiconque aura lu, avec un esprit attentif, les documents contenus dans ce chapitre, conviendra qu'il n'est plus possible de nier le prodige de Lorette sans se rendre coupable envers l'autorité de l'Église de la témérité la plus insigne.

CHAPITRE X

LES PÈLERINS DE LORETTE

Une des mille pensées qui suffiraient à faire battre le cœur en approchant de Lorette, si l'on pouvait alors songer à autre chose qu'à la Sainte Maison, c'est le souvenir des pèlerins illustres, des papes, des empereurs, des rois, des saints, qui, depuis six siècles, se sont pressés sur les routes qui y conduisent.

En tête de ce magnifique cortège, de cette procession séculaire, marchent les papes. La translation de la Sainte Maison de Nazareth eut lieu sous le pontificat de Célestin V (saint Pierre-Célestin). Trois jours après, il abdiquait la tiare; et il serait venu en fugitif visiter la sainte demeure, si l'on en croit une interprétation donnée à ces vers du Dante : « Moi, Pierre Damien, je fus dans ce lieu; et moi, « Pierre le pécheur, je fus dans la maison de Notre-Dame, « sur le bord de l'Adriatique ¹. »

¹ Dante. *Paradis*, chant 21, strophe 41.

In quel loco fu' io Pier Damiano;
E Pietro peccator fui nella Casa
Di nostra Donna in sul lito Adriano.

Les commentateurs sont partagés sur la question de savoir quel est ce personnage et quelle est cette maison de Notre-Dame. Nous avouons que le sentiment de ceux qui tiennent pour saint Pierre-Célestin et la Santa Casa ne nous paraît rien moins que certain, malgré les graves autorités qui l'appuient, telles que Centofiorini, Martorelli, Renzoni Marini et M^{rs} Bartolini.

Depuis Célestin V jusqu'à Pie IX, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, quarante-six papes ont honoré Lorette ou de leurs visites, ou des dons les plus précieux et des faveurs les plus étendues.

Après les papes, les empereurs et les rois. C'est de l'Orient qu'étaient venus les rois à Bethléhem pour adorer l'enfant Dieu au berceau. De l'Orient aussi vinrent aux pieds de Marie, pour l'honorer dans son sanctuaire de Lorette, les premiers pèlerins couronnés. Ce fut comme un aveu solennel que le trésor dont l'Orient se glorifiait autrefois avait passé dans les contrées plus fortunées de l'Occident. Le premier de ces pèlerins couronnés est Jean Paléologue, empereur de Constantinople ; dans le voyage qu'il fit à Rome pour reconnaître l'autorité suprême du pontife universel, il se rendit à Lorette afin d'y vénérer la maison de la mère de Dieu. Au même sanctuaire vinrent se réfugier deux princesses du Levant, chassées de leur empire par les malheurs de la guerre et des révolutions ; l'une est Charlotte, reine de Chypre et de Jérusalem, qui, bannie par Charles de Lusignan, son frère, mourut de chagrin en Italie, et fut ensevelie à Assise, dans l'église de Notre-Dame des Anges ; l'autre est Catherine Cornaro, qui, désespérant de défendre ses États contre les Turcs, les légua à la république de Venise, sa patrie, et vint mourir aux pieds de saint Marc.

Si l'Orient traversa les mers, l'Occident ne se montra pas moins zélé pour visiter la maison de Marie ; trois empereurs en firent le pèlerinage : Charles IV, Frédéric III et Charles-Quint.

Parmi les rois et les reines, qu'il nous suffise de mentionner Marie-Anne d'Espagne ; Catherine, reine de Bosnie ; Alphonse II, roi de Naples ; les deux Jeanne d'Aragon, reines de Naples ; Catherine, reine de Suède ; deux reines de Hongrie ; trois rois de Pologne ; Jacques III, roi d'Angleterre, et son épouse ; Charles IV, roi d'Espagne, et la reine son épouse, en 1814 ; enfin Marie-Louise, reine

d'Étrurie, en 1815. Nous ne citons pas, car la nomenclature en serait trop longue, les princes et princesses qui firent ce pèlerinage, et qui, plus d'une fois, ont sollicité l'honneur de balayer à genoux la maison du Verbe fait chair.

Voici maintenant venir des pèlerins plus chers encore au cœur de Marie, parce qu'ils portent au front une couronne plus précieuse que celles des empereurs et des rois. Ces privilégiés de la Vierge, dont les pieds bénis ont foulé les sentiers de Lorette, ce sont les saints. Un auteur du siècle dernier en comptait déjà plus de cent soixante. D'abord quatre saints François : saint François de Paule, saint François de Sales, saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, et saint François de Borgia; près de ces deux derniers, saint Ignace de Loyola, qui vint mettre sa compagnie naissante sous la protection de la sainte Vierge. Derrière saint Ignace, deux jeunes saints s'avancent, la fleur de la compagnie de Jésus : saint Louis de Gonzague et saint Stanislas de Kostka. Ensuite, saint Nicolas de Tolentino, contemporain de la translation, et à qui elle fut miraculeusement révélée¹; saint Joseph de Copertino, qui, ravi en extase devant l'autel de Marie, y voyait, comme un autre Jacob, les anges monter portant nos prières, et descendre les mains pleines de grâces; sainte Brigitte, à qui Dieu avait fait connaître les grandeurs de la divine maison, dans une révélation où il lui avait dit : « Quiconque ira au lieu où Marie est née et a été élevée, non-seulement sera purifié, mais deviendra même un vase d'honneur¹. » Puis viennent saint Bernardin de Sienne; saint Diego d'Ascala;

¹ Nicolas résidait à Fermo; tous les jours, et plusieurs fois par jour, il allait à une des fenêtres du couvent, qui donnait sur la mer Adriatique. Là, je ne sais quelle vision céleste ravissait son âme; il se prosternait et sa prière devenait une véritable extase. Un jour, le prieur le surprit dans cette contemplation et lui en demanda la raison : « Mon père, répondit le saint religieux, j'attends de ce côté (et il montrait le rivage opposé de la mer) un trésor d'un prix incalculable. » Quelques années après, la Sainte Maison apparaissait.

² Révélation de sainte Brigitte, liv. 5.

saint Jean Capistran; saint Gaétan, instituteur de l'ordre des Théatins; saint André Avellin, une des gloires de cet ordre naissant; saint Camille de Lellis; saint Philippe de Neri; saint Fidèle de Sigmaringen, le premier martyr de la propagation de la foi, saint François Caracciolo; saint Alphonse de Liguori...

On nous dispensera de donner la liste complète de tous les saints visiteurs de l'auguste maison. Du reste, parmi ceux qui précèdent, il en est quelques-uns dont le front, environné d'une auréole plus populaire, nous sollicite à nous arrêter quelques instants devant eux. C'est, avant tous les autres, l'aimable saint François de Sales. Il est plus facile d'imaginer que de redire ce que dut éprouver à Lorette le cœur si tendre du bon saint. Depuis longtemps il s'était engagé par vœu à faire ce pèlerinage; il y arriva pour la première fois¹ en 1591, au retour de Rome. Ce n'était point encore le grand évêque de Genève; c'était le jeune comte de Sales, voyageant avec son gouverneur, pour aller étudier à l'université de Padoue; mais c'était déjà ce cœur si tendrement pieux d'où devaient s'épancher tant de douces paroles et de suaves écrits. Après s'être confessé et avoir participé aux saints mystères, il renouvela, devant l'image de Marie, le vœu, qu'il avait fait à Paris, de garder une perpétuelle chasteté. « Là, raconte Charles-Auguste de Sales, son neveu, il se prosterna humblement à genoux, baisant cette terre sainte et ces sacrées murailles. Il n'eust pas moins de tendreté qu'à Rome, et ne se contraignit point de lascher la bonde à ses yeux; il se donna de nouveau au fils et à la mère, qui remplirent son entendement de la connoissance de plusieurs choses célestes. « Ce sont donc « icy, disoit-il, ô belle épouse du Roy éternel, vos soliveaux de cèdre et vos planchers de cyprès! Et c'est donc « derrière ces parois, ô divin amour, que vous avez esté un « jour arrêté, regardant par les fenestres et par les treil-

¹ Saint François de Sales fit deux fois le pèlerinage de la Santa Casa.

« lis. Vous paissiez icy entre les lys, jusqu'à ce que le jour
 « déclinast et que les ombres fussent abaissées. C'est donc
 « en ce lieu, ô Seigneur! que vous avez été faict mon frère;
 « et qui m'accordera la grâce de vous voir suspendu aux
 « mamelles de ma mère, et de vous donner de dévots
 « baisers?.....» Tandis que François de Sales prioit ainsi,
 et disoit de telles et autres paroles par la vertu de la charité
 qui le brusloit intérieurement, le sieur Deage remarqua
 qu'une rougeur extraordinaire luy monsta au visage, ce
 qui fut cause qu'il le suyvit depuis avec une particulière
 révérence, et conçut une très-grande opinion de sa sainte-
 teté. »

Une autre figure, que nous devons saluer entre toutes,
 c'est celle du grand archevêque de Milan, saint Charles
 Borromée. « Il fut souvent à la maison de Lorette, » est-il
 dit à sa louange dans les pièces de sa béatification. Dans sa
 dernière visite, en 1579, il fit le voyage à pied depuis
 Fossombrone, distant de plus de vingt lieues. Pendant tout
 le chemin, il demeura recueilli et en prière, sans être dis-
 trait par le tumulte de la multitude qui se pressait de toutes
 parts sur son passage. Arrivé à Lorette la veille de la
 Nativité de la très-sainte Vierge, il alla droit à la chapelle,
 et y demeura toute la nuit en oraison. Le lendemain matin,
 il chanta à l'autel de l'Annonciation la messe pontificale, et
 prêcha avec tant de ferveur sur l'amour du Dieu incarné,
 qu'il fit fondre en larmes tous les auditeurs¹; puis il distri-
 bua le pain des anges à un peuple immense qui s'estimait
 heureux d'avoir vu, d'avoir entendu un saint, et d'avoir
 reçu de sa main le corps et le sang de Jésus-Christ dans le
 lieu même où il s'incarna pour le salut des hommes.

Une autre fois encore, cette sainte demeure fut témoin
 d'un grand spectacle. Dix mille hommes, un jour, gravis-

¹ Il est défendu de prêcher dans la Santa Casa elle-même; on en devine ai-
 sément la raison. Ses murs sacrés parlent plus éloquemment au cœur qu'un
 prédicateur quel qu'il soit, eût-il dans la poitrine un cœur d'apôtre et sur les
 lèvres les paroles des anges.

saient, pieds nus, le rapide coteau de Lorette; à leur tête marchait le guerrier qui venait de sauver à Lépante l'Europe chrétienne de la barbarie musulmane. Don Juan d'Autriche offrit à Marie, par qui il avait vaincu¹, cent dix-sept casques et quelques drapeaux pris aux ennemis, tandis que les dix mille esclaves délivrés, qui l'accompagnaient, présentaient à leur libératrice leurs fers brisés. C'est avec ces fers qu'on a fait les magnifiques balustrades qui protègent toutes les chapelles de la basilique.

Comment passer sous silence l'admirable concours qu'excita dans l'année 1339, moins de cinquante ans après sa translation, la dévotion à la Sainte Maison de Lorette? Alors on vit, comme une pacifique avalanche, descendre, du sommet des Alpes, un simple prêtre, suivi d'une multitude infinie d'hommes et de femmes de toute condition et de tout âge; il était vêtu d'une tunique blanche; sa démarche était grave, son visage modeste, sa parole singulièrement éloquente; il n'y avait qu'une voix pour l'appeler le *saint*. Les troupes de peuple qui le suivaient étaient, comme leur chef, couvertes d'une blanche robe de lin qui les enveloppait de la tête aux pieds, et ne permettait pas même d'apercevoir les traits de leurs visages; deux ouvertures ménagées à la hauteur des yeux laissaient passer le jour et leur donnaient la faculté de se conduire. Ils marchaient deux à deux; nobles et roturiers, grands et petits, serfs et hommes libres, clercs et religieux, tous montraient une ardente dévotion; les cris de paix et de miséricorde sortaient continuellement de leur bouche. Leur exemple entraînait les populations sur leur passage; on quittait tout pour prendre leur livrée et pour les suivre. Partout ils

¹ La victoire de Lépante est attribuée, par un grand nombre d'auteurs, à la Vierge de Lorette. Pour appeler son secours dans la lutte suprême où allaient se jouer les destinées de l'Europe, saint Pie V avait ordonné de faire dans la Santa Casa de publiques et continuelles prières. La vision qu'il eut de la victoire, au moment où elle se décidait sur les flots de la mer Ionienne, fut le gage de cette protection de la sainte Vierge.

étaient reçus avec honneur, traités avec charité, secourus dans tous leurs besoins corporels. L'édification les accompagnait : pas une fraude, pas une querelle, pas un soupçon d'impureté. Les haines les plus invétérées s'apaisaient, les sacrements étaient fréquentés, les œuvres de piété se multipliaient ; on les appelait la confrérie des Blancs. Ils visitèrent Lorette avec une dévotion exemplaire, et offrirent, avec larmes, leurs hommages et leurs dons à Marie. Tant que cette société dura, il ne fut plus question de guerres et d'intérêts privés ; on voyait les princes et les évêques, les marchands et les docteurs, les sages et les ignorants, les jeunes gens et les vieillards confondre leurs cœurs et leurs voix dans les louanges de Dieu et de sa sainte mère. Après avoir vénéré Lorette, ils se dirigèrent vers Rome, pour honorer le tombeau des saints apôtres ; mais leur multitude toujours croissante commença à inspirer quelque crainte, et Boniface IX crut devoir dissoudre cette association, qui vint s'éteindre à Viterbe ¹.

On a calculé le nombre des pèlerins qui, depuis le xiii^e siècle jusqu'à nos jours, sont venus vénérer la Santa Casa ; il s'élève de cent cinquante à deux cents millions. N'est-ce point une réalisation de cette prophétique parole de Marie, quand, visitant sa cousine Élisabeth, elle s'écrivait : *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse ?* Au temps où l'humble Vierge proférait ces paroles, il y avait sur une des sept collines de Rome un palais somptueux. Dans ce palais résidait un homme dont un mot, un geste suffisait à remuer le monde, et dont l'édit allait bientôt obliger Marie à quitter sa demeure de Nazareth. Or il est arrivé que, depuis quatorze siècles, les animaux pâturent sur les ruines du palais d'Auguste ; tandis que la maison de la pauvre jeune fille, étincelante aujourd'hui de marbres, d'or, de pierreries, reçoit, depuis dix-huit cents ans, d'incomparables hommages. Les empereurs et les rois l'ont visitée,

¹ Ricca, *Hist. Laur.*, cap. x.

se traînant sur leurs genoux, se prosternant le front dans la poussière; des millions d'hommes, objet d'une sainte jalousie, sont descendus consolés dans la tombe après avoir baisé ses murailles; toutes les générations ont proclamé bienheureuses, non-seulement la Vierge de Nazareth, mais jusqu'à ces pierres qui avaient abrité sa conception, sa naissance et sa vie; toutes les nations de la terre lui ont envoyé et lui envoient tous les jours encore leurs députés et leurs offrandes.

Toutes; mais il en est une qui a fourni des contingents plus nombreux à cette armée des pèlerins de Lorette. C'est cette Italie qui, malgré les efforts du protestantisme révolutionnaire, restera catholique à jamais, parce qu'elle a trop le goût des arts et l'amour de Marie pour embrasser une hérésie qui proscriit ces deux grandes jouissances de l'esprit et du cœur. Nous ne connaissons plus, nous autres chrétiens attiédés, les grandes pratiques de piété des anciens âges; l'Italie les a conservées, qu'on me permette d'en citer un exemple.

Quand une fête de la sainte Vierge approche, on annonce dans les églises des paroisses les plus lointaines qu'un pèlerinage à la Sainte Maison s'organise, et l'on fixe le jour du départ. Aussitôt, ceux qui veulent en faire partie se préparent des vêtements neufs, et principalement de couleur blanche; c'est la livrée de la madone. La veille du départ, chacun fait bénir solennellement ces habits; puis on les serre dans son bagage, pour ne les mettre qu'en arrivant à Lorette; au retour on les gardera pieusement pour ne les revêtir plus qu'au jour de la mort¹. La pieuse caravane part au son des cloches, et c'est au son des cloches qu'elle est accueillie chaque soir dans le lieu où elle doit passer la nuit. Avant de mettre le pied dans l'hôtellerie, les pèlerins entrent dans l'église, y font leur prière et leur

¹ Les anciens pèlerins de la terre sainte entraient aussi dans l'église du Saint-Sépulcre couverts d'un drap mortuaire qu'ils conservaient soigneusement pendant leur vie, et qui leur servait plus tard de linceul.

examen de conscience, se demandant mutuellement pardon des fautes contre la charité commises les uns envers les autres, de manière à se coucher toujours en paix avec Dieu, avec le prochain et avec eux-mêmes.

Et le lendemain, et les jours suivants, on se remet en marche en chantant de pieux cantiques. Puis, quand, approchant de Lorette, le cœur bat plus fort dans toutes les poitrines; quand les regards dans le lointain découvrent le dôme radieux de la basilique épanouie au soleil comme une fleur d'or; alors se renouvellent les scènes des croisés approchant de Jérusalem¹; de toutes les bouches un cri

¹ « Ils se la montrent du doigt, et mille voix confondues font entendre ce cri mille fois répété : Jérusalem, Jérusalem!.... A cette joie extrême succède une contrition profonde, mêlée d'une tremblante et affectueuse tendresse. Ils osent à peine lever leurs regards vers cette ville, séjour choisi de Jésus. » (*La Jérusalem délivrée*, chant III.)

N'oublions pas, parmi les pèlerins de Lorette, l'auteur de *la Jérusalem délivrée*. En se rendant de Mantoue à Rome, le Tasse se détourna de son chemin pour aller acquitter, à la Santa Casa, un vœu qu'il avait fait dans sa prison. Pauvre comme un poète, n'ayant point d'or à donner, il tira de son génie et de son cœur un chant qui est le plus beau cantique qu'on ait fait en l'honneur de Notre-Dame de Lorette. Ne pouvant, faute d'espace, le donner ici tout entier, nous en citerons deux strophes dont nous empruntons la traduction à l'auteur de *Lorette et Castelfidardo* :

Vierge, c'est donc ici que la troupe angélique
Déposa ta demeure en traversant les mers,
Des murs de Nazareth jusqu'à l'Adriatique,
Voyage merveilleux accompli dans les airs.
O montagne trois fois sacrée,
Par un tel dépôt honorée!
Béni le jour qui l'apporta!
Tremblant, je m'incline et je pleure
Devant cette pauvre demeure
Où le grand miracle éclata,
Où l'ange apparut à Marie,
Où le Sauveur cacha sa vie
Jusqu'au grand jour du Golgotha!

.....
Et de la Dalmatie aux bords lointains du Tage,
Des mers de l'Orient aux rivages du Nord,
Voici, de siècle en siècle, un long pèlerinage
De malades guéris triomphant de la mort :

trionphant s'élève : *Ecco la Casa della madonna! Viva Maria santissima!* « Voilà, voilà la demeure de la madone! Vive Marie très-sainte! » Tous se prosternent le front contre terre, récitent le *Confiteor* et entonnent de nouveaux cantiques entrecoupés de pleurs et d'actes de contrition.

Arrivés à Lorette, les pèlerins y sont reçus, comme à Rome, dans un hospice qui leur est spécialement destiné; ils s'y revêtent de leurs habits neufs et prennent la longue rue qui mène à la basilique. Enfin ils débouchent sur la grande place; à la vue de l'église, leurs transports redoublent; ils se frappent la poitrine à la briser; puis des acclamations s'élèvent telles que jamais les souverains de la terre n'en entendirent sur leur passage. Les pieux visiteurs montent à genoux les degrés de l'église, la traversent toujours agenouillés, et arrivent devant la Sainte Maison en s'écriant qu'ils ne sont pas dignes d'y pénétrer. Ils en font le tour à genoux dans le sillon tracé depuis longtemps sur le marbre par le passage de tant de générations. Quelques-uns, la corde au cou, se font traîner comme des criminels allant au supplice; d'autres balayent le sol sacré avec leur langue. Un jour, dans une de ces caravanes se trouvait une mère qui venait demander la vie de son enfant laissé chez elle très-malade; elle se distinguait par la fureur, si je puis ainsi dire, de son amour et de sa foi. D'abord elle ne voulait pas entrer dans la Santa Casa : « Je n'en suis pas digne, s'écriait-elle, je n'en suis pas digne! » Elle en faisait le tour comme une lionne blessée à qui l'on veut enlever son petit.

Foule grossissante qui prie
 Devant ton autel, ô Marie!
 Chacun t'accable de présents :
 Les pauvres t'offrent leurs souffrances,
 Les affligés leurs espérances,
 Les poètes leurs plus beaux chants;
 Les souverains, comme les Mages,
 Viennent t'y rendre leurs hommages,
 Portant l'or, la myrrhe et l'encens!

Cervantès fit également, en 1569, le pèlerinage de la Santa Casa.

« Je n'en suis pas digne, répétait-elle, pécheresse que je suis ! mais mon enfant, la pauvre petite créature, est innocente, *la creaturina mia non è colpevole* ; elle est digne de ta protection, ô très-sainte mère de Dieu ; sauve-la ; rends-la-moi ! » Et les pèlerins, avec la pieuse audace de leur foi, de répéter en chœur : « Oui, oui, nous voulons, ô Marie, que tu lui accordes cette grâce, que tu guérisses son enfant ; nous voulons cette grâce ! »

Enfin, s'élançant d'un bond vers la Santa Casa, la mère se frappa la tête contre les murs, comme menaçant de se tuer si elle n'obtenait pas le salut de son enfant ¹.

Nous, en France, avec notre nature plus calme et notre piété moins expansive, nous avons peine à comprendre ces choses ; mais en Italie telle est la foi des populations, libre, ardente, confiante, audacieuse. C'est le pays où le respect humain se fait le moins sentir.

Il est une classe de pèlerins dont nous avons déjà dit un mot, et dont les démonstrations sont plus touchantes que toutes les autres. Ce sont les Dalmates, ce peuple chez qui la sainte demeure séjourna trois ans et demi avant d'être transportée à Lorette. Depuis six siècles, ils viennent, traversant la mer Adriatique, visiter leur Vierge, la prier et lui adresser de tendres reproches. A genoux devant la sainte chapelle, les mains étendues, les yeux baignés de pleurs, tantôt élevés au ciel, tantôt fixés sur la sainte image, ils ne cessent de dire à haute voix : « Revenez à nous, ô belle dame, revenez à nous, ô Marie, avec votre maison ! » *Ritorna a noi, o bella signora ; ritorna a noi, o Maria, colla tua Casa*. Et, pendant des heures entières, ce sont les mêmes prières et les mêmes larmes. Ce langage, démonstration éloquente d'un regret éternel, tous les siècles l'ont entendu.

« J'ai vu, en l'année 1559, écrivait le P. Riera, plus de trois cents pèlerins de cette nation, avec leurs femmes et

¹ *Lorette et Castelfidardo.*

leurs enfants, arriver à Lorette, portant des flambeaux allumés, s'arrêter d'abord à la grande porte où ils se prosternèrent pour implorer le secours de Dieu et de sa sainte mère ; puis, tous à genoux, rangés par leurs prêtres qu'ils avaient amenés avec eux, ils entrèrent ainsi dans le temple en criant d'une seule voix : « Revenez, revenez à nous, ô Marie ! revenez à nous, Marie ! Marie ! Marie ! » Leur douleur était si vive, leur prière si fervente, continue le témoin de cette scène, que je cherchais à leur imposer silence, craignant que de si ardentes supplications ne fussent exaucées, et que la sainte chapelle ne fût enlevée à l'Italie pour aller en Dalmatie reprendre son ancienne position. »

Une circonstance particulière faisait autrefois, à certaines époques réglées, affluer à Lorette des phalanges plus nombreuses de pèlerins ; c'étaient les grands jubilés de l'année sainte qui attiraient à Rome, pendant le moyen âge, une quantité si prodigieuse de fidèles. Le premier grand jubilé séculaire, l'an 1300, sous Boniface VIII, contribua surtout à faire de la Santa Casa le sanctuaire vénéré, non plus seulement de l'Italie, mais du monde entier. Voici ce que raconte à ce sujet Tursellin : « Le concours de tous les peuples fut si grand, dit-il, que la ville de Rome, malgré son étendue, pouvait à peine les contenir. Il ne se passait presque aucun jour qu'elle ne reçût dans son sein deux cent mille pèlerins, sans compter la multitude innombrable qui couvrait au loin les routes. Or, de ces pieux voyageurs, plusieurs, surtout lorsque Recanati ne s'écartait pas notablement de leur chemin, attirés par le bruit des miracles opérés à Lorette, venaient en visiter la chapelle, d'où ils allaient ensuite, comme témoins et hérauts de sa grandeur, annoncer à leurs concitoyens le prodige extraordinaire et inouï dont ils avaient acquis la certitude, non par des assertions étrangères, mais par l'organe de leurs propres yeux. »

Placée comme un phare au bord de la mer, Lorette semble solliciter le navigateur à venir jeter l'ancre à ses pieds, d'autant plus qu'on est toujours assuré de la protection de

Celle qu'on vient y vénérer. Nous en citerons un exemple : Un jour, veille de l'Annonciation, neuf grosses barques se trouvèrent en mer non loin de Lorette ; l'équipage témoigna le désir de s'y rendre le lendemain ; mais le patron s'y opposait dans la crainte des Turcs. Un matelot, nommé Antonio, dit qu'il se faisait fort de garder tout seul le convoi sous la protection de la sainte Vierge ; sa confiance en inspira à tous les autres, au patron même, qui consentit à tout. Antonio resta seul. Au bout d'une heure, il aperçoit une flotte turque qui s'avance pour enlever les barques ; il se recommande avec ferveur à Marie, en lui rappelant que c'était pour aller l'honorer dans sa maison qu'on avait tout quitté. Il se met à la tête du pont de la barque la plus exposée et se tapit tenant une hache à la main. Quelques moments après il sent la barque ébranlée : un Turc avait mis la main sur le bord. Antonio se lève sur ses genoux, et, d'un coup de hache, coupe le poignet au mécréant, dont la main tombe au fond de la barque. Antonio se tapit de nouveau, mais le Turc mutilé a poussé un cri si effroyable qu'il a jeté l'épouvante parmi ses compagnons. « C'est un piège, s'écrie-t-il, qu'on nous tend ici ; ces barques sont pleines de gens armés qui se cachent pour nous surprendre. » Et les Turcs de se retirer à la hâte. Antonio, levant la tête au bout de quelque temps, les voit déjà bien loin en pleine mer ; il se jette à genoux et remercie sa libératrice. Cependant ses compagnons qui revenaient de Lorette, apercevant la flotte turque qui se retirait, furent consternés, ne doutant pas qu'elle n'emmenât Antonio avec toutes leurs barques. Mais quelle ne fût pas leur surprise quand ils l'aperçurent qui venait au-devant d'eux en chantant, avec sa hache élevée d'où pendait la main du Turc ! Tous ensemble se mirent à entonner les litanies de Lorette, et répétèrent trois fois l'*Auxilium christianorum, ora pro nobis* : « Secours des chrétiens, priez pour nous ; » invocation que saint Pie V venait d'ajouter aux litanies de la sainte Vierge, en reconnaissance de la victoire de Lépante.

Il arrive parfois, aux équinoxes d'automne, que des marées formidables assiègent les falaises et surmontent les digues de l'Océan. Qui donc oserait dire alors que c'est la poitrine d'un enfant qui a soufflé sur les flots, ou sa main qui a fait rouler un caillou de l'autre côté de l'Atlantique? Le flot des peuples a monté aussi comme une marée immense; il franchit, depuis six siècles, les sommets des Apennins et les glaciers des Alpes. Prétendre que quatre murailles, sans aucune intervention surnaturelle, sont toute la cause de ce mouvement, ce serait une absurdité pour le moins aussi grande que la première. On objectera peut-être que l'origine de ces choses remonte aux ténèbres du moyen âge. C'était le siècle de saint Thomas et du Dante; et, certes, l'époque qui produisit ces deux génies, et qui savait les comprendre, peut bien, sans trop de désavantage, soutenir, sous le rapport de l'intelligence et du ferme bon sens, la comparaison avec le siècle du spiritisme, des tables tournantes et de la littérature que chacun sait ¹. Faites donc aujourd'hui, fiers contempteurs des croyances de l'Église, la contre-partie de Lorette; annoncez au monde que le saint sépulcre s'est trouvé un beau matin transporté sur quelque point des côtes de la Bretagne; persuadez à l'Orient de pleurer la perte du grand tombeau disparu; à un peuple quelconque de venir réclamer ce trésor qu'il a possédé pendant trois années; à l'univers entier d'accourir et de vous donner ses richesses pour abriter, dans un temple précieux, votre pieuse supercherie. Quand vous aurez, je ne dis pas réussi, mais sérieusement essayé, alors vous serez reçus à traiter dédaigneusement le prodige de Lorette. En attendant, nous qui

¹ On a dit avec raison que *la littérature c'est la société*, de même qu'on avait dit : *le style c'est l'homme*; et, en effet, comme l'homme se révèle par sa parole, la société se révèle par sa littérature. Si donc on veut comparer le niveau intellectuel au XIII^e et au XIX^e siècle, qu'on mette la *Somme de saint Thomas* et la *Divine Comédie* en regard des livres qui de nos jours ont le plus de vogue, et l'on verra dans laquelle des deux époques se trouvent les géants de la pensée.

respectons l'Église, et avec elle la raison et le bon sens, nous croirons au miracle qu'attestent et supposent ces millions de pèlerinages commencés il y a six siècles et qui continuent toujours.

Jamais, en effet, la lassitude ou le doute n'ont suspendu ce mouvement du monde; jamais *les sentiers* de Lorette n'ont pleuré parce que la foule délaissait ses solennités ¹. De nos jours, aussi bien qu'aux époques qu'on appelle les âges de foi, des multitudes aux costumes les plus divers assiègent les portes de la maison de Marie; dans toutes les langues on y bénit son nom; et bientôt, quand le passage à travers les flancs du mont Cenis sera ouvert, la France surtout versera au pied de la sainte colline des flots plus pressés de pèlerins, qui rapporteront dans leur patrie, avec de délicieuses émotions, des fruits abondants de salut.

Du reste, nous n'avons pas attendu les progrès et les bénéfices de l'industrie moderne pour nous mettre à la tête des nations en marche vers Lorette. On pourra s'en convaincre en lisant les chapitres qui suivent.

¹ Jérémie.

CHAPITRE XI

LA FRANCE ET LORETTE

Royaume de France, royaume de Marie, disaient nos pères; et, grâce à Dieu, nous n'avons pas laissé périr l'héritage de cette protection et de cette gloire. *Le plus beau royaume après celui du ciel* est toujours le royaume de Marie. « Maintes fois la France a éprouvé la protection spéciale de l'auguste Vierge, en retour de vœux qu'elle lui a faits dans des circonstances critiques pour ses destinées. Elle lui a dû notamment saint Louis, né d'un vœu de la reine Blanche à la maternité divine; les grandes victoires de Bouvines, de Mons-en-Puelle et de Cassel, hautement attribuées à son céleste secours par Philippe-Auguste, Philippe le Bel et Philippe de Valois, qui l'avaient invoquée dans le péril et qui la glorifièrent dans le triomphe de Domremy, balayant l'Anglais et rétablissant le trône, dans sa course héroïque de Notre-Dame de Bermont à Notre-Dame de Reims, aux noms libérateurs de *Jésus* et de *Marie*¹. » Naguère encore le vainqueur de Sébastopol disait hautement à quelle protection il était redevable de sa victoire. C'est toujours, après Dieu, Marie qui protège la France.

¹ A. Nicolas, *la Vierge Marie vivant dans l'Église*, p. 280.

S'étonnera-t-on dès lors de retrouver en foule à Lorette des souverains français, et n'est-il pas naturel que nous consacrons un chapitre spécial aux pèlerinages accomplis par nos ancêtres au plus glorieux des sanctuaires de la sainte Vierge?

Nous avons raconté, au début de cet ouvrage, le pèlerinage de saint Louis à la maison de Nazareth; on sait qu'il est le dernier des pèlerins couronnés qui l'ait visitée avant sa translation. Maintenant encore il existe dans la basilique de Lorette un ancien tableau représentant le pieux monarque prosterné devant la demeure de Nazareth; et dans l'intérieur même de la Santa Casa, près de la fenêtre de l'Ange, est une antique image peinte sur le mur, où l'on voit la Vierge ayant sur ses genoux son divin fils; à ses côtés se tient debout saint Louis en habit royal, portant à la main une chaîne en souvenir de sa captivité. Cette image existait déjà sur le mur de la Santa Casa quand elle arriva en Dalmatie.

Le premier des pontifes qui visita solennellement la Sainte Maison fut un pape français, Urbain V. D'autres enfants de la France allèrent aussi la vénérer, dans les premières années de son séjour en Europe. Mais c'est surtout au xvi^e siècle, au temps de Luther et de Calvin, que, par une protestation glorieuse, notre patrie députa à Lorette un plus grand nombre de pèlerins.

En 1556, accourait au secours du pape Paul IV, menacé par les Espagnols, un grand capitaine français, comme de nos jours Lamoricière au secours de Pie IX, menacé par le Piémont; c'était François de Lorraine, si célèbre sous le nom de duc de Guise. Rassemblant les débris des troupes pontificales, il en forma une armée et se rendit maître de Bologne, de Rimini, d'Ancône et de Lorette. Dans cette dernière ville, il fit un assez long séjour, pendant lequel un grand nombre des hérétiques qu'il comptait parmi ses troupes, cédant aux impressions de la grâce, rétractèrent aux pieds de Marie, dans la Santa Casa, leur récente apo-

stasie pour embrasser de nouveau la religion de leurs pères. L'historien Tursellin, qui vivait à cette époque, raconte que Guise rangeait parfois son armée en bataille devant la basilique de la Vierge, et faisait exécuter en son honneur des exercices militaires et des tournois chevaleresques. Avant de quitter Lorette, le héros offrit à la madone un tableau d'argent qui le représentait armé de pied en cap. Peut-être est-ce dans ce sanctuaire qu'il puisa la grâce de mourir pour la foi sous la balle d'un assassin protestant, dont il avait sauvé la vie et auquel il accorda en mourant un généreux pardon :

Des dieux que nous servons connais la différence :
 Le tien t'a commandé le meurtre et la vengeance ;
 Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
 M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Sous le règne de Henri III, Anne de Joyeuse, amiral de France, vint passer huit jours à Lorette, pendant lesquels il approcha trois fois de la table sainte. Au moment de son départ, il déposa dans le tronc des offrandes 4,000 écus romains (plus de 20,000 francs de notre monnaie). Peu après son retour de Rome, où il était allé baiser les pieds du saint-père, il envoya au sanctuaire, avec une somme égale, deux lampes d'argent d'un grand poids, destinées à brûler sans cesse devant l'image de Marie pour lui rappeler les besoins et la dévotion de son fidèle serviteur. Son frère, le cardinal de Joyeuse, fit à la Santa Casa un legs de 6,000 écus romains pour que trois chapelains français fussent chargés de célébrer à perpétuité la messe à Lorette, selon ses intentions qu'il ne révéla pas¹.

¹ Je ne sais ce qu'aura fait ou s'apprête à faire de ce don d'un Français la rapacité piémontaise. Quoi qu'il en soit, depuis longtemps, deux de ces aumônières, ou même les trois, n'appartiennent pas à notre nation. Ce sont des Italiens qui remplissent en ce cas, et en beaucoup d'autres, les intentions pieuses de nos compatriotes. Il serait, dit l'auteur d'un opuscule sur la Santa Casa, de l'honneur, de la justice, de la piété du chef de la France, de faire rentrer les choses dans leur premier état; car il ne pourrait qu'être agréable aux

Un autre pèlerin du même siècle, qu'on s'étonnera peut-être de rencontrer à Lorette, c'est Montaigne, cet écrivain célèbre qu'on accuse d'avoir flotté sans cesse dans un doute universel, mais qui, ce semble, n'était point sceptique en religion¹. Il nous a laissé de son voyage un journal fort détaillé et fort curieux, dans lequel, avec son style inimitable, il décrit Lorette, et fait part de ses impressions et des grandes choses qu'il a vues et entendues.

Voici, d'après Montaigne, ce qu'était Lorette en 1581 :

« C'est un petit village clos de murailles et fortifié contre l'invasion des Turcs. Il n'y a quasi autres habitants que ceus du service de cette dévotion, comme hôteliers, et plusieurs marchands, savoir est, vendeurs de cire, d'images, de patenostres, *Agnus Dei*, *Salvators*, et telles denrées, de quoi ils ont grand nombre de belles boutiques et richement fournies. J'y laissai près de 50 bons escus pour ma part.... Le lieu de la dévotion, c'est une petite maisonète fort vieille et chétive, plus longue que large. Le miracle du transport de cette maisonète, et son remuement, premièrement en Esclavonie, et depuis près d'ici, et enfin ici, est gravé à de grosses tables de marbre en l'église, le long des piliers, en langage italien, esclavon, allemand, espagnol.....

« En cète logette se voit au haut du mur l'image de Notre-Dame faite, disent-ils, de bois; tout le reste est si fort paré de *vœux* riches de tant de lieux et de provinces, qu'il n'y a, jusques à terre, pas un pouce vide, et qui ne soit couvert de quelque lame d'or ou d'argent. J'y peus trouver à toute peine place, et avec beaucoup de faveur, pour y loger un tableau dans lequel il y a quatre figures d'argent : celle de

Français qui visitent Lorette d'y trouver des aumôniers de leur pays; « et je puis dire, ajoute L. Veuillot, que les Italiens verraient avec autant plaisir que nous les choses rétablies sur l'ancien pied. »

¹ « Quelle obligation, écrit-il quelque part, n'avons-nous pas à la bénignité de notre Créateur, pour avoir dénié notre croyance de ces vagabondes et arbitraires opinions, et l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte parole !

Notre-Dame, la mienne, celle de ma femme, celle de ma fille. Nous fîmes en cette chapelle là nos pasques, ce qui ne se permet pas à tous, à cause de la grande presse d'hommes qui y communient. Un jésuite allemand m'y dit la messe, et m'y donna à communier.

« Ce lieu, continue Montaigne, est plein d'infinis miracles. Il y en a plusieurs et fort récents de ce qui est mésavenu à ceux qui, par dévotion, avoient emporté quelque chose de ce bastiment, voire (*même*) par la permission du pape. Un petit lopin de brique qui en avait été ôté, lors du concile de Trente, y a été rapporté¹. Enfin, pour dire un mot de l'expérience de ce lieu où je me plus fort, il y avait en mesme temps là Michel Marteau, seigneur de la chapelle, Parisien, jeune homme très-riche, avec grand train. Je me fis fort particulièrement et curieusement réciter, et à lui et à aucuns (*quelques-uns*) de sa suite, l'événement de la guérison d'une jambe qu'il disoit avoir eue de ce lieu; il n'est possible de mieus ny plus exactement former l'effaict d'un miracle. Tous les chirurgiens de Paris et d'Italie s'y étoient faillis. Il y avoit despensé plus de trois mille escus. Son genou enflé, inutile et très-doloureux, il y avoit plus de trois ans, estoit plus mal, plus rouge, enflammé et enflé jusques à lui donner la fièvre; en ce même instant tous les autres médicamans et secours abandonnés, il y avoit plusieurs jours; dormant, tout à coup, il songe qu'il est guéri et lui semble voir un éclair; il s'éveille, crie qu'il est guéri, apèle ses gens, se lève, se promène, ce qu'il n'avoit fait oncques depuis son mal; son genou désenfle, la peau flétrie tout autour du genou, et comme morte, lui alla toujours depuis en amandant, sans nul autre sorte d'aide. Et lors il étoit en cet état d'entière guérison². »

Quand Montaigne racontait ce pèlerinage et ce miracle, il avait cinquante ans et avait écrit ses *Essais*.

¹ C'est le fait de l'évêque portugais Suarez, raconté au chapitre VII.

² *Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne, en 1580 et 1581.*

Huit ans après l'auteur des *Essais*, le seigneur de Villamont, gentilhomme du pays de Bretagne, fit les pèlerinages de Rome, de Lorette et de Jérusalem. « C'est une maxime générale, dit-il après avoir décrit la Santa Casa, qu'il faut se donner garde de prendre aucune chose qui soit en cette sainte chapelle, si on ne veut tomber en grande maladie. Et pour exemple je diray ce qui arriva sur cela, du temps que M. le marquis de Villars y estoit. Une pauvre religieuse de la cité de Pesaro prit par dévotion des cendres de la cheminée de la Sainte Maison, lesquelles mettant en son mouchoir s'en retourna bien joyeuse en son couvent, où, sitôt qu'elle y fust arrivée, fust saisie d'une maladie qui lui continua jusqu'à ce qu'elle eust fait restitution desdictes cendres. Mais le miracle dont je vais parler est bien plus admirable, qui est d'un médecin de Lyon nommé Pierre de l'Estain, qui, estant détenu d'une grosse maladie, sans que la science lui en pût apporter remède ou guérison, eut recours aux prières de la benoîte Vierge, à laquelle s'étant voué, avec promesse de n'entrer en sa Sainte Maison, sinon après avoir été confessé, reçut guérison de sa maladie. Ce qui l'occasionna s'acheminer vers Lorette pour accomplir son vœu, de sorte qu'en faisant son oraison, en un moment devint aveugle, qui causa qu'il se ressouvint alors de sa promesse qu'il n'avoit accomplie, priant ceux de sa compagnie de le mener dehors pour s'aller confesser. Ce qu'ayant fait avec repentance, retourna faire son oraison en la chapelle, où il recouvra la vue. »

Nous avons raconté plus haut la députation qu'envoya à Lorette la ville de Lyon, sauvée de la peste par un vœu à Marie; nous avons dit aussi et le vœu et l'offrande solennelle du peuple de Paris, si religieux alors, à Notre-Dame de Lorette, pour être délivré par son secours des horreurs de la guerre civile. Ces deux faits de notre histoire nationale et religieuse sont encore du seizième siècle; passons au dix-septième.

Le dix - septième siècle soutint ce magnifique élan de

réaction catholique et de piété envers Marie, provoqué au siècle précédent par le protestantisme. Lorette fut visitée par de nombreux pèlerins français.

Un des premiers est le père Louis Richeome, un des membres les plus distingués de la compagnie de Jésus. Il se rendit à Lorette pour prier la Vierge, *tutrice des roys de France*, ainsi qu'il l'appelle, de protéger le roi et le dauphin; à son retour, il dédia son livre à Henri IV, qu'il fit représenter, dans la gravure du frontispice, aux genoux de la madone, avec la reine et ses enfants¹.

¹ Historien et poète, le père Richeome ne s'est point contenté de raconter en prose son pieux pèlerinage, il l'a chanté en vers :

Mère glorieuse
 Du Fils Roy des roys,
 Mère gracieuse,
 Escoutés ma voix.

Oyez (écoutez) ma prière,
 Oyez mes soupirs;
 Dressez la carrière
 De tous mes désirs.

Ma voix gémissante
 Vous diel mes langueurs,
 Ma prière instante
 Requiert vos faveurs.

Au ciel je soupire
 Par vœux larmoyans;
 Le ciel je désire,
 Terre des vivants.

Impétrez (oblenez) moi grâce
 De toujours marcher
 Des saints en la trace
 Sans Dieu offenser;

De marcher sur terre
 Comme pèlerin,
 De prendre à grand'erre
 Du ciel le chemin.

De voir la chambrette
 Du grand Dieu logis,
 Vostre maisonnette
 En fin paradis.

(*Le Pèlerin de Lorette*, par L. Richeome. 1604.)

Le dauphin, fils d'Henri IV, pour qui le père Richeome était allé prier à Lorette, devint Louis XIII. Ce fut lui qui consacra solennellement à la Reine du ciel sa couronne et son royaume, grand acte de dévotion, d'où sembla jaillir le grand siècle. Nous avons raconté déjà comment, par l'entremise de Marie à qui elle s'était vouée, Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, obtint, après vingt-trois années de stérilité, l'enfant qui fut Louis XIV; et l'on n'a point oublié par quels présents, dignes de la piété des rois très-chrétiens, les deux époux témoignèrent à la Vierge de Lorette leur royale reconnaissance.

Louis XIV hérita de son père et de sa mère une dévotion sincère envers Marie. On sait que chaque jour il disait son chapelet, comme la dernière bonne femme de son royaume; il vénérail surtout Notre-Dame de Lorette, à qui il devait sa naissance; ne pouvant l'accomplir en personne, il voulut en faire le pèlerinage au moins par ambassadeur, comme un de ses prédécesseurs, Philippe I^{er}, avait fait celui de Jérusalem¹. Un saint religieux, nommé frère Fiacre, fut chargé de cette mission en 1659. Il offrit à la Vierge de Lorette le présent que lui envoyait Louis XIV, et lui remit le traité de paix qui unissait les deux couronnes de France et d'Espagne².

Les grands seigneurs du xvii^e siècle imitèrent Louis XIII

¹ Que de gens hésiteront à croire et surtout à confesser leur croyance au prodige de Lorette, parce qu'ils ne voient là qu'une dévotion de bonnes femmes! Eh bien, s'ils ne se sentent pas encore rassurés dans la compagnie de Sixte V et de Benoît XIV, du grand Condé et de Louis XIV, de Montaigne et de Descartes, nous leur adjoindrons encore Fénelon et Bossuet. « J'espère, écrivait Fénelon, que M. Bourbon ne m'oubliera pas dans la chapelle de la sainte Vierge à Lorette. » Nous lisons dans la vie de Bossuet que, durant les conférences d'Issy sur le quietisme, il aimait à aller prier dans une chapelle élevée par les Sulpiciens sur le modèle exact et en l'honneur de la Sainte Maison de Lorette.

² Ce frère Fiacre, des Augustins déchaussés de France, mourut en odeur de sainteté en 1684. A sa mort, le peuple de Paris attachait un grand prix à son portrait. Alors s'introduisit l'usage d'en placer la gravure dans l'intérieur des voitures de louage comme un préservatif de malheur, d'où le nom de *fiacre* donné à ces voitures.

et Louis XIV dans leur piété envers Notre-Dame de Lorette. Le prince de Conti, attribuant sa délivrance à Marie, lui offrit une représentation en argent du château de Vincennes, où il avait été prisonnier de Mazarin. Nous avons décrit ailleurs les riches présents du grand Condé et du duc d'Épernon, arrachés, l'un à une maladie mortelle, l'autre aux suites d'une chute terrible qui l'avait précipité dans un abîme. Citons encore, parmi les donateurs français de ce siècle, le duc de Créqui, Louis et René de Marillac, et M. de Chavigny, dont on voit le tableau en argent dans le trésor de la basilique lorétane.

Un colonel des armées de Louis XIV, Paul-Marie Perrier-Dupré, né à Lyon en 1643, non moins distingué par sa valeur que scandaleux par la licence de ses mœurs, fit le voyage de Lorette; il trouva dans la sainte chapelle la grâce de sa conversion, et, renonçant en même temps à la carrière militaire et au monde, il se retira comme simple frère dans le couvent de l'Annonciade à Florence, et y persévéra jusqu'à la mort dans la pratique de la pénitence.

Qu'il est beau, dit un évêque, dans le même xvii^e siècle qui fut si grand parce qu'il était si religieux, de voir, à côté des saints et des héros, les savants et les philosophes venir se recommander à Marie pour obtenir les lumières dont ils reconnaissent avoir besoin! C'est ce sentiment qui portait Descartes, au moment où il concevait un nouveau système philosophique, à faire vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, si la sainte Vierge l'assistait dans cette entreprise si périlleuse¹.

« Descartes, dit Ozanam, agité, dans ses méditations solitaires, de cette idée qui devait changer toute la philosophie, se rend en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, afin d'obtenir la grâce de ne point tromper le genre humain. » Combien de philosophes, avant comme après lui, auraient eu besoin de la même grâce!

¹ M^{sr} Bouvier, *Histoire abrégée de la philosophie*, tome II.

« Le zèle de Descartes, ajoute son historien, alla plus loin encore, et lui fit promettre que, dès qu'il serait à Venise, il se mettrait en chemin par terre pour faire le pèlerinage à pied jusqu'à Lorette; que, si ses forces ne pouvaient fournir à cette fatigue, il prendrait au moins l'extérieur le plus dévot et le plus humble qu'il lui serait possible pour s'en acquitter. »

C'est au mois de novembre 1619, étant en Allemagne, qu'il avait fait son vœu; il l'accomplit en 1624¹.

Il est, à cette même époque, un autre pèlerinage à Lorette, pour lequel le clergé français doit rendre à Dieu et à Marie d'immenses actions de grâces, car il lui a valu un homme qui, par son zèle et sa sainteté personnelle², aussi bien que par la science et la piété de sa postérité spirituelle, a rendu les plus grands services à l'Église de France. Nous voulons parler du pèlerinage de M. Olier, le futur fondateur du séminaire de Saint-Sulpice. Jeune encore, M. Olier s'était rendu à Rome, entraîné surtout par la légèreté de son âge et les idées de vaine gloire. Mais il devait, comme Saul sur le chemin de Damas, éprouver ces coups de la grâce, qui frappe pour guérir, qui aveugle le corps pour ouvrir les yeux de l'âme. Dieu lui envoya un affaiblissement de la vue qui le rendit incapable

¹ *Vie de Descartes*, par Baillet, in-4^o, page 85.

Un croyant de Lorette, qui surprendra peut-être plus encore que le philosophe Descartes, c'est Erasme; « Erasme, dit le P. Richeome, bien plus prompt à répondre et à *pinser* où il trouve de quoy, qu'à croire les dévotions de la Vierge sans bonnes cautions. » Ce sceptique railleur, cette sorte de demi-protestant, a composé *en l'honneur de Notre-Dame de Lorette un discours et une messe* qu'approuva l'évêque de Besançon.

Un autre érudit du même siècle et du même pays, mais d'une orthodoxie plus pure, Juste Lipsé, envoya à Notre-Dame de Lorette cette plume qui avait écrit tant de savants traités. La plume était en or et accompagnée de ce distique :

Fausto, Virgo pareus, calami, quæso, accipe volum.
Terrena ut linquens verba, superna ferat.

² Bossuet l'appelle, dans son grand style : *Virum præstantissimum ac sanctitalis odore flagrantem.*

de toute étude, et lui fit craindre une cécité complète. Les ressources de l'art furent inutiles, et le jeune Olier se vit en quelque sorte contraint de demander au Ciel un soulagement qu'il ne pouvait trouver sur la terre. Il fit vœu d'aller à Lorette.

« Ce fut, dit son historien, vers la fin du mois de mai 1630 qu'il se mit en route, au fort des chaleurs du pays. Il se couvrit d'un habit d'hiver, par esprit de pénitence, et commença son pèlerinage à pied. Un voyage de cinquante lieues pour un homme de sa condition, et déjà affaibli par les remèdes, était plus qu'il n'en fallait pour l'épuiser dès les premières journées. Néanmoins ses entretiens avec Dieu et Marie le soutenaient et le soulageaient jusqu'à lui faire oublier les fatigues du corps. Mais, lorsqu'il ne lui restait plus qu'une journée de chemin à faire, il fut attaqué d'une violente fièvre, occasionnée par la fatigue, et qui le contraignit à s'arrêter, comme si Dieu eût voulu d'abord le réduire à cet état, pour lui faire éprouver plus sensiblement le pouvoir de sa sainte mère. Délivré d'un premier accès, il crut retrouver toutes ses forces dans le désir qui le pressait d'arriver au terme de son voyage ; elles ne répondirent point à son ardeur ; il ne put s'y rendre qu'en se traînant, pour ainsi dire, sur la route, tant il se trouva affaibli dès les premières lieues. Cependant plus il s'approchait de la Santa Casa, plus il goûtait de consolations ; et, quand il aperçut le dôme de la basilique, il éprouva tout à coup les impressions les plus tendres. « Je sentis alors, dit-il, mon cœur comme blessé d'un coup de flèche, ce qui me remplit tout entier du saint amour de Marie. » Aussitôt qu'il fut arrivé, ceux qui l'accompagnaient s'empressèrent d'appeler un médecin ; mais il leur témoigna, de son côté, une si vive impatience d'aller se prosterner au pied de l'image de la très-sainte Vierge, qu'ils n'osèrent y mettre obstacle. Il s'y transporta donc peu de moments après, et c'était là que Dieu lui avait préparé le remède qui devait opérer la guérison de son corps et l'entière conversion de son âme.

« Une femme possédée du malin esprit, qu'il rencontra en se rendant à l'église, lui adressa des paroles qui l'étonnèrent : « Quoique je n'eusse pas de soutane, dit-il, et que jamais elle ne m'eût vu, m'appelant par le nom de ma condition, elle me dit en italien : « Abbé français, si tu ne le convertis pour vivre en homme de Dieu, attends d'étranges traitements. » En entrant dans l'église, je fus touché si vivement et tellement attendri par les caresses de la très-sainte Vierge, qu'il fallut me rendre à mon Sauveur, qui me poursuivait depuis longtemps. Je sentis des mouvements si vifs, que, tout baigné de larmes, je demandai avec instance à la très-sainte Vierge qu'elle m'obtînt la mort, quand elle prévoirait que je devais tomber dans mes péchés passés, dans lesquels, grâce à Dieu, je ne suis point retombé depuis. Mon Dieu, qu'ils sont utiles aux pécheurs les lieux dédiés à la piété de la très-sainte Vierge ! Ce fut le coup le plus puissant de ma conversion ; et, comme cette admirable princesse fait plus de bien qu'on n'en demande, au lieu de la guérison des yeux du corps que je lui demandais, elle me donna celle des yeux de l'âme, qui m'était bien plus nécessaire. Outre que je reçus la guérison de mes yeux, et que depuis je n'ai pas eu sujet d'appréhender pour ma vue, je reçus alors un grand désir de la prière, car je me souviens que je demandai avec zèle de pouvoir passer la nuit en prières dans cette sainte maison, comme je l'ai fait ailleurs dans des lieux dédiés à la très-sainte Vierge. »

« Il passa, en effet, la nuit dans la Santa Casa, toujours en prières et versant continuellement des larmes. Les grâces particulières dont il fut favorisé firent de M. Olier un homme tout nouveau. « C'est dans ce lieu, dit-il, que j'ai été enfanté à la grâce, et Marie m'a fait renaître à Dieu dans le lieu même où elle avait engendré Jésus-Christ. » Il retourna à Rome, marchant encore à pied, et y arriva sans nul accident, bénissant Dieu de ses miséricordes et la sainte Vierge de ses bienfaits. »

M. de Bretonvilliers, digne émule et successeur de M. Olier dans la supériorité générale de Saint-Sulpice, voulut aussi visiter la Santa Casa.

Il serait difficile de peindre ce qu'il ressentit dans les moments qui précédèrent son arrivée à Lorette et tout le temps qu'il y passa. « Lorsqu'on nous eut avertis, dit son compagnon de voyage, qu'on allait bientôt découvrir le dôme sous lequel est cette sainte maison, que M. de Bretonvilliers appelait le paradis terrestre, il est impossible de se représenter les tressaillements de joie qu'il éprouva. Nous descendîmes aussitôt de carrosse, et il alla à grands pas jusqu'à l'endroit où l'on faisait cette découverte. Sitôt qu'il y fut arrivé, tombant à deux genoux au milieu du chemin, et s'inclinant très-profondément, il salua le saint lieu par un *Ave, Maria* ; puis, regardant amoureuxment le dôme, il commença un *Te Deum*, que nous continuâmes jusqu'à la fin, en disant l'un après l'autre un verset.

« M. de Bretonvilliers souffrait des pesanteurs de tête et des faiblesses de cœur presque continuelles ; il ressentait tous les soirs quelques atteintes de fièvre ; il mangeait très-peu, ne dormait presque point, et avait tout l'extérieur et toutes les marques d'une personne mourante. Tous ceux qui le voyaient jugeaient que sa vie tenait à très-peu de chose, et nous-mêmes ne pouvions nous empêcher de former ce jugement. Un soir que l'on sortait la petite tasse qui a servi à l'enfant Jésus, et où les fidèles se plaisent à faire mettre de l'eau pour l'emporter ensuite, le sacristain, à la prière d'une personne de piété, versa dans la sainte tasse une fiole pleine d'eau, et, l'ayant remise un moment après dans la fiole, il en resta dans la tasse quelques gouttes qu'il présenta à boire à M. de Bretonvilliers. A peine eut-il bu cette eau et remis la tasse au custode, qu'il se sentit comme animé d'une nouvelle vie et rendu à un état de santé parfaite. Ce fut ce changement si sensible et si prompt qui lui fit ouvrir les yeux sur ce qu'il venait de faire. Sa surprise à cette vue fut extraordinaire, et il était confus

d'avoir bu dans un vase qui avait servi à Jésus, et qui était consacré par l'attouchement de ses lèvres. »

Telle fut la France du xvii^e siècle envers Lorette. Le siècle suivant, qui fut celui de Voltaire, ne vit point pourtant s'éteindre le feu sacré de la dévotion à Marie, et la France ne désapprit point le chemin du grand pèlerinage. Au contraire, si intéressants sont les détails que nous a légués sur Lorette cette époque triste à tant d'autres égards, que nous avons cru devoir en faire la matière d'un chapitre spécial.

CHAPITRE XII

LE B. BENOIT-JOSEPH LABRE ET LA FRANCE RÉVOLUTIONNAIRE
A LORETTE

Un des caractères les plus sensibles de la gloire de Marie a toujours été de partager les vicissitudes de Jésus-Christ et de son Église. Il n'est pas étonnant dès lors qu'au xviii^e siècle la France n'ait pas été, autant qu'aux âges précédents, la nation dévouée à la sainte Vierge. Néanmoins il s'est rencontré, même au milieu de cette fange, quelques perles précieuses pour enrichir la couronne déjà si belle, déposée, par la piété de notre patrie, sur la tête de Notre-Dame de Lorette. Dès les premières années, un vénérable religieux breton, dont on poursuit en ce moment la béatification à Rome, Louis-Marie Grignon de Montfort, avait eu le pressentiment du réveil religieux auquel nous assistons aujourd'hui, et il l'attribuait à Marie. « C'est par la très-
« sainte Vierge Marie, écrivait-il, que Jésus-Christ est
« venu au monde, et c'est aussi par elle qu'il doit y régner.
« C'est pourquoi Dieu veut à présent que sa sainte mère
« soit plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais ;
« il veut la révéler et la découvrir comme le chef-d'œuvre
« de ses mains. Marie doit éclater plus que jamais en misé-
« ricorde, en force et en grâce dans ces derniers temps.
« Si donc, *comme il est certain*, le règne de Jésus-Christ

« arrive dans le monde , ce ne sera qu'une suite nécessaire de la connaissance et du règne de la très-sainte Vierge Marie ¹. » Parmi les titres de ce grand serviteur de Dieu à la béatification , ce n'est sans doute pas un des moindres que cette vue anticipée du nouveau progrès de la religion par le culte de Marie, auquel il a si largement contribué.

En 1706, Montfort fit à pied et sans argent le pèlerinage de Rome à Lorette. Quels souvenirs se pressèrent dans son âme ardente en entrant dans la Santa Casa ! il se crut aux jours où le fils et la mère l'habitaient ; il lui sembla les voir, les entendre. Combien la piété qu'il portait toujours au saint autel s'enflamma à ces pensées , chaque fois qu'il y dit la messe ! Un habitant de Lorette en fut si édifié , raconte son historien, qu'il conjura Montfort de vouloir bien prendre chez lui son logement et sa nourriture, tout le temps qu'il resterait dans cette ville. Le saint voyageur accepta l'offre, et séjourna quinze jours environ dans ce lieu si riche de souvenirs et de grâces.

Vers la fin de ce même xvii^e siècle, dans les années qui précédèrent le châtement providentiel de ses impiétés et de ses débauches, le monde put voir, sur le chemin de presque tous les sanctuaires les plus célèbres de l'Europe, un homme qui fut le pèlerin de Lorette par excellence ; il s'y rendit onze fois. Cet homme , contemporain de Voltaire et concitoyen de Robespierre, était né, en 1748, au village d'Amettes, dans la province d'Artois. Encore enfant, il annonçait déjà un saint ; jeune homme, il résolut de renoncer au monde. Il tenta successivement d'entrer à la Trappe et chez les Chartreux. La faiblesse de sa constitution ne permit pas de l'admettre aux vœux. Il s'en dédommagea en se condamnant au milieu du monde à toutes les rigueurs qu'il eût observées dans un monastère. « Benoît-Joseph Labre, remarque M^{sr} l'évêque d'Arras, ne fut ni un religieux ni un ermite : il fut un pieux pèlerin. Sa vocation, déterminée

¹ *Traité de la vraie dévotion à la mère de Dieu.*

par les signes les plus évidents de la volonté de Dieu, sa vocation unique fut d'être pèlerin, c'est-à-dire de n'avoir ici-bas aucune demeure lui appartenant à aucun titre, et de passer sa vie dans de longs voyages solitaires, pour visiter les sanctuaires les plus renommés de la chréienté. » A peine eut-il connu les desseins de Dieu sur lui, qu'il abandonna tout ici-bas : parents, fortune, patrie. Il se soumit à d'effroyables privations, errant, comme le Sauveur, de bourgade en bourgade, sans savoir où reposer sa tête; insouciant du lendemain, comme l'oiseau de la Providence, à qui la main de Dieu fournit sa pâture quotidienne; ayant de vêtements juste ce qu'il en faut pour couvrir la nudité de son corps, mais point assez pour le protéger contre les intempéries des saisons; ramassant le plus souvent au coin des rues ceux dont les mendiants ne voulaient plus; condamnation vivante du sensualisme de ce siècle pourri, au milieu duquel Dieu l'avait fait naître. C'est ainsi que pendant treize ans il parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, revenant toujours de préférence à l'Italie, comme l'hirondelle à son nid.

« Lorette et Rome sont ses rendez-vous. Ses compagnons de route, ce sont les saints; avant tous c'est l'apôtre saint Jacques, qu'il est allé visiter à Compostelle, et qui est le grand protecteur des pèlerins. Mais la plus douce compagnie de Benoît Labre, c'est Jésus et sa mère. Lorette, le sanctuaire où s'accomplit le mystère de l'incarnation, le sanctuaire témoin de toutes les vertus intimes de la sainte Famille, Benoît qui porte aussi le nom de Joseph, et qui honore grandement le chaste époux de la divine Vierge, Benoît voudrait ne s'en détacher jamais ¹. »

Il se rendit à Lorette avant d'aller à Rome. Rien ne le distingua alors de la foule des pèlerins; mais, lorsqu'il y retourna de Rome, les années suivantes, ses austérités et sa sainteté firent de telles impressions, que toute la ville de

¹ *Panegyrique du B. B.-J. Labre*, prononcé à Arras par M^{sr} Pic, évêque de Poitiers.

Lorette était pénétrée de vénération pour ce pauvre de Jésus-Christ. Il fit, avons-nous dit, jusqu'à onze fois son pèlerinage favori, et toujours à pied, avec des souliers crevés ou sans semelle, à travers les Apennins couverts de neige et coupés de précipices et de torrents; quittant le plus souvent les grands chemins pour s'enfoncer par monts et par vaux dans les sentiers les plus ardues. C'est qu'il tenait à voyager seul, afin de n'être pas interrompu dans ses entretiens continuels avec Dieu. A ceux qui sollicitaient sa compagnie, il répondait : « J'y mets beaucoup trop de temps. » Il remplissait sa besace, non de provisions ni d'argent, mais de cailloux, afin d'ajouter aux incommodités de sa marche.

En arrivant à Lorette, exténué de fatigue et de faim, il ne songeait pas plus à son corps que s'il fût descendu de voiture. Sa première visite était pour la *bonne mère*. Son séjour variait ordinairement entre quinze jours et deux mois, dont la presque totalité était consacrée à son bien-aimé sanctuaire. Il y passait les journées entières en adoration devant le saint sacrement ou dans l'intérieur de la Santa Casa. Quelques personnes se plaisaient à le considérer, et, le voyant prier et pleurer, chacun se disait : « C'est vraiment une sainte âme. » Mais on faisait semblant de n'avoir rien vu, de peur de contrister sa modestie.

Il eût craint de perdre un instant à sortir pour prendre sa nourriture; c'est pourquoi il ne quittait la basilique que lorsqu'on en fermait les portes. « Quelle est votre manière de vivre? lui demanda un jour un des prêtres chargés du soin des pauvres. — J'ai coutume, répondit Labre, de me contenter de ce qui m'est offert par la charité, sans que je le demande. — Mais si l'on ne vous offre rien? — J'attends à la porte des couvents où l'on fait aux mendiants une distribution de soupe. — Et s'il n'y en a pas dans la localité? — Il y a les épiluchures que l'on jette par les fenêtres des maisons; j'y trouve toujours quelque écorce de pomme ou d'orange, quelques feuilles de chou ou d'autres

légumes, des fruits gâtés et d'autres rebuts dont j'ai suffisamment pour me sustenter jusqu'au lendemain. — Mais si enfin vous ne trouviez pas de ces débris, voudriez-vous tenter Dieu et le forcer à faire des miracles? — Je ne me décourage pas; je vais à la campagne, et il ne manque pas le long des haies et des chemins de racines et d'herbages dont je me nourris, en buvant de l'eau des fossés. — Eh bien, répliqua le prêtre, en vertu de la sainte obéissance, je vous ordonne de suivre ce pèlerin que vous voyez, et de manger ce qu'on vous donnera. » Benoît, persuadé avec raison que l'obéissance vaut mieux que toutes les mortifications, courba la tête et suivit le pèlerin.

Le soir, il ne cherchait pas d'autre gîte que le portail de la basilique de sa divine mère; il se couchait sur le pavé avec plus de bonheur que les riches sur leurs lits moelleux. Quelquefois, trébuchant sur lui, quelque employé de l'église attardé le prenait pour un homme ivre; mais bientôt il fut connu de tous pour être le saint pèlerin de Lorette.

L'abbé Valeri, qui desservait la sacristie de Lorette, l'avait souvent remarqué à cette place qu'il affectionnait à cause de sa proximité avec l'entrée du lieu saint. Mais, touché de compassion de le voir étendu sur la pierre, la tête appuyée sur son paquet de hardes, et ne concevant pas comment ses membres ne s'engourdisaient pas par l'intempérie des nuits, l'abbé lui dit un jour : « Pourquoi restez-vous là? ne savez-vous pas que l'air et le froid qui viennent du clocher suffiraient pour vous donner la mort? — Dieu le veut ainsi, répondit Benoît; un pauvre comme moi se jette où il se trouve, et ne doit pas chercher un lit commode. Et puis j'aime à être seul et à me tenir en paix. » L'abbé Valeri, qui s'était attaché au pauvre pèlerin, le conduisit dans une ferme voisine pour l'y loger. Benoît voulut d'abord coucher dans l'étable; mais les gens de la ferme le dérangeaient trop souvent en y passant, et il demanda à habiter un vieux four, où il pût se livrer à son aise à ses méditations nocturnes.

Dans le neuvième pèlerinage du bienheureux à Lorette, l'abbé Valeri le contraignit en quelque sorte d'accepter un petit réduit chez de pieux époux nommés Gaudenzio et Barba Sori, qui tenaient une boutique d'objets de piété. Ces braves gens, pleins de vénération pour Benoît, se réjouirent de donner l'hospitalité à un saint. Ils lui préparèrent une chambre isolée, située sous la boutique, et recevant le jour par une lucarne ; ils placèrent dans cette pièce un lit, le plus misérable qu'on pût trouver, une table disloquée et une chaise de paille. A la nuit tombante, Benoît arrive conduit par Diamante, la femme de service de la maison, qu'on avait envoyée pour l'amener ; mais, effrayé du luxe de la pièce qu'on lui destine : « A quoi bon, leur dit-il, tant d'aisance ? De lit, il ne m'en faut pas ; pour un pauvre de mon espèce, il suffit d'une mesure pour l'abriter et de quelques pieds de terre pour s'y étendre. » Il ne consentit à habiter ce taudis, qu'il trouvait somptueux, que lorsqu'on lui eut affirmé que c'était la plus mauvaise pièce de la maison. Les premières nuits il exigea qu'on l'y enfermât à clef ; il désirait par humilité être ainsi traité comme un étranger suspect. « Vous ne me connaissez pas, disait-il, il est bon que vous preniez vos précautions. » Il habita cette sorte de cave pendant les trois derniers séjours qu'il fit à Lorette ; mais pas un seul soir il n'y entra sans en avoir reçu de ses hôtes l'invitation formelle. Il se tenait, en attendant, en dehors du seuil de la porte, le chapeau bas, le bâton à la main et le havre-sac sur l'épaule, jusqu'à ce qu'on l'eût aperçu et qu'on l'appelât. Il eût craint de faire un acte d'indépendance en agissant autrement. Souvent les époux Sori, occupés à servir les acheteurs, le laissaient plusieurs heures dans cette attitude sans le voir. Aux excuses qui lui étaient faites : « Ce n'est rien, répondait-il, je ne suis pas pressé. » Jamais non plus il n'ouvrait le matin la porte de sa chambre ; jamais il ne s'asseyait à table sans en avoir reçu l'ordre : il désirait pratiquer en toutes choses une dépendance absolue.

Sa sobriété tenait du prodige. On ne comprenait pas qu'il pût, épuisé comme il l'était par les voyages, subsister sans prendre autre chose qu'un léger souper. « Apparemment, disait la servante d'un curé qui l'avait contraint à passer chez lui quelques jours, apparemment il se nourrit de l'air, comme les papillons, ou plutôt de l'Esprit-Saint, comme les anges. » La pieuse Barba Sori, pour le contraindre à accepter les mets qu'elle lui servait, lui citait quelquefois ce passage de l'Évangile : Mangez ce qui vous est servi. Elle parvint un jour, par ce moyen, à lui faire manger un œuf entier.

Quand ils prirent Benoît chez eux, les époux Sori étaient fort embarrassés dans leur négoce ; ils devaient de deux à trois mille francs, et les rentrées se faisaient mal. Mais, à partir du jour où le saint pauvre du bon Dieu vint habiter sous leur toit, leurs affaires entrèrent dans une voie de prospérité surprenante. « La Providence est entrée chez nous avec lui, » disait Barba. Ainsi l'arche d'Israël attirait la bénédiction du Ciel sur la maison d'Obededon, qui l'abrita ; ainsi le verre d'eau froide donné au plus humble des enfants de Dieu ne demeure pas sans récompense.

Benoît revint à Lorette, en 1782, pour la onzième et dernière fois. Il y arriva le soir du jeudi saint, transi, exténué, plus maigre et plus défait que jamais. Il avait été surpris et presque gelé dans les Apennins par le froid encore très-rigoureux à cette époque peu avancée de l'année. Il s'était égaré au milieu des neiges, et Dieu seul sait comment il avait pu s'en tirer avec des chaussures et des vêtements en lambeaux, pendant vingt-deux jours qu'avait duré son voyage. Néanmoins si le corps était vaincu, l'âme était triomphante ; il voulut avant toute chose, suivant sa coutume, aller saluer la madone. Lorsqu'il rentra après sa longue prière, on réussit à lui faire prendre quelques aliments. Mais le lendemain, quand, après la journée qu'il avait passée tout entière à l'église, on le pria de partager le souper de la famille : « Oh ! s'écria-t-il en pleurant,

Jésus-Christ à pareil jour a tant souffert pour nous, et n'a eu que du fiel pour nourriture!.... Et vous voulez que je mange! » Sur les instances qui lui furent faites, il demanda par charité, au lieu de la soupe qu'on lui avait servie, un peu d'herbes crues, une faible tranche de pain et un verre d'eau.

Dieu, dans ce suprême pèlerinage, lui révéla sa fin prochaine. Son confesseur lui ayant demandé en le quittant, s'il reviendrait l'année suivante voir la madone, il répondit : « Non, mon père; je dois aller dans ma patrie. » Le prêtre, croyant qu'il voulait parler de la France, ajouta : « Mais alors, quand vous partirez pour votre patrie, vous passerez par Lorette? » Benoit se contenta de répéter : « Mon père, je dois aller dans ma patrie. — Vous renoncez donc à voir Lorette? — Mon père, je dois aller dans ma patrie. » — « Cette triple répétition me parut originale, dit le P. Almerici, parce que je portais toujours ma pensée sur son retour en France. Mais, l'année suivante, quand j'appris sa mort, je compris qu'il avait voulu parler de sa patrie céleste, et que ce n'était rien moins qu'une prophétie. » Aux époux Sori il fit la même réponse. Comme il n'avait passé cette fois que huit jours à Lorette, Barba lui dit en le quittant : « Au moins revenez chez nous l'année prochaine. — Si je ne reviens pas, répondit-il en souriant, nous nous reverrons en paradis. » Une autre personne, en lui souhaitant bon voyage, lui dit : « Au revoir, à l'année prochaine. — Je ne le crois pas, reprit Benoit; mais, si Dieu le veut, nous nous reverrons en paradis. »

Et l'année suivante, à l'heure même où à Rome, c'est-à-dire à cinquante lieues de là, le bienheureux pauvre expirait sur le lit d'un boucher compatissant qui lui avait donné asile, Dieu voulut accorder un avertissement de cette précieuse mort aux époux Sori. C'était une récompense des soins prodigués à son serviteur pendant ses trois derniers pèlerinages à Lorette. Voici comment ils ont déposé eux-mêmes du fait, dans un acte authentique dressé par un notaire :

« Comme nous parlions de Benoît, le carême dernier, disent-ils, attendu que le temps approchait où il avait coutume de venir à Lorette, notre fils Joseph, âgé de cinq ans, nous répondait par ces mots : *Benoît ne vient pas, Benoît se meurt*. Toutes les fois que nous parlions de l'arrivée du pauvre pèlerin, le petit ne cessait de nous faire la même réponse. Un jour qu'il venait de nous répéter ces mêmes paroles, nous lui demandâmes comment il savait que Benoît ne viendrait pas : *Le cœur me le dit*, répondit aussitôt l'enfant, et, comme on lui fit plusieurs fois la même question, il n'y répondit jamais autrement que par ces mots : *Le cœur me le dit*. Le jeudi saint de la même année, ajoute la signora Sori, jour où pour l'ordinaire Benoît arrivait à Lorette, je me mis à dire : « C'est aujourd'hui que Benoît doit arriver, il faut lui préparer sa petite chambre. » Le petit Joseph, qui entendit ces paroles, me répondit aussitôt : *Je vous ai déjà dit que Benoît ne venait pas ; Benoît est allé en paradis*. Nous apprîmes quelques jours après la mort réelle du serviteur de Dieu, et, loin d'en faire part au petit Joseph qui revenait de l'école, j'affectai, au contraire, de lui dire d'une manière affirmative : *Benoît vient*. Il me répondit avec assurance : *Il ne vient pas ; je vous dis qu'il est mort, et qu'il est allé en paradis*. C'est un fait certain que nous pouvons attester, puisqu'il nous est arrivé à nous-mêmes. Nous en donnons la déclaration ¹. »

Quinze ans après le dernier voyage de Benoît-Joseph à Lorette, un pèlerinage-d'un autre genre s'organisait. C'était un pèlerinage républicain, hélas ! et il était encore composé de Français. Mais notre pays n'était plus la noble France de

¹ *Le B. B.-J. Labre, par F.-M.-J. Desnoyers.*

Au milieu de ses propres angoisses, en mai 1860, le grand et sublime pauvre du XIX^e siècle, Pie IX, a béatifié le pèlerin de Lorette. « C'est, dit-il, pour flétrir cette philosophie, ennemie de la croix de Jésus-Christ, qui exerce aujourd'hui ses ravages sur un terrain plus vaste, avec plus d'effronterie que jamais, plaçant le bien suprême dans les plaisirs des sens, dégradant la nature humaine ; c'est pour la condamner et la flétrir que la Providence a suscité de nos jours le vénérable B.-J. Labre. » (*Bref de béatification.*)

Charlemagne et de saint Louis, le soldat toujours armé pour la défense de l'Église. C'était la France enivrée du vin de l'impiété et de la révolution. Deux millions de têtes étaient tombées sous le couperet de la guillotine; quinze cent mille sanctuaires s'étaient écroulés sous le marteau des démolisseurs et des athées; et ce n'était point assez pour eux. Les quelques centaines d'avocats qui, sous le nom de Directoire, gouvernaient cette France infidèle à sa mission et à son histoire, faisaient écrire au général Bonaparte les lettres les plus pressantes pour lui enjoindre de marcher sur Rome, d'y installer la république, et d'arracher la tiare au front du *prétendu chef* de l'Église universelle. Bonaparte se mit en route en février 1797, et, après avoir battu le général Colli, près d'Ancône, il entra triomphant à Lorette pour s'emparer du trésor sacré de la Santa Casa.

Alors sonna une de ces heures qui sont comme l'agonie des choses saintes et le scandale de la Providence vis-à-vis des âmes faibles, où le chrétien n'a plus qu'à se voiler la face et à adorer les desseins impénétrables de Dieu. Tout fut enlevé. La statue même de la Vierge ne fut pas respectée. Comme le vicaire de son divin fils, Marie devait avoir sa déportation et son exil; elle devait être, comme le pape, traînée captive par delà les Alpes, à travers la France révolutionnaire. Arrachée à la Sainte Maison, la statue sacrée fut déposée à la bibliothèque nationale, à Paris. On la plaça au cabinet des médailles, au-dessus d'une momie, comme un objet de curiosité.

Mais là encore, au milieu des avanies révolutionnaires, la Vierge captive recevait de furtifs hommages. Valery raconte qu'au sein même de ce sanctuaire savant et profane, on remarqua plus d'une fois que de pauvres femmes, passant devant la sainte image, lui faisaient toucher à la dérobec du linge et des vêtements¹.

Puis le jour vint où, le souffle de Dieu ayant balayé le sol

¹ *Lorette et Castelfidardo.*

déshonoré de la France , Napoléon répara le sacrilège de Bonaparte. Enlevée sous Pie VI, le 16 février 1797, la madone fut restituée à Pie VII, le 11 février 1804, et triomphalement reconduite à Lorette.

Du reste, la France n'avait pas attendu l'heure de cette restitution pour faire amende honorable à Notre-Dame de Lorette des déprédations impies de ses armées. On sait que, pendant la révolution, presque tous les prêtres fidèles qui n'arrosèrent pas de leur sang les planches des échafauds durent arroser de leurs sueurs les rudes sentiers de l'exil. Pendant que les uns allaient, par l'apostolat de leur exemple, jeter dans le sol de la protestante Angleterre ces semences d'édification dont la moisson, jaunissante aujourd'hui, enrichit chaque jour et console l'Église, d'autres allaient attendre en Italie l'aurore de jours meilleurs, et alors, qui pourrait dire les noms de tous les vertueux confesseurs de la foi qui, dans le dépouillement et l'exil, sont venus se consoler au pied des autels de Lorette et prier la sainte Vierge de se venger de la France en lui rendant l'antique patrimoine de sa foi ! Qu'on interroge, écrivait un auteur il y a vingt ans, dans toutes les provinces de la France les vétérans du sacerdoce, et il ne se trouvera presque aucun diocèse qui n'offre, dans ce vieux clergé, si vénérable par sa fidélité et ses souvenirs, quelque ancien pèlerin du sanctuaire auguste de Lorette. Qui pourrait dire ce qu'ont pesé, dans la balance de l'éternelle justice, les larmes et les prières de ces confesseurs de la foi, présentées à Dieu par les mains de la sainte Vierge !

CHAPITRE XIII

LES MARTYRS DE CASTELFIDARDO

Nous avons suivi, pendant dix-huit siècles, l'histoire de la Sainte Maison. Nous l'avons vue sanctifiée par les pas de Jésus et de Marie ; consacrée par les apôtres, et vénérée, pendant les douze siècles de son séjour à Nazareth, par de saints et illustres personnages. Puis, quand ce palladium de la foi chrétienne eut passé d'Orient en Europe, nous avons dit les hommages des souverains pontifes, les preuves matérielles et monumentales de son authenticité, les dons des rois et des peuples, les pèlerinages et les miracles ; en un mot, les témoignages de la terre et ceux du ciel. Nous avons rappelé enfin les spoliations du xviii^e siècle, fatal épisode que, en notre double qualité de catholique et de Français, nous eussions désiré tenir enseveli dans un oubli éternel. Le xix^e siècle nous offre une page non moins triste, mais infiniment plus glorieuse, page qu'on croirait détachée du livre des Machabées, et que nous ne saurions non plus omettre sans laisser dans l'histoire du vénérable sanctuaire une lacune dont tout chrétien serait en droit de nous demander compte. Comment taire, en effet, ce combat livré au pied de la sainte colline, et qui devrait bien plutôt

s'appeler bataille de Lorette que bataille de Castelfidardo ¹? Comment ne pas redire le saint héroïsme de ces chrétiens qui, après avoir fait de leurs poitrines un rempart à l'Église, offrirent à Marie, dans sa sainte demeure, avec l'hommage de leur sang, celui de leur dernier soupir? Qu'on ne nous accuse pas de mêler ici la politique à la religion : ce n'est pas notre faute si, poussée par de sacrilèges convoitises, la politique est venue ensanglanter le doux et saint asile où tant de générations n'avaient répandu que des larmes et des prières. Nous raconterons donc, en les faisant précéder de quelques préliminaires indispensables, cet incomparable pèlerinage, ces flots de sang versé et ces vics offertes au pied des autels de la Vierge de Lorette.

Dressé depuis longtemps au rôle qu'il allait enfin remplir, le Piémont, dit Edm. Lafond, convoitait l'Ombrie et les Marches, ces belles provinces données à la papauté, au xii^e siècle, par la grande comtesse Mathilde. Comme il fallait un prétexte, on accusa le gouvernement romain de n'avoir pas une armée capable de maintenir l'ordre intérieur et de le défendre contre les révolutionnaires. Pie IX fait appel au dévouement des nations catholiques et à l'expérience d'un général français, comme Paul IV avait réclamé, au xvi^e siècle, l'épée du duc de Guise ². Cet appel est entendu; de nombreux volontaires accourent de France, de Savoie, d'Irlande, de Belgique, de Suisse, d'Allemagne; par un miracle d'organisation militaire, Lamoricière, en

¹ Le nom de *bataille de Lorette* lui fut donné dans les premiers récits. Je ne sais pourquoi on l'a changé; le théâtre du combat, qui n'est qu'à quelques centaines de pas de Lorette, est à deux lieues de Castelfidardo, qu'on n'aperçoit même pas de cet endroit.

² Tout a été dit, avant comme après sa mort, sur la grandeur épique et sur l'héroïsme chrétien du sacrifice que fit Lamoricière à la papauté trahie. C'était le sacrifice, non pas de sa vie, qu'il eût cent fois exposée avec bonheur sur n'importe quel champ de bataille, mais le sacrifice de son nom, de sa réputation, de son auréole militaire, de ses anciennes victoires. Il connaissait à fond la puissance cosmopolite et l'acharnement implacable du parti qu'il allait soulever contre lui; et, comme autrefois à la brèche de Constantine, il s'y jeta tête baissée. (Montalembert, *Correspondant*, septembre 1865.)

trois mois , donne à Pie IX une armée suffisante pour étouffer le désordre dans l'État pontifical et repousser les bandes de Garibaldi. Le nom du vaillant général valait à lui seul une armée ; il suffit pour arrêter un instant la révolution et l'obliger à prendre un détour. Garibaldi, n'osant entrer dans les États romains, se jette sur la Sicile et sur Naples. Il faudra toutes les troupes régulières du Piémont pour écraser la petite armée de Pie IX, et on lui permettra de le faire ; il était décidé, dans les conseils de la diplomatie, qu'on laisserait assassiner cette poignée de héros ; on ne voulait à aucun prix que le pape pût se justifier et se défendre ¹.

Il n'entre pas dans notre plan, non plus que dans la nature de cet écrit, de rappeler ici ce que tout le monde d'ailleurs connaît, les assurances mensongères du Piémont suivies d'attentats inouïs, la violation de tous les droits et de tous les serments, l'invasion, six jours avant toute déclaration de guerre, des États de l'Église par l'armée piémontaise réunie sur les frontières, sous prétexte d'empêcher leur envahissement par les Garibaldiens, et cet infâme coup de main décoré du nom de campagne des Marches et de l'Ombrie, qui aboutit à l'assassinat de la petite armée pontificale.

Ce que je veux raconter, je l'ai déjà dit, c'est le courage et la foi de ces héroïques jeunes gens mourant sous les yeux de la Vierge de Lorette pour la défense de l'Église. Je laisse d'abord parler un témoin oculaire ².

¹ *Lorette et Castelfidardo.*

² Nous donnons ici, d'après le même auteur, une sorte de photographie du caractère italien et de cette fameuse révolution, au sujet de laquelle on a débité tant de mensonges.

« Le 16 septembre, on attendait à Lorette l'arrivée de Lamoricière et de Pimodan, lorsqu'à deux heures du soir, un détachement de quatre-vingts lanciers piémontais entra dans la ville, accompagné de quelques mauvais sujets déguisés et horribles à voir. On avait dû les enivrer. Un grand émoi se répand dans la population. Un homme de haute taille, aux cheveux plats, à la barbe inculte, tenait sous son bras un faisceau de drapeaux tricolores. Il distribuait ces

« Dans la soirée du lundi 17 septembre (1860), dit l'abbé Druon, les généraux Lamoricière et Pimodan, et presque tous les officiers et les soldats, se préparèrent à affronter le péril de la bataille, qui devait avoir lieu le lendemain, en s'approchant du tribunal de la réconciliation. Plusieurs m'ayant demandé de les entendre, j'obtins la permission de l'évêque de Lorette, et je bénis Dieu de m'avoir donné d'assister, à ce moment suprême, tant de nobles et saints enfants de la France.

« Le mardi, dès l'aube du jour, ce furent des scènes dignes des plus curieuses époques des croisades; comme prêtre et comme Français, j'éprouvais d'indicibles consolations.

« A quatre heures, Lamoricière, Pimodan, tout l'état-major, les guides, les Franco-Belges, les régiments allemands, les étrangers, les artilleurs, les indigènes, reçurent le corps divin du Seigneur dans le très-saint sacrement de

drapeaux aux boutiquiers avec des airs que l'on comprenait très-vite, et il retirait des vastes poches de son habit, quel habit! des cocardes piémontaises. Je n'ai jamais vu une transformation aussi rapide. La ville fut en un instant pavoisée; les poltrons, Dieu sait s'il y en a, s'encocardèrent en un clin d'œil. J'entendis des gens, qui le matin m'avaient parlé de leur amour pour le pape, crier à tue-tête : *Vive Victor-Emmanuel!* Notre hôtelier, dont les bons sentiments nous avaient paru tenir de l'exaltation, mit bas son habit noir pour passer un costume léger. Il se coiffa d'une sorte de petite casquette ornée de la cocarde, et se mit à décrocher les armes du souverain pontife placées au-dessus de son auberge de *la Cloche*. Mais voilà qu'à cinq heures la scène change : *Lamoricière! Voici Lamoricière! Vive Lamoricière!* s'écrie-t-on de tous côtés. Et en effet le général chrétien arrive. Sa troupe marchait au pas de charge, car elle croyait Lorette au pouvoir de l'ennemi. Les guides étaient en tête; et l'on voyait étinceler dans les regards de tous ces jeunes gens l'ardent désir de combattre pour l'Église. Les drapeaux, les cocardes disparurent, s'il se peut, plus vite qu'ils n'étaient apparus, et les cris de *Vive Pie IX! Vive le général! Vive Lamoricière!* éclatèrent avec violence. Nous vîmes reparaître notre maître d'hôtel dans la tenue la plus grave, tout de noir habillé, la cravate blanche au cou, le chapeau noir à la main. Le général devait descendre chez lui, et il se mit à nous parler de son dévouement à la sainte cause avec des larmes dans les yeux, nous prenant à témoin de la contrainte qu'il avait subie, et nous suppliant de lui obtenir de Lamoricière un généreux pardon! Je doute qu'on puisse être plus vil et meilleur homme que cet hôtelier; mais je suis sûr que l'Italie est peuplée d'honnêtes gens de cette espèce.

l'Eucharistie. Je les vis la plupart le front prosterné sur le pavé de cette basilique que tant de fronts ont touché. Quelques heures après, ils sortaient de Lorette, emportant de la Santa Casa les drapeaux de Lépante.

« Nous voulûmes voir défilér la petite milice, image sainte et sublime des chrétiens qui, toujours en minorité, livrent au monde de saints et sublimes combats. La gloire et l'honneur éclairaient les visages de tous ces hommes. Nous nous tenions debout, le chapeau bas. « Si nous nous mettions à genoux, me dit mon compagnon, ce sont des martyrs ! » Nous échangeâmes un regard et un serrement de mains. Notre *vetturino* s'impatientait, nous quittâmes Lorette, priant Dieu et sa sainte mère d'assister leurs défenseurs. A trois kilomètres de la ville nous entendîmes commencer la fusillade ; puis le bruit du canon. Ah ! que ces premiers coups nous allèrent au cœur ! »

Ces coups de canon devaient en effet, ajoute M. de Ségur, retentir douloureusement dans le cœur de tous les catholiques, de tous les honnêtes gens ; car ils signalèrent le massacre de l'armée pontificale, la défaite du plus sacré des droits, le triomphe de la force brutale, du mensonge, du sacrilège, sur les ruines de la justice, de l'honneur européen et de la vraie civilisation chrétienne. L'armée du pape ne fut pas vaincue, mais assassinée ; et le soir de cette journée, qui laissera peut-être bien des traces sanglantes dans l'histoire du monde, le général Lamoricière, suivi de moins de cent hommes qui avaient percé avec lui les soixante mille hommes de l'armée piémontaise, entra dans Ancône. C'était tout ce qui demeurait de l'armée de Castelfidardo ! le reste était tué, blessé ou prisonnier.

Toutefois il y eut dans cette armée une phalange qui se montra particulièrement héroïque, et qui fit payer cher aux Piémontais leur victoire ; c'est le bataillon des deux cent quatre-vingts zouaves pontificaux, composés en grande partie d'enfants de la France. Moins nombreux que les Spartiates aux Thermopyles, ils ne furent pas moins sublimes.

C'est par eux que commença et par eux aussi que finit la bataille ; car les Italiens , race aujourd'hui peu féconde en héros , se débandèrent après les premiers coups de feu , sans qu'il fût possible à Lamoricière de les rallier. Les zouaves , au contraire , s'élançèrent avec toute la furie française ; et s'ils eurent un tort , ce fut le tort héroïque d'aller trop vite et de ne pas attendre le bataillon autrichien chargé de les soutenir. Se ruant sur les bersagliers piémontais qui s'étendaient du côté de l'Adriatique , ils les chargèrent à la baïonnette. Les Français ! les Français ! s'écrient les Piémontais , qui se hâtent , la baïonnette dans les reins , d'abandonner la vallée. Une ferme qui couronne la première hauteur est prise. Les Franco-Belges poussent toujours plus avant , et acculent l'ennemi jusqu'à un bois situé sur la crête de la colline. On éprouve , quand on parcourt ce champ de bataille , un grand orgueil d'un côté , et de l'autre une immense pitié , en voyant ces hauteurs inexpugnables qu'a su conquérir sur toute une grande armée cette poignée d'enfants de la France , dont quelques-uns n'avaient pas plus de seize à dix-sept ans. Trois fois de nombreuses colonnes de Piémontais débouchent du bois et font reculer les Franco-Belges ; trois fois ceux-ci , faisant volte-face , repoussent l'ennemi , qui ne sut jamais résister aux charges à la baïonnette. Et que d'épisodes dignes des vieilles croisades , dans le drame héroïque de cette croisade contemporaine !

Le drapeau des zouaves , porté par Arthur de Cavailhès , était criblé de balles ; mais sa voix n'avait qu'à crier : Au drapeau ! et aussitôt le drapeau était entouré d'une haie de baïonnettes que l'ennemi ne put jamais franchir. De Cavailhès , frappé de sept coups de feu , soutenait encore sa glorieuse oriflamme , lorsqu'un coup de baïonnette lui perça le poumon droit. Il tomba en remettant le drapeau à Charette.

« N'était la crainte d'être accusé de lyrisme , écrivait un zouave , je dirais volontiers que le sabre de Guellon me

donna un instant l'idée de la terrible Durandal de l'épopée carlovingienne. Il frappait d'estoc et de taille : c'était bien un fils des croisés; Godefroy et Baudouin lui eussent dit : Venez avec nous en Palestine ¹. »

Et la lutte continuait toujours. Les Piémontais sortaient sans cesse du bois en masses noires et compactes, et ils étaient tenus en respect par ces deux cents hommes éparpillés en tirailleurs. Pimodan, qui les commande, a déjà été blessé deux fois. En recevant la première balle, il s'est écrié : « Courage, enfants, Dieu est avec nous! — Dieu est avec nous! » s'écrie-t-il encore en recevant la seconde balle. Enfin une troisième l'atteint au flanc droit; celle-là était mortelle; et quelques instants après il rendait à Dieu sa grande âme dont il avait été si prodigue pour la défense du saint-siège. Décimés à chaque instant par le nombre toujours grossissant des ennemis, les zouaves pontificaux se sont retranchés dans la première ferme. « Là, autour de ces quelques braves, une dernière lutte se concentre; pour s'emparer de cette ferme, les Piémontais ont recours aux moyens militaires dont on se sert pour briser les places fortes. Après s'être deux fois retirés avec des pertes considérables, ils dirigent une batterie sur la maison, que la mitraille perce à jour comme une *écumoire*, selon l'expression pittoresque d'un de ses défenseurs. Ces braves enfants riaient des ravages que les boulets faisaient dans la vaisselle de la ferme, rangée sur une planche, et ils tiraient toujours sans parler de se rendre; enfin les Sardes parviennent à mettre le feu à la ferme et à deux meules de foin qui éclairent comme deux fanaux cette scène héroïque. La flamme et la fumée remplissent la maison, menacent d'étouffer ses défenseurs et de rôtir les blessés; la chaleur est telle que les cartouches éclatent dans les gibernes. « Rendez-vous! » leur crie-t-on. « Non, non! plutôt mille morts! » et l'incendie redouble de fureur; on entend les poutres qui petillent et les blessés qui

¹ Lettre de M. Poncin de Casagui.

poussent des cris. Alors seulement le courage de nos volontaires cède à la pitié; ils arborent le signal de la capitulation ¹. »

Défenseurs de la plus sainte des causes, ils avaient été héroïques pendant la lutte; ils combattaient sous les yeux de leur mère. « Tant qu'a duré le combat, écrivait plus tard un des volontaires, je n'ai pas perdu de vue le dôme de Lorette. » — « C'est doux à penser, bonne mère, disait un autre en s'adressant à la sainte Vierge; une balle me mettra peut-être avec vous dans cinq minutes ². » Ils ne furent pas moins sublimes dans les lents et obscurs tourments qui consommèrent leur martyre; tous embrassèrent la souffrance et la mort avec l'allégresse des prédestinés; ils s'étendirent sur leur couche sanglante comme dans le lit nuptial de l'immortelle vie, en chantant les cantiques de l'éternel amour.

C'est aux pieds de la sainte Vierge qu'ils avaient puisé le saint héroïsme qui les anima pendant la lutte; c'est à l'ombre de la Santa Casa qu'ils vinrent offrir à Dieu par Marie les prémices de leurs souffrances, quelques-uns leur dernier soupir³. Ces mêmes jeunes gens qui, le matin, étaient sortis de Lorette pleins de vie, d'espérance et d'ardeur, y rentraient, le soir, portés sur des brancards pour être étendus sur un lit de paille, les membres mutilés, au milieu des

¹ *Lorette et Castelfidardo.*

² « Notre-Dame de Lorette, sous les yeux de qui nous combattions, m'a puissamment protégé. » (*Lettre de M. Maurice du Bourg.*) — « Pour moi, j'ai constamment tenu les yeux sur Notre-Dame de Lorette, dont le dôme nous dominait, et je puis dire avoir eu une rude chance. J'ai reçu quatre balles. » (*Lettre de M. Tresvaux du Fraval.*)

« Sanctuaire de Lorette, s'écrie M^{re} Dupanloup dans son admirable oraison funèbre des martyrs de cette grande journée, ils te voyaient donc en combattant! Tu leur apparaissais comme l'asile ouvert à leurs âmes, et leurs regards mourants se tournaient vers toi avec consolation et espérance! »

³ Ceux qui moururent loin de Lorette lui légèrent leurs dépouilles mortelles. Paul de Parcevaux, expirant à Osimo, écrivait ainsi ses volontés dernières : « Mon âme à Dieu, mon corps à Notre-Dame de Lorette, mon cœur à ma mère. » Son pieux désir a été accompli; son corps repose dans la basilique de Lorette.

cris d'angoisse arrachés par leurs blessures. Mais cette foi qui embrasait leur cœur au départ, ils la rapportaient vive et intacte. Tous priaient leurs porteurs de les déposer le plus près possible de la divine cellule. Ceux d'entre eux qui en avaient la force, à peine étaient-ils mis à terre qu'ils se traînaient sur leurs mains et sur leurs genoux pour aller baiser les saintes murailles ; ceux qui ne pouvaient bouger envoyaient leurs baisers de la main. Tous offraient leurs tortures et leur vie à Marie, douce consolatrice de toutes les afflictions ; tous demandaient d'aller mourir à ses pieds. C'est surtout quand, aux premières clartés du jour, les messes commençaient à toutes les chapelles de la basilique que la piété de ces nobles victimes éclatait en de touchants témoignages. Alors on voyait ceux dont le bras droit cassé était emprisonné entre deux planchettes s'ingénier pour baisser le front jusqu'à la main, afin d'y tracer le signe de la croix ; d'autres, couchés sur le dos, faisaient toutes sortes d'efforts pour prendre une posture plus respectueuse, et, au moment de l'élévation surtout, voulaient à toute force se mettre à genoux ¹.

« Pour qui a vu, dit un témoin oculaire, ces pauvres Irlandais, ces enfants de la Bretagne, encore couverts de boue, de sang, tout noirs de poudre, prosternés sur les dalles du sanctuaire, s'approcher humblement de la table sainte ; pour qui a entendu les paroles du prêtre, couvertes parfois par le cri d'un amputé, jamais Lorette, avec la splendeur de ses trésors, la pompe de ses cérémonies, l'affluence de ses pèlerins, n'atteindra la majesté de ce funeste jour ². »

Jamais, en effet, pèlerins qui fussent plus chers au cœur de la sainte Vierge ; jamais don royal qui valût ces flots de sang noble et pur ; jamais cantique qui égalât la sublimité de ces plaintes montant vers le ciel pour désarmer l'éternelle justice. Et les anges qui, fiers de ce doux fardeau,

¹ Le P. Bresciani.

² *Les Volontaires pontificaux à cheval*, par M. le comte de Tournon.

transportèrent autrefois la Sainte Maison sur leurs ailes, ceux qui y furent envoyés pour adorer les premiers le Verbe incarné, Marie dut les envoyer aussi, mêlés aux anges terrestres de saint Vincent de Paul, pour verser un baume sur les blessures de ses soldats, essuyer la sueur glacée des agonisants, et leur ouvrir la porté du ciel en chantant l'hymne triomphale de l'Église : *Te Deum laudamus... Te martyrum candidatus laudat exercitus!*

Le champ de bataille de Castelfidardo est désormais le second pèlerinage obligé de tout visiteur de Lorette. Si vous voulez éprouver quelques-unes de ces émotions qui l'ont refluer votre sang vers votre poitrine; si vous voulez, en même temps qu'à une sainte et invincible indignation, vous laisser aller à la noble fierté d'être catholique et Français; si vous voulez enfin respirer une odeur de catacombes, et retremper votre âme dans l'amour-de l'Église, allez à Castelfidardo! allez fouler cette terre qui, comme le Colisée, a bu le sang des témoins du Seigneur; allez vous agenouiller sur cette tombe sans nom, où leurs ossements jetés pêle-mêle attendent le jour des réparations¹. Des hauteurs de Lorette, d'où l'on en domine à vol d'oiseau le théâtre, deux témoins oculaires nous avaient expliqué toutes les péripéties du combat. Nous voulûmes néanmoins nous rendre sur les lieux. Nous descendîmes la côte escarpée par où étaient descendues les troupes pontificales; nous traversâmes le Musone, petite rivière qu'elles avaient traversée à gué : nous étions sur le champ de bataille. Un vieillard, habitant de la *ferme brûlée*, et qui s'y trouvait blotti pendant la bataille, se joignit à nous². Je lui deman-

¹ Le Piémont, qui a érigé sur la hauteur un cimetière à ses soldats, n'avait pas encore permis, trois ans après la bataille, l'érection d'une croix sur la tombe des Français. Deux pauvres planches de sapin, plusieurs fois brisées, avaient été furtivement attachées par quelque main pieuse au tronc d'un mûrier, et figuraient le signe de la rédemption.

² C'est un de ceux dont il est question dans ce passage des *Souvenirs d'Oscar de Poli*. « Après la reddition de la ferme, on vit sortir d'une salle basse deux paysans, deux vieillards à barbe blanche; c'étaient les fermiers de la Santa

dai de nous conduire au lieu de la sépulture des Français. Il nous fit traverser un champ légèrement en pente où avait eu lieu la première charge des zouaves; puis, sur le bord d'un chemin planté de mûriers, il nous montra une langue de terrain non cultivé, d'un mètre à peu près de largeur sur trois ou quatre de longueur : « C'est là, nous dit-il, qu'ils sont enterrés. » Les yeux humides de larmes, nous nous jetâmes à genoux sur cette tombe des martyrs, et dîmes pour ceux qui ne seraient pas encore au ciel notre plus fervent *De profundis*. Témoin de notre émotion, le vieillard nous demandait avec insistance si nous avions donc des parents parmi ces morts. « Non, lui répondait un enfant qui nous avait accompagnés depuis Lorelle; mais ce sont des compatriotes. » Et tous les deux avaient raison; c'étaient des compatriotes, mais c'étaient aussi des frères, car ils furent dévoués jusqu'au martyre pour la sainte Église notre mère. Oh! que ce champ de bataille est à la fois consolant et triste! Triste, parce qu'il rappelle des scélératesses inouïes; consolant, parce que Dieu a donné en spectacle au monde des dévouements qui relèvent le cœur du dégoût qu'inspirent les hypocrisies et les lâchetés contemporaines. Une seule fois dans ma vie j'avais eu des émotions du genre de celles que j'éprouvai dans ce lieu¹ : c'était dans le Valais, quand, au pied des grandes Alpes, sur le bord du Rhône mugissant dans l'étroite vallée qui le resserre, j'avais visité les lieux témoins du martyre de la légion thébaine. Seulement, à Castelfidardo, comme les événements sont plus récents, les cadavres des victimes à peine refroidis dans leur tombe, l'indignation qu'on éprouve est plus violente; on a besoin, pour soulager son âme oppressée, pour pardonner à ces tristes vainqueurs, de lever les yeux vers la

Casa. Avec les deux vieillards sortirent une quarantaine de chasseurs indigènes, pâles comme des spectres; ils s'étaient cachés là pendant tout le combat, et avaient bonnement déposé leurs carabines dans un coin; le tout mourait de peur, et disait en courbant l'échine : *Morto... morto... Madonna!... Accidente!* »

¹ Je les ai retrouvées depuis au Colisée et dans les Catacombes.

sainte colline et le dôme qui la surmonte. O Vierge ! on serait tenté de vous demander pourquoi vous avez ainsi laissé égorger à vos pieds ces généreuses victimes, ces défenseurs de l'Église, qui étaient en même temps les défenseurs du sanctuaire pour l'intégrité duquel vous avez opéré tant de miracles. Mais, à défaut des consolations du présent, vous nous offrez les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir. « Ce n'est pas sans un grand dessein, disait Lamoricière en terminant son rapport, que Dieu a voulu que le sang chrétien coulât sous les murs de la Sainte Maison de Lorette. »

« Seigneur, mon Dieu ! s'écrie l'évêque de Poitiers, des dévouements si purs, si magnifiques, ne seront pas perdus pour la terre. J'en jure par cette maison où votre Verbe s'est fait chair : le sang chrétien versé avec abondance tout près de ces murs sera une semence féconde. Non, Seigneur, vous n'auriez pas choisi un tel lieu pour y laisser dépouiller à tout jamais votre épouse de cette légitime royauté, qui est comme l'appendice humain et l'enveloppe corporelle de sa divine essence. »

Ces paroles du soldat et de l'évêque répondent à l'objection que nous formulions tout à l'heure, et que plus d'une âme chrétienne se sera faite, en passant du chapitre des gloires de Lorette au récit de ses douleurs. Comme son fils, Marie est patiente, parce qu'elle a le lendemain pour elle. D'autre part, ces chrétiens volontairement immolés pour la plus sainte des causes, sont des martyrs ; et, nul ne l'ignore, il a toujours fallu du sang des martyrs pour cimenter les choses saintes. Quand les chrétiens des anciens jours tombaient dans l'amphithéâtre, les idolâtres d'alors, comme les révolutionnaires d'aujourd'hui, battaient des mains ; ils élevaient des monuments *au nom chrétien aboli*. Cependant ce sang allait édifier sous terre l'Église qui chaque jour montait à mesure que tombait un chrétien, jusqu'au moment où, sortant des catacombes, elle prit la place des temples écroulés des faux dieux.

Ainsi en sera-t-il de Castelfidardo. Si Lamoricière a succombé, comme Guy de Lusignan à Tibériade, comme saint Louis à la Massoure; si, comme leurs pères qui n'ont pu conserver Jérusalem, les fils des croisés ont vainement essayé de disputer la maison de Nazareth aux modernes musulmans, ils ont du moins, suivant la parole de l'un d'eux¹, fait de leurs cadavres le piédestal du rétablissement du droit; ils ont imprimé au front de leurs ennemis une tache de sang qui les signale, à l'exécration de tous les cœurs honnêtes, et qui ne s'effacera pas. Qu'importe le temps que Dieu mesure entre le crime et l'expiation? Tôt ou tard son jour luira sur ce champ des morts. «Aujourd'hui nues et désertes, solitaires comme une royauté trahie ou captive, ces tombes seront un jour visitées et couronnées. Elles prendront le rang qu'elles doivent avoir parmi les cimetières du monde chrétien. La maison de la sainte Vierge verra, non loin d'elle, une chapelle mortuaire illustre, qu'elle couvrira en quelque sorte de son ombre maternelle. Il sera élevé un monument en l'honneur du commandant de ces morts et de ses dignes compagnons. Comme au sépulcre des Machabées, à Modin, on y attachera des armes pour servir, dit la Bible, de monument éternel. Presque chaque jour les pèlerins de Lorette feront quelques pas de plus pour s'agenouiller là. Après avoir prié dans le grand sanctuaire, ils viendront recevoir aussi le pain des anges à la table de la chapelle funèbre, pour y achever d'apprendre à bien mourir; et, au sortir de ces lieux, ils reprendront avec plus de courage et de patience le chemin des épreuves de cette vie².

¹ Lettre d'Alfred de la Barre de Nanteuil.

² M^{sr} Gerbet, *Services et grandeurs de l'armée pontificale*.

CHAPITRE XIV

LORETTE AU XIX^e SIÈCLE

Un instant égaré par l'impiété du xviii^e siècle, le monde a repris de nos jours, guidé par Marie, sa marche vers Dieu. Notre époque a mérité déjà cette gloire d'être dans le temps ce que la France est dans l'espace, le *siècle de Marie*, comme la France est son royaume. Nous avons, dans les chapitres qui précèdent, raconté plusieurs pèlerinages à Lorette, accomplis pendant la première moitié du xix^e siècle ; nous avons vu les papes Pie VII, Grégoire XVI, et surtout Pie IX, venir solennellement visiter le glorieux sanctuaire. Nous venons de contempler, avec l'émotion qu'inspirent toujours les dévouements sublimes, les martyrs de Castelfidardo offrant à Marie, dans sa sainte maison, leurs prières, leur sang et leurs vies ; grand et solennel hommage dont le souvenir, loin de s'amoinrir avec le temps, ira, au contraire, grandissant dans l'avenir, comme grandissent les ombres des hautes montagnes à mesure que le soleil s'incline à son couchant. Les autres pèlerins, plus ou moins illustres, sont innombrables. Nous pourrions citer le saint archevêque de Bordeaux, M^{sr} Daviau ; M^{sr} de Quélen, archevêque de Paris ; M^{sr} Tharin ; M^{sr} de Forbin-Janson ; enfin les évêques d'un grand nombre de diocèses de France. Unis plus étroitement que jamais à ce siège apostolique, dans l'isolement

duquel les églises particulières ne rencontrent jamais que l'asservissement, le déshonneur et la mort, nos évêques, depuis plusieurs années, reprennent le chemin trop longtemps oublié de la ville éternelle, pour aller rendre compte au pontife suprême de l'état de leurs diocèses. Puis, dévoués à Marie non moins qu'à la sainte Église, ils se font généralement un devoir de ne point rentrer dans leur patrie sans être allés, dans la Santa Casa, appeler la protection de la Vierge de Lorette sur la portion du troupeau qui leur est confiée.

L'exemple des pasteurs a été suivi par les fidèles. Nous pensons qu'on lira avec plaisir quelques détails sur l'état présent du pèlerinage,

On célèbre, chaque jour, environ 120 messes dans l'église de Lorette. A l'autel de la Santa Casa, on offre, par privilège, le divin sacrifice depuis l'aurore jusqu'à la fin des vêpres. Les communions peuvent se faire à tous les autels; mais elles se font plus généralement à celui du Très-Saint-Sacrement, où elles sont en moyenne de 7,000 tous les quinze jours. Ce chiffre augmente lorsqu'il se rencontre une fête. Dans l'intérieur de la Santa Casa, il y a habituellement de 50 à 200 communions les jours ordinaires. A l'autel de l'Annonciation, elles s'élèvent quelquefois jusqu'à 5,000.

Dans la première quinzaine de septembre, à l'occasion de la Nativité de la sainte Vierge, on distribue de 40 à 50,000 hosties. Le concours commence avec la foire de Recanati, huit jours avant la fête, et se continue pendant l'octave entière. Le 8 septembre, il est souvent presque impossible de pénétrer dans la Sainte Maison, et même dans la basilique. L'hiver ne permet pas aux fidèles d'arriver en aussi grand nombre pour la fête de la Translation, le 10 décembre. Néanmoins, malgré les rigueurs de la saison et la difficulté des chemins, on compte encore plusieurs milliers de pèlerins ce jour-là. La fête de l'Annonciation tient le milieu entre les deux autres.

On peut classer à peu près dans l'ordre suivant les pèlerins des différentes nations : d'abord les Italiens, puis les Français, les Polonais, les Belges et les Allemands. Les Dalmates n'y viennent plus qu'en petit nombre ¹.

Si les pèlerins affluent toujours à Lorette, si leurs mains sont pleines de dons si abondants et souvent si précieux ², c'est que la sainte Vierge n'a pas cessé d'y prodiguer les faveurs les plus signalées, et souvent même les grâces les plus miraculeuses. Ce livre lui-même n'est autre chose qu'un acte de reconnaissance pour une guérison précieuse que l'auteur a obtenue en priant dans la Santa Casa. Au nombre des *miraculés* contemporains, nous citerons le comte Xavier Canali, de Terni. Il avait une tumeur au genou, qui, d'après les médecins, nécessitait une amputation; il s'y refusa, se fit transporter à grand'peine à Lorette, et y fut radicalement guéri. Dans sa reconnaissance, il ne voulut plus quitter la cité de Marie; il obtint de l'évêque de Lorette la permission d'habiter avec sa fille un coin du palais apostolique, heureux d'être logé à deux pas de la Santa Casa, le plus près possible de sa bienfaitrice.

En 1840, arrivait à Lorette un juif de France, Jacob Libermann, converti peu d'années avant M. Ratisbonne. Maudit de ses parents, juifs obstinés, cruellement éprouvé par Dieu qui l'avait frappé d'épilepsie, Libermann résolut

¹ Ces détails sont empruntés à l'abbé Milochau, *Nazareth et Lorette*, p. 234.

Gaudenti donne pour son temps (1791) les chiffres suivants :

« Le plus grand nombre des pèlerins, dit-il, vient de l'Italie. Dans le cours de ce siècle, on a compté en moyenne 2,000 Français par année, 5,000 Allemands, de 3 à 400 Espagnols, autant de Polonais, de Belges et d'Illyriens. On peut, sans crainte de se tromper, porter à 100,000 par an le nombre total des pèlerins venus des diverses parties du monde. Les mois de mai et de septembre sont les époques où l'affluence est le plus considérable. A toutes les grandes fêtes, et particulièrement aux fêtes de la sainte Vierge, Lorette se remplit de 5, 6 et jusqu'à 10,000 étrangers. Les pères capucins, chargés de préparer les hosties pour la communion, ont compté qu'il en avait été consommé plus de 50,000 dans le mois de mai, plus de 60,000 en septembre. Au mois de septembre 1780, je voulus avoir le chiffre précis, il était de 63,000. » (*Storia della S. Casa.*, p. 202.)

² N'oublions pas que le trésor actuel est presque tout entier composé de dons offerts depuis le commencement du XIX^e siècle.

de se consacrer, avec quelques infortunés comme lui, au salut des âmes les plus délaissées, les plus malheureuses, au salut des nègres. Il part pour Rome; mais à peine y est-il arrivé, que l'argent lui fait défaut; il se loge dans un gale-tas; il mange le pain de la charité, et écrit sur ses genoux la règle qu'il veut soumettre au saint-père pour servir de loi à sa future congrégation. Cette règle est bientôt approuvée; mais l'exécution en reste subordonnée à la guérison du pauvre malade qui en a conçu la pensée. Il part alors à pied pour Lorette, priant et mendiant tout le long du chemin, et y trouve enfin le terme de ses épreuves. Sa guérison fut telle, que médecins et prêtres le jugèrent dès lors apte au sacerdoce. Trois ans après, les premiers disciples du pieux Libermann parlaient, sous l'invocation du saint cœur de Marie, pour aller porter la bonne nouvelle aux déshérités des tropiques.

Parmi les écrivains contemporains qui ont visité la Santa Casa et consigné dans des pages touchantes les impressions de leur visite, nous citerons les abbés Gaume et Milochau, MM. Edm. Lafond et L. Veuillot. Ce dernier, après s'être converti à Rome, est venu prier à Lorette. Cette conversion et ce pèlerinage font l'objet du livre de *Rome et Lorette*; on sait avec quels transports de foi, de repentir, de confiance et d'amour il les a racontés. Malheureusement, il n'a consacré à Lorette que cinq ou six pages. Nous citerons la suivante qui est un résumé substantiel de tout ce qui a été dit sur l'authenticité de la Sainte Maison.

« Le miracle de la translation de la maison de la sainte Vierge, dit-il, de Nazareth à Tersatz en Dalmatie, en l'an 1291; puis de ce lieu dans la Marche d'Ancône, aux environs de Rocanati, sur l'autre rive de l'Adriatique, en 1294; et enfin, quelque temps après, sur la colline qu'elle occupe aujourd'hui, est aussi clairement constaté qu'il est possible de le désirer. Sans parler de l'autorité de la tradition et de l'autorité du fait en lui-même, qui laisse difficilement supposer une supercherie, la seconde translation est attestée

par un saint canonisé, le B. Nicolas de Tolentino, l'une des gloires de l'ordre de Saint-Augustin. Les chrétiens apprécieront la valeur d'un tel témoignage; il n'en est point de valable pour qui voudrait le récuser. Ni le temple magnifique où les fidèles vont vénérer et toucher ce miracle, ni le saint sacrifice qu'on y célèbre tant de fois tous les jours depuis tant de siècles, ni la vraie dévotion d'une multitude de saints et de grands hommes, ni le trésor de grâces et d'indulgences que le saint-siège a, presque sans interruption, profusément ouvert en ce lieu béni, ne pourront, je le sais bien, convaincre les prétendus esprits forts qui vivent au milieu des merveilles de la création sans vouloir reconnaître que le Dieu créateur de toutes choses peut faire des miracles que leur intelligence ne s'explique pas. Pour nous, catholiques, l'Église nous laisse sur ce point liberté complète; nous pouvons douter, mais il nous est doux de croire. Oui, cela non-seulement nous est doux, mais encore cela nous est aisé. Il ne nous vient point à l'esprit que Dieu veuille tromper notre piété ni notre amour. S'il n'avait point ordonné à ses anges d'apporter au cœur du monde catholique cette maison, qui fut le théâtre du premier mystère de notre salut, il aurait su en faire disparaître la trompeuse image; et autant il lui serait facile d'anéantir un vain simulacre, autant sans doute il lui a été facile de donner à notre vénération ces pierres saintes, du moment qu'il entra dans ses impénétrables desseins d'abandonner aux infidèles le sol, autrefois béni, qui les avait d'abord portées. »

Comme les historiens et les savants, les poètes ont à leur manière célébré Lorette. Depuis le Tasse jusqu'au poète contemporain que nous allons citer, nous en pourrions nommer plusieurs. Écoutons au moins ces doux vers adressés à la Santa Casa :

Pauvre maison où Marie
 D'un fils divin prenait soin,
 A genoux, l'âme attendrie,
 Je te contemplais de loin.

C'est donc ici qu'ils vécurent,
 Me disais-je. J'écoutais
 Ce que les pierres murmurent,
 Pour ne l'oublier jamais.

O sainte enfance ! ô tendresse,
 Sourires de mon Sauveur !
 Durs travaux de sa jeunesse !
 Abaissement et grandeur !

Ici trente ans, sans relâche,
 Celui qui créa les cieux
 D'un mot, sur son humble tâche
 Se courba silencieux.

Et trente ans, silencieuse
 Devant ce fils adoré,
 Ta prière, femme heureuse,
 Monta sous ce toit sacré.

Non, non, de ces murs antiques
 Nul ne devrait approcher !
 Seules, des mains angéliques
 Sont dignes de les toucher.

Les anges qui les portèrent,
 En chantant prirent leur vol,
 Et les lauriers s'inclinèrent
 Quand leur pied toucha le sol.

Et les lauriers et les anges
 Ont fait ce que nous ferons ;
 Comme eux chantons ses louanges,
 Et comme eux courbons nos fronts.

Ta main pourtant me relève ;
 Tu me dis d'entrer chez toi ;
 Mère, ce serait un rêve,
 Si Jésus n'était en moi !

Mais tu veux que je t'honore
 Comme il t'honora jadis.
 Eh bien ! j'obéis encore :
 Ma mère, accueille ton fils ¹ !

Nous avons raconté le passé et dit l'état présent de la Sainte Maison. Nous sera-t-il permis, soulevant un coin du

¹ Octave Ducros, de Sixt.

voile que Dieu a jeté sur les choses qui ne sont pas encore, de chercher à savoir quel sera son avenir ? Et d'abord ce divin sanctuaire qui s'était fixé, il y a six siècles, dans les États du vicaire de Jésus-Christ, reviendra-t-il à ses anciens maîtres ? Oui ; c'est notre conviction profonde ; elle est basée sur l'expérience de dix-huit siècles et sur la parole expresse du saint pontife, nous allions dire du doux martyr, qui gouverne aujourd'hui l'Église. Dieu saura dans le présent, comme il a fait dans le passé, susciter des vengeurs à sa cause ; et, si la race des Pépin et des Charlemagne est à jamais éteinte, il trouvera, pour réaliser son œuvre, d'autres instruments que nous ne connaissons pas. « Si je ne suis pas moi-même avec vous quand se feront ces choses, disait, il y a quelques années, Pie IX en parlant du recouvrement des provinces usurpées, ce sera celui qui s'assiéra après moi sur ce siège ; car Simon meurt, mais Pierre est impérissable ¹. »

Ce que l'avenir réserve encore à la Sainte Maison de Lorette, c'est, croyons-nous, une ère nouvelle de prospérité et de grandeur. L'industrie moderne, qui ouvre les Apennins et les Alpes, prête aux pèlerins ses ailes de feu, et fait passer au pied de la sainte colline ses voies ferrées, lui versera bientôt des multitudes telles qu'elle n'en avait pas vu aux jours de sa splendeur première. Comme autrefois Jérusalem, lorsqu'au retour de la captivité elle reçut ses enfants, la cité sainte dépouillera ses vêtements de deuil, brisera les chaînes de son esclavage, et verra se réaliser pour elle la prédiction d'Isaïe : « Lève autour de toi les
« yeux, regarde ; c'est vers toi que ces peuples s'avancent.
« Tu les verras, et ton cœur admirera, et il sera inondé
« de délices, quand la multitude des contrées situées au
« delà de la mer, quand les princes des nations accourront
« dans ton enceinte..... Les enfants de tes persécuteurs se
« prosterneront devant toi ; tes ennemis adoreront la pous-

¹ Allocution de Pie IX aux officiers de son armée, le 1^{er} janvier 1862.

« sière de tes murailles ; ils t'appelleront la cité chérie du « Seigneur. » Puisse la génération qui s'élève, puissions-nous nous-mêmes jouir de cette gloire nouvelle et des fruits de salut qui en découleront sur le monde !

Enfin un dernier prodige s'ajoutera peut-être aux prodiges du passé. Voici ce qu'on lisait dans la correspondance de Rome du journal *le Monde*, le 15 février 1864 : « Si nous pouvions ajouter foi à des prédictions émanant de personnes recommandables, Lorette ne serait pas la station définitive de la Sainte Maison de Nazareth. Après avoir été transportée de Nazareth en Dalmatie, et ensuite à Lorette, la Sainte Maison serait destinée à être transportée de nouveau jusqu'à Rome, auprès de Sainte-Marie-Majeure, où les chanoines de Lorette apporteraient ensuite le trésor, comme pour confirmer l'authenticité de l'événement. Cette prédiction émane d'une source respectable sous tous rapports. »

Quel degré de croyance faut-il donner à ces paroles ? Nous l'ignorons. Mais la simple supposition du fait qu'elles expriment s'accomplissant, au cœur de l'Europe, sous les yeux du monde croyant et incroyant, fera comprendre quelle force ont ajoutée à la certitude de la première translation celles qui l'ont suivie. Des hommes, qui croyaient en cela faire preuve d'esprit, ont stupidement plaisanté sur les *voyages* de la Sainte Maison, comme si Dieu n'eût pas su tout d'abord ce qu'il voulait faire. Aveugles, qui ne voient pas que Dieu aime surtout les petits et les faibles, et que ces translations successives étaient la grande preuve populaire qu'il voulait donner aux masses généralement incapables de suivre un long raisonnement.

Quoi qu'il en soit, du reste, de cette translation à venir, laquelle, après tout, n'est pas plus impossible que les autres, nous pensons que quiconque a lu avec un cœur droit, avec une âme impartiale, les pages qui précèdent, n'aura pas besoin de cette dernière preuve pour croire au prodige de la Santa Casa. « O sanctuaire de Lorette, s'écrie, en terminant

son ouvrage, un auteur qui a épuisé la question, auquel nous avons beaucoup emprunté, et que devront lire ceux qui veulent étudier à fond l'histoire de ce prodige ¹; sanctuaire de Lorette, tout me démontre votre grandeur : les pierres dont vous êtes construit, les objets que vous renfermez, l'exactitude de vos dimensions, le prodige perpétuel de votre existence, le privilège mystérieux de votre inviolabilité, tout en vous se réunit pour proclamer vos titres à la vénération de l'univers. L'univers lui-même, qui a si bien compris le muet langage de vos faibles, mais précieuses murailles, vient confirmer ma croyance en me présentant dans tous les siècles cette glorieuse suite d'écrivains qui ont chanté vos gloires. Les princes et les peuples sont à vos pieds; les évêques et les pontifes suprêmes se font un devoir de vous entourer de leur dévouement et de leurs hommages. L'Église, qui ne saurait favoriser la superstition et le mensonge, célèbre avec pompe la fête de votre translation, et l'enregistre glorieusement dans les livres de sa liturgie. Que puis-je demander de plus que cet accord du genre humain et de l'Église pour m'agenouiller devant vous, et honorer dans votre enceinte les grands mystères dont vous avez été témoin! »

Sanctuaire auguste, m'écriai-je à mon tour, merci pour toutes les joies saintes dont tu as inondé mon âme! J'ai vu l'Italie et ses splendeurs, son beau ciel, ses riches églises, les corps miraculeusement conservés de ses saints ², les grandes œuvres de ses artistes; j'ai parcouru ces lacs du pied des Alpes, dont les flots bleus réfléchissent, avec les glaciers éternels, le soleil des heureuses contrées du Midi; j'ai visité *Gênes la Superbe, Florence la Belle, Venise la Riche, Naples la Charmante, Rome la Sainte*; des bords du cratère grondant du Vésuve, j'ai contemplé, d'un côté ce golfe sans pareil au monde, de l'autre les plaines de cette

¹ *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, par A.-B. Cailiau, prêtre de la Miséricorde. Paris, 1843.

² Sainte Catherine à Bologne, sainte Claire à Assise, sainte Rose à Viterbe.

Campanie qui séduisit Annibal et son armée victorieuse : sur ma tête le ciel, autour de moi l'Éden, à mes pieds l'enfer ; j'ai interrogé Pompéi, la cité momie, se dégageant du linceul de cendres sous lequel elle a dormi dix-huit cents ans ; j'ai rêvé dans la campagne romaine et sous les ruines du Colisée ; j'ai foulé la sainte poussière des catacombes ; j'ai prié sur le tombeau des apôtres ; prosterné devant Pie IX, je me suis senti bénir par cette main qui porte les destinées du monde ; mais jamais, mais nulle part, je n'ai éprouvé d'émotions, je n'ai versé de larmes pareilles aux émotions que j'ai ressenties, aux larmes que j'ai versées dans ton enceinte bénie. Ah ! ces émotions, si je dois les savourer encore, ce ne sera qu'au ciel, ou à l'ombre de tes murailles, si Dieu m'accorde la grâce d'y revenir un jour. Que ce soit, cette fois-là, sans mélange aucun d'indignation ni de tristesse ! car, vous le savez, bonne mère, en voyant Lorette aux mains des spoliateurs de Pie IX, en voyant les Piémontais monter la garde aux portes de votre maison, j'éprouvai ce que doivent éprouver les pèlerins de Jérusalem contemplant les lieux saints au pouvoir des Turcs. Vierge de Lorette, vous vous souviendrez des jours de Lépante ; votre pied vainqueur écrasera, votre main toute-puissante balayera de votre sanctuaire les larrons et les profanateurs. Ce sera le jour où le Seigneur Dieu regardera en face la vérité et la justice. Ce jour-là, la maison de Nazareth sera rendue au vrai roi de Rome, au vicaire du Christ, à celui qui a déposé sur votre front la couronne immaculée ; et alors, élevant vers vous ses mains et sa voix, le monde une fois de plus redira la louange des anciens jours : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo !* O Vierge, vous seule avez dans tout l'univers écrasé toutes les hérésies ; vous seule avez écrasé la révolution antichrétienne, la grande hérésie des temps modernes !

ITINÉRAIRE

ET

GUIDE DE L'ÉTRANGER A LORETTE

I

INDICATIONS POUR LE VOYAGE DE LORETTE

La création de nombreux réseaux de chemins de fer et le percement prochain du mont Cenis permettront de faire ce beau voyage avec une économie de plus en plus grande de temps, de fatigue et d'argent. Bien des personnes renoncent au pèlerinage de la Santa Casa parce qu'elles s'en exagèrent les difficultés. Nous sommes sûr de les surprendre agréablement en leur disant que, des contrées situées à l'est de la France, on peut facilement, par le chemin de fer, se rendre à Lorette en deux jours. Pour ceux qui ne voudraient que faire le pèlerinage, ce serait l'affaire d'une semaine au plus. Néanmoins, quoiqu'il y ait dans la seule visite de la Sainte Maison de quoi illuminer et réchauffer toute une vie, nous pensons que personne ne s'en tiendra là. Il y a presque à chaque pas, et sans s'écarter notablement de la route, de trop délicieuses stations pour le touriste, pour l'artiste et pour le chrétien ! Les *lacs Majeur* et de *Côme*, qui le cèdent à peine aux plus beaux lacs de la Suisse ; les *îles Borromées* ; *Arona*, la patrie de saint Charles, où l'on voit sa statue colossale ; *Milan*, et, tout près, la *Chartreuse de Pavie*, le plus somptueux monastère qu'il y ait au monde ; *Brescia*, *Solferino*, *Vérone*, *Mantoue*, *Padoue*, VENISE, *Ferrare*, *Bologne*, *Rimini*, *Ancône*, et enfin LORETTE.

Puis, à moins qu'on ne préfère se rendre à *Naples* par les Abruzzes, ou à *Rome* par les grands sanctuaires des Apennins, *Assise* et *Spolette*, on peut revenir par *Modène*, *Parme*, *Plaisance* et *Turin*.

Il y a trois itinéraires pour un voyage du nord de l'Italie : 1° par *Genève*; 2° par *Chambéry*; 3° par *Nice*.

1° Par GENÈVE. — Après avoir traversé le lac, s'arrêter à *Saint-Maurice-en-Valais*, pour visiter le monastère et le théâtre du martyr de la légion thébaine; puis à *Vernayaz*, pour admirer la cascade de Pissevache et les effroyables gorges du Trient. — A *Martigny*, deux voies se présentent : l'une par le SAINT-BERNARD et la vallée d'Aoste, d'où l'on gagne, par Ivree, *Turin*; l'autre par le SIMPLON. — S'arrêter à BAVENO pour visiter les *îles Borromées* (on peut aller voir le fond du lac en bateau à vapeur). — A l'extrémité méridionale du lac, ARONA. — Au lieu de se rendre directement d'Arona à Milan, nous conseillons de se faire débarquer à LAVENO (en face de Baveno), d'y louer un cabriolet pour aller visiter la *Madonna del Monte* et gagner VARÈSE. — De Varèse, par la diligence, à COME. (On peut, et nous dirons même, tant les rives en sont belles, *il faut* visiter le lac en bateau à vapeur.) — De Côme, par le chemin de fer, à *Monza* et à MILAN. — Visiter la *Chartreuse de Pavie*. — De Milan, par le chemin de fer, à BRESCIA, puis à VÉRONE, d'où excursion à MANTOUE, et, si l'on veut, à TRENTE ¹. — De Vérone, par VICENCE et PADOUE, à VENISE. — De Venise, par Padoue et FERRARE, à BOLOGNE. — De Bologne à LORETTE, par RIMINI et ANCONE. (Si l'on voulait abrégé le voyage et sacrifier Venise, on se rendrait directement de Milan à Lorette par Plaisance et Bologne, ou plus directement encore de Turin à Lorette par Alexandrie, si l'on voulait sacrifier Milan.)

2° Par CHAMBÉRY. — De Chambéry, par le *mont Cenis* et

¹ Par le chemin de fer, Mantoue n'est qu'à une heure de Vérone; Trente à trois heures et demie.

Suze, à TURIN; puis VERCEIL, NOVARE, MILAN et l'itinéraire ci-dessus. (C'est la route la plus directe.)

3° Par NICE. — De Nice à TURIN par le *Col de Tende* et *Coni*; ou de Nice à GÈNES par le paquebot; puis de Gènes, par ALEXANDRIE, à TURIN, à PAVIE, à PLAISANCE ou à MILAN, puis le reste comme ci-dessus.

II

LA PLACE DE LA MADONE ET LE PALAIS APOSTOLIQUE

Pour le pèlerin, Lorette se réduit à peu près à la *place de la Madone* et aux monuments qui l'entourent. Nous laisserons donc de côté la vieille enceinte bâtie par les papes afin de protéger la Sainte Maison contre les Turcs, les couvents, les hospices, la place et la fontaine des Coqs, et nous nous transporterons immédiatement en face de la basilique.

La place de la Madone forme un carré long d'environ 220 mètres de tour. Au milieu s'élève une fontaine où jaillissent les eaux amenées par le magnifique aqueduc de Paul V, qu'on voit se développer dans la plaine. Les groupes d'aigles, les dragons et les tritons en bronze qui la décorent sont de Tarquin et Pierre-Paul Jacometti.

A droite est le collège illyrien, à gauche le PALAIS APOSTOLIQUE élevé par Jules II et ses successeurs sur les plans de Bramante; ce palais se replie derrière vous pour former le fond de la place. Au rez-de-chaussée s'étendent de vastes portiques soutenus par des pilastres doriques, et couronnés d'une élégante corniche. Au-dessous de la corniche sont des emblèmes représentant les armoiries des

papes et des cardinaux protecteurs de Lorette, ainsi que diverses sculptures se rapportant à la Santa Casa. L'étage supérieur, d'ordre ionique, se compose de fenêtres arrondies avec grâce, de balustres de marbre et d'une magnifique rampe qui circule tout autour du bâtiment. Çà et là sont des piédestaux qui attendent encore les statues qui doivent les surmonter.

A l'étage supérieur sont diverses salles composant une sorte de musée. On y remarque : une *Vue de Lorette* et une *Translation de la Sainte Maison*, par Foschi ; — *Le Christ mort, soutenu par Dieu le Père*, attribué au Guerchin ; — *La Madone et l'enfant Jésus*, de Mazzuola ; — *Saint Nicolas de Bari*, par le chevalier Conca ; — *La Femme adultère*, par Lorenzo Lotto ; — *La Conception*, par Joseph Crespi, Bolognais ; — *Sainte Claire*, par le Schidone ; — *Notre-Dame et quelques saintes vierges*, par Jean Baglione, Romain ; — *La Cène*, chef-d'œuvre de Simon Vouet ; — *La Femme adultère*, de l'école du Titien ; — *Le Cénacle*, par Félix Damiani, entouré de *quatre petits tableaux* du Schidone.

De cette première chambre on pénètre, à droite et à gauche, dans plusieurs autres salles richement décorées. Les voûtes ont été peintes par le Bolognais François Stagni, et les murailles sont ornées de tableaux précieux, parmi lesquels on remarque : *La Crèche*, d'Annibal Carrache ; — *Le Christ en croix*, du Pomarance ; — *La Conception*, de Philippe Bellini ; — une copie de la *Nativité de la Vierge*, de Maratti.

Le cabinet le plus reculé au couchant renferme des tapisseries exécutées d'après les célèbres cartons de Raphaël conservés à Londres. Elles sont au nombre de sept :

1° *Le Peuple de Lystre voulant offrir à Paul et à Barnabé un sacrifice que refusent indignés les saints apôtres* ;

2° *Pierre et Jean guérissant un boiteux de naissance, devant la porte du temple de Jérusalem* ;

3° *Jésus-Christ remettant à saint Pierre les clefs du royaume des cieux* ;

4° *Saint Paul rendant subitement aveugle, devant le proconsul Sergius Paulus, le magicien Élymas, qui s'opposait à la doctrine de l'apôtre;*

5° *La Pêche miraculeuse;*

6° *Saint Paul prêchant aux Juifs de Rome pendant sa captivité;*

7° *Le Linceul mystérieux, rempli de toutes sortes d'animaux, présenté à saint Pierre dans une vision.*

Ces précieuses tentures ont été données à la Vierge de Lorette par le cardinal Sforza Pallavicini.

De la salle des tapisseries on descend à la chapelle de l'oratoire nocturne. La voûte est peinte par l'école de Roncalli. Au-dessus de l'autel est une belle fresque représentant la *dernière Cène*; à droite, un admirable tableau du *Baptême de Jésus-Christ*, par Tibaldi.

De l'oratoire nocturne on va visiter la pharmacie célèbre par les trois cent quatre-vingts vases qu'elle renfermait, et dont quelques-uns se voient au trésor de la Sainte Maison. Ils ont été peints sur les dessins de Raphaël, de Jules Romain et de Michel-Ange. On peut les diviser en quatre classes : 1° sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament; 2° de l'histoire romaine; 3° des Métamorphoses d'Ovide; 4° collection variée de jeux enfantins.

III

FAÇADE DE L'ÉGLISE

Revenons à la grande place, et ne détachons plus nos yeux de l'auguste basilique. Sa coupole élancée se dessine sur l'azur du ciel comme un globe immense; son clocher,

œuvre de Vanvitelli, porte à plus de 180 pieds dans les airs ses quatre étages dorique, ionien; corinthien et composite, que surmonte une pyramide octogone dominée par la croix.

Quelle est, sur le parvis même de la basilique, cette statue de bronze, assise sur un trône, la main levée pour bénir? C'est Sixte V, coulé par Calcagni. Sur la base se voit un lion de bronze, dressé sur ses pattes de derrière, tenant dans sa griffe une branche de poirier ¹ surmontée des clefs et de la triple couronne que soutiennent deux anges. Ce sont les armes du pontife. A droite et à gauche sont celles du cardinal Peretti, son neveu, et du cardinal Gallo, protecteur de la Santa Casa. Au-dessous, une inscription rappelle les titres de Sixte V à la reconnaissance des Marches. Les deux cadres latéraux sont remplis par des bas-reliefs représentant l'*Entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem*, et *Jésus chassant les vendeurs du temple*. Derrière sont gravées les armes des Marches ², et au-dessous les noms des six cardinaux originaires de cette province et créés par Sixte V. — Aux quatre angles sont placées les quatre statues de la *Justice*, de la *Charité*, de la *Religion* et de la *Paix*.

La façade de la basilique, commencée sous Pie V, continuée sous Grégoire XIII, ne fut terminée que sous Sixte V. Au-dessus du frontispice de la porte du milieu, on admire une magnifique statue de bronze, de grandeur colossale, représentant la *sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras*. C'est l'œuvre de Jérôme Lombard.

Les trois fils de cet artiste, Pierre, Paul et Jacques, furent chargés de sculpter cette porte. Ils ont représenté, dans une série de tableaux en relief,

A droite, en commençant par le haut :

1° *Création d'Ève*;

¹ *Peretti*, poirier; c'était le nom de la famille de Sixte V.

² Un pic. Le Picenum tirerait son nom de Picus. Voir Virgile, *Æn.*, l. vii.

2° *Le Père éternel, entouré d'un groupe d'anges, bénissant Adam qu'il vient de créer;*

3° *L'Ange chassant du paradis nos premiers parents,*

4° *L'Église catholique, sous la figure d'une femme pleine de majesté, recevant les hommages du peuple fidèle;*

5° *Abel mis à mort par Caïn;*

6° *L'Église accueillant l'Innocence, qui vient à elle une palme à la main.*

A gauche :

1° *Ève présentant à Adam le fruit défendu;*

2° *L'Hérésie, sous la forme d'un serpent, cherchant à troubler l'Église, représentée par une femme assise;*

3° *Loi du travail; Adam bêche péniblement la terre, tandis qu'Ève fait tourner son fuseau;*

4° *L'Église, un lis à la main, accueille, pour les purifier, les pénitents résignés;*

5° *La Fuite de Caïn poursuivi par la colère de Dieu;*

6° *L'Hérésie fuyant devant l'Église catholique en se mordant les mains.*

La PORTE LATÉRALE A GAUCHE, c'est-à-dire du côté du clocher, est l'œuvre de Tiburce Verzelli, élève de Jérôme Lombard. Chaque battant est divisé en cinq tableaux environnés d'arabesques et ornés de statuettes des prophètes et des sibylles.

A droite :

1° *Création d'Adam, — entre l'Annonciation et le Baptême de Jésus-Christ;*

2° *L'Ange annonçant à Agar dans le désert la naissance d'Ismaël, — entre Agar chassée par Abraham et l'Ange lui montrant la source qui sauvera son fils;*

3° *Sacrifice d'Abraham, — entre le Portement de croix et le Crucifiement;*

4° *Passage de la mer Rouge, — entre Moïse annonçant la dixième plaie et Moïse levant sa verge pour réunir les flots;*

Sur les deux médaillons : *Jésus au jardin des Oliviers et le Couronnement d'épines;*

5° *La Manne tombant du ciel.*

A gauche :

1° *Création d'Ève*, figure de l'Église naissante, — entre *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre* et la *Descente du Saint-Esprit*;

2° *Rebecca abreuvant les chameaux d'Éliézer*, — entre *Éliézer accueilli par Bathuel et Laban* et la *Naissance d'Esau et de Jacob*;

3° *Triomphe de Joseph en Égypte*, — entre *Jésus-Christ devant les docteurs* et l'*Entrée triomphale à Jérusalem*;

4° *Mort d'Holopherne*, — entre *Judith se rendant au camp* et *Judith plaçant la tête d'Holopherne sur les murs de Béthulie*.

Les deux petits médaillons représentent les *Vendeurs chassés du temple* et la *Résurrection du Sauveur*;

5° *Moïse fait jaillir l'eau du rocher.*

LA PORTE LATÉRALE DE DROITE est l'œuvre d'Antoine Calcagni, assisté de Tarquin Jacometti et de Sébastien Sébastiani. On y voit,

A droite :

1° *Sacrifices de Caïn et d'Abel*, — entre la *Nativité de Marie* et sa *Présentation au temple*;

2° *Sacrifice de Noé après le déluge*, — entre l'*Entrée dans l'arche* et *Cham maudit*;

3° *L'Arche transportée à Jérusalem*, — entre la *Visitation* et la *Nativité du Sauveur*;

4° *Le Buisson ardent*, — entre *Moïse sur le Nil* et la *Verge changée en serpent*;

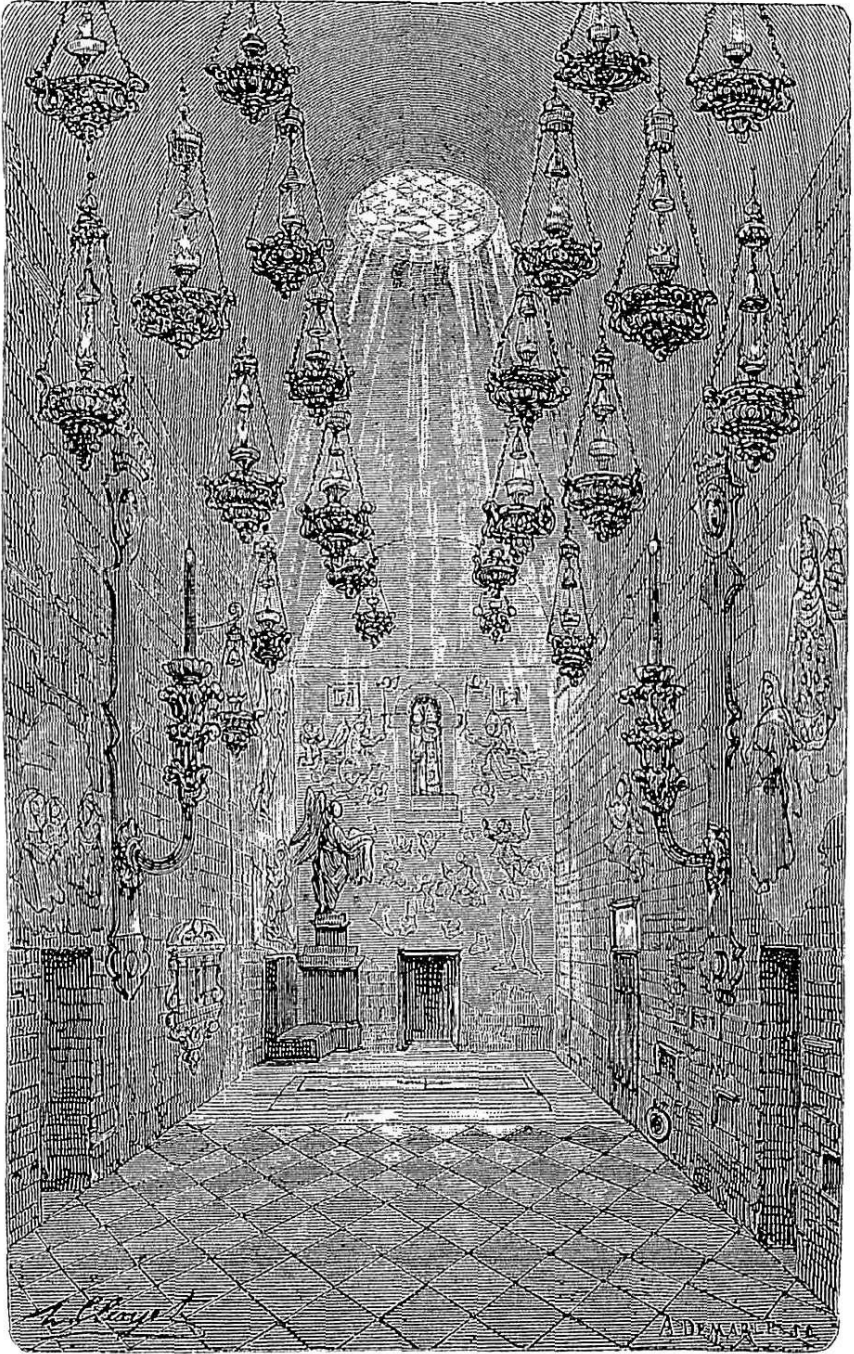
Sur les deux médaillons : la *Circoncision* et la *Fuite en Égypte*;

5° *Abigaïl allant à la rencontre de David*;

A gauche :

1° *Le Meurtre d'Abel*, — entre le *Mariage de la sainte Vierge* et l'*Annonciation*;

2° *L'Échelle de Jacob*, — entre *Jacob gardant les troupeaux de Laban* et sa *Lutte avec l'ange*;



Vue intérieure de la Sainte Maison.

3° *Le Trône de Salomon*, — entre *Anne la prophétesse* et *l'Adoration des Mages* ;

4° *Le Serpent d'airain*, — entre *Caleb et Josué revenant de la terre promise* et *Nadab et Abiu dévorés par le feu profane qu'ils avaient mis dans leur encensoir* ;

Dans les petits médaillons : *les Apôtres au tombeau de la sainte Vierge* et *le Couronnement de Marie au ciel* ;

5° *Esther devant Assuérus*.

IV

INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE

Nous commençons le tour de l'église par les chapelles qui sont à droite en entrant.

1^{re} chapelle. — On y voit un bas-relief en bronze représentant la *Déposition de croix*, que les Italiens désignent sous le nom de *Pietà*.

2^e chapelle. — Elle possède une mosaïque de *Saint Benoit* et *Saint Dominique*. Sur le gradin de l'autel est un petit tableau représentant *Saint Joseph de Copertino en extase devant la Sainte Maison*. Des troupes d'anges descendent du ciel apportant aux hommes les grâces obtenues dans la *Santa Casa*.

3^e chapelle. — Un *Saint François de Paule*, d'Antoine Cavalucci, reproduit en mosaïque.

4^e chapelle. — Mosaïque représentant *Saint Charles* et *Saint Emidius*.

5^e chapelle. — Mosaïque représentant la *Conception*, d'après Maratta. Aux côtés, *Saint Jacques de la Marche* et *Saint Gaétan*, par Alexandre Ricci. Ces deux saints, ainsi que la plupart des précédents, sont des pèlerins de Lorette.

6^e chapelle. — Mosaïque représentant le *Mariage de la sainte Vierge*. On y voit les prétendants évincés brisant de dépit leur baguette de noisetier, tandis que saint Joseph tient à la main sa verge fleurie : allusion à une légende d'après laquelle la main de Marie devait être accordée à celui des prétendants dont la baguette de noisetier fleurirait pendant la nuit¹.

A l'angle, à droite, est une sacristie habituellement fermée. A l'extrémité du bras de la croix formée par la basilique sont trois autres chapelles.

Dans la 1^{re} est une mosaïque où l'on voit, près de saint Joachim et de sainte Anne, *la Sainte Vierge encore enfant arrosant un lis*, symbole de la pureté, tandis qu'un rayon de lumière descend du ciel sur sa tête. Joachim étonné montre ce prodige à son épouse, qui, ravie d'admiration, regarde le ciel en bénissant Dieu. L'original de ce tableau est d'Angélique Kauffman.

La 2^e chapelle, plus profonde que les deux autres, sert de chœur aux chanoines. Les tableaux, au-dessus des stalles, sont de Lorenzo Lotto. Au plafond, *la Madone assise sur la Sainte Maison*, de Gasparini.

La 3^e chapelle est consacrée à *l'Annonciation*. La mosaïque de l'autel où est représenté ce mystère est imitée de Frédéric Barocci, d'Urbino. Les fresques de la voûte, où l'on admire surtout une figure pâle et couverte d'un voile, tenant uné croix à la main, symbole de la *Foi*, sont de Zuccari, ainsi que le *Mariage de la Vierge* et la *Visite à sainte Elisabeth*, peinte également à fresque, en 1583.

Vient ensuite la sacristie de la cure, où l'on admire les fresques peintes à la voûte par Lucas Signorelli, et de riches armoiries ornées de points de vue et d'arabesques.

Plus loin sont deux tombeaux : le premier est celui de M^{sr} Cabannes, gouverneur de Lorette et originaire d'Avi-

¹ En France, une autre croyance populaire se rattache à ce souvenir ; c'est qu'en mémoire de ce prodige les noisetiers sont en fleur à toutes les fêtes de la sainte Vierge.

gnon; le second est le tombeau du cardinal Cajetan. Une inscription rapporte qu'il le fit exécuter lui-même, comptant pour sa dernière heure sur le secours de cette même Vierge Marie qui l'avait tant protégé durant sa vie. Sur la pierre tumulaire on lit ces mots : « C'est ici que j'habiterai; car c'est la demeure que j'ai choisie. »

Après ces mausolées commencent les chapelles du fond du chœur. La 1^{re} possède la plus belle mosaïque qui soit dans cette église; c'est la *Nativité de la Vierge* copiée sur l'original d'Annibal Carrache, que possède aujourd'hui le musée du Louvre.

La 2^e est la chapelle du Saint-Sacrement. Au fond est une copie du *Saint Philippe de Neri*, du Guide. La fresque du côté de l'évangile représente le *Saint Sacrifice de la messe*, et celui qui fait face *Tancrede blessé par Argant*, expirant dans les bras d'Herminie, au siège de Jérusalem¹. Deux autres fresques, plus petites et plus rapprochés de l'autel, nous montrent *Nicolas Frangipani faisant élever une église au lieu où avait séjourné la Sainte Maison, en Dalmatie*, et *l'Apparition de la sainte Vierge à l'évêque Alexandre*.

La 3^e chapelle a, sur l'autel, une mosaïque où l'on voit *Sainte Catherine agenouillée avec saint Jean-Baptiste au tombeau de la sainte Vierge*, et, dans les airs, la *Sainte Vierge portée au ciel*. A la voûte sont représentées la *Crèche*, la *Circoncision* et la *Transfiguration*. Sur la muraille à gauche, la *Prédication de saint Jean*; sur celle de droite, la *Décollation du Précurseur*. Toutes ces peintures sont des chefs-d'œuvre de Pellegrin Tibaldi, de l'école bolonaise.

La 1^{re} chapelle du bras gauche du transept possède une mosaïque ayant pour sujet la *Visitation*. C'est la plus ancienne de Lorette; elle date de 1787. A droite et à gauche sont deux tableaux représentant, l'un *Saint Jean interrogé*

¹ « Ne me conduisez pas sous ma tente, s'écrie le guerrier mourant, mais à la cité royale de David; peut-être le lieu où expira l'homme immortel me rendra la route des cieux plus facile. » (*Jérusalem délivrée*, chant XIX.)

par les princes des prêtres; l'autre, le Sauveur montrant aux envoyés du Précurseur, comme preuve de sa divinité, les malades guéris et les pauvres évangélisés.

La 2^e chapelle est appelée chapelle du *Rosaire*, parce que tous les mystères de cette dévotion sont peints à la voûte. De chaque côté sont deux tableaux représentant *Saint Thomas d'Aquin entre saint Pierre et saint Paul*, et le même docteur écrivant sa *Somme théologique*.

La dernière chapelle est tout ornée de fresques qu'on attribue au Lombardelli. Sur les murailles sont peints les *Noces de Cana* et *l'Enfant Jésus au milieu des docteurs*; à la voûte, la *Fuite en Égypte*, *l'Adoration des Mages* et le *Couronnement de la sainte Vierge*. Cette chapelle n'a point d'autel; mais à la place se trouve une porte qui conduit à une 3^e sacristie et à la salle du grand trésor. Nous reviendrons à cette sacristie et au trésor après avoir terminé la visite de la basilique.

Il nous reste encore six chapelles à visiter :

Dans la 1^{re} est une *Cène* en mosaïque, d'après un original de Simont Vouet, peintre français.

Dans la 2^e, une mosaïque de *Maria desolata* qu'un ange fortifie et console.

Dans la 3^e, une mosaïque de *Saint Michel*, du Guide, dont l'original est chez les capucins de la place Barberini à Rome.

Dans la 4^e, mosaïque, d'après le Dominiquin, représentant *Saint François d'Assise conduit par un ange*.

Dans la 5^e, mosaïque de *Saint Ignace* et *Saint Philippe de Neri*.

Dans la 6^e est le *baptistère*, qui est une des merveilles de cette admirable église. Les fonts seuls ont coûté 80,000 francs. Ils sont formés d'un grand vase de bronze, au sommet duquel s'élève la statue du Précurseur baptisant le Sauveur du monde. Autour des fonts est représenté en relief tout ce qui, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, rappelle le baptême. D'abord, *Saint Jean prêchant sur les*

rives du Jourdain; parmi la foule qui l'entourne, on remarque des enfants curieux qui, pour mieux voir, sont montés sur les arbres. A droite de ce groupe admirable, on voit la *Circoncision du Sauveur*; à gauche, la *Guérison de Naaman* se baignant, par ordre d'Élisée, dans les eaux du Jourdain. Sur le devant, *Jésus chassé par les pharisiens*, rencontre *l'aveugle-né*, à qui il rend la vue en lui mettant sur les yeux de la boue faite avec sa salive. A gauche, *saint Philippe explique à l'eunuque de la reine de Candace l'Écriture que ce dernier lisait sans la comprendre*: on dirait qu'on voit courir les chevaux et rouler le char où sont emportés le néophyte et le ministre sacré qui va le laver dans les eaux de la grâce. Quatre statuette d'un travail exquis sont aux coins du vase pour exprimer les merveilleux effets du baptême: — La 1^{re} représente la *Foi* avec cette devise: « Elle ne saurait être trompée (*Nescia falli*). » — La 2^e; l'*Espérance* avec ces mots: « Elle ne saurait être ébranlée (*Nescia flecti*). » — La 3^e, la *Charité* avec cette inscription: « Elle ne saurait être divisée (*Nescia scindi*). » — La 4^e, la *Persévérance*, ayant auprès d'elle un chien et un crâne dénudé, symboles de la fidélité jusqu'à la mort; elle a pour légende: « Elle ne saurait être brisée (*Nescia frangi*). » Au-dessous de ces statues sont quatre médaillons qui approprient ce baptistère à l'église de Lorette. On y voit la *Sainte Maison traversant dans les airs la mer Adriatique*, — puis *s'arrêtant dans le bois des lauriers*, — *passant sur la colline des deux frères de Recanati*, — et enfin *se fixant dans le lieu où elle repose aujourd'hui*.

Revenus à la porte principale par laquelle nous sommes entrés, montons par la grande nef vers la coupole et le revêtement de la Santa Casa.

Les prophètes, peints en grisaille à la voûte de la grande nef, sont de Lucas Signorelli, à l'exception des trois derniers, qui sont du Pomarance.

Sous le pontificat de Clément VII, la coupole menaçait de s'écrouler, et sa ruine devait entraîner celle de l'église

entière. Antoine de San-Gallo fut chargé de prévenir ce désastre; il s'en acquitta avec un mérite et un succès tels, que Vasari compare cette restauration à la résurrection d'un mort, et n'hésite pas à en faire le chef-d'œuvre d'un architecte qui peut lutter de génie avec Michel-Ange.

La coupole fut décorée par Roncalli, aidé de quelques artistes du temps. Sur les pendentifs, on voit les *quatre Évangélistes*; plus haut sont les *Vertus*, les *Docteurs* et *deux chœurs d'anges* placés en cercle les uns au-dessus des autres, exécutant un concert.

Nous voici devant la façade occidentale du revêtement en marbre de Carrare de la Santa Casa. Mais, avant de l'examiner en détail, passons au trésor.

V

SALLE DU TRÉSOR

De l'église pour aller au trésor, on passe d'abord par la sacristie, où se revêtent des ornements sacerdotaux les prêtres qui doivent célébrer la messe à l'autel de la Santa Casa ou à celui de l'Annonciation. On remarque dans cette sacristie, au-dessus du lave-main, un admirable tableau du Guide représentant une *Pieuse dame instruisant des jeunes filles*; — au-dessus du prie-dieu, à gauche, un clair-obscur, que les uns attribuent au Tintoret, d'autres à Jacques Callot; — à droite, *la Sainte Vierge communiée par Notre-Seigneur*, de J. Chiari, Romain; — entre les deux fenêtres, un *Christ* ou plutôt un *Martyr entraîné par les bourreaux*, de Gérard des Nuits; — plus bas, un *Saint Jérôme*, de Palma le jeune ou de P. Véronèse; —

en face des fenêtres, *la Madone avec la Madeleine, l'Enfant Jésus et saint Jean*, par P. Mazzuoli; — au-dessous, *l'Ensevelissement de Notre-Seigneur*, par Zuccari. — *La Vierge et l'enfant Jésus*, sur cuivre, est une délicieuse copie de Raphaël exécutée par Garofolo. — *Le Sauveur contemplant les instruments de sa passion*, par Bassano. — *La Sainte Famille à table*, par le Corrège. — *La Vierge accroupie avec l'enfant Jésus devant elle*, attribuée à Andrea del Sarto.

Une porte épaisse, garnie de fer et de verrous, donne entrée dans la salle du trésor, construite sous Paul V, en 1618.

La voûte est ornée de peintures de Christophe Roncalli, surnommé le Pomarance; c'est, dit le P. Caillau, un travail surprenant et grandiose. Ces fresques représentent les différentes scènes de la vie de la sainte Vierge entremêlées de prophètes et de sibylles. A côté d'une magnifique peinture de la *Sibylle de Cumès*, on voit la *Naissance de la sainte Vierge*; — puis *David* dans l'extase de l'inspiration divine, et, près de lui la *Présentation de Marie au temple*; — la *Sibylle Érythrée* et le *Mariage de la sainte Vierge*; — le prophète *Isaïe*, la *Sibylle de Cumès* et l'*Annonciation*; — le roi *Salomon*, la *Sibylle de Samos* et la *Visitation*; — le prophète *Osée* et la *Fuite en Égypte*; — la *Sibylle Persique* et l'*Enfant Jésus retrouvé au milieu des docteurs*; — le prophète *Malachie*, la *Sibylle Phrygienne* et la *Mort de la sainte Vierge*, enfin le saint homme *Job*.

Le milieu de la voûte forme trois compartiments. Au centre, *la Vierge sortant de son tombeau accompagnée par les anges*. Dans les deux autres compartiments sont représentés l'*Assomption* et le *Couronnement de la sainte Vierge*.

Le tableau représentant la *Sainte Vierge au pied de la croix*, qui surmonte l'autel, est de Roncalli.

Le grand chandelier de bronze placé devant l'autel, et qui est si remarquable par sa hauteur, son poids et son travail, fut donné par la confrérie des forgerons de Bologne, en 1588.

Autrefois on voyait encore dans cette salle deux chefs-d'œuvre : une *Sainte Famille*, de Raphaël, et un *Enfant Jésus au berceau*, de Claude Rodolphe, de Vérone; mais l'un et l'autre furent enlevés en 1797 et transportés en France, d'où ils ne sont pas revenus.

On connaît l'histoire du trésor de Lorette. Formé des dons de l'univers entier, il renfermait au siècle dernier des richesses vraiment incalculables. Les impôts, les guerres, les pillages, dans lesquels malheureusement nous trouvons la main de la France, ont tout fait disparaître; on enleva jusqu'aux cristaux qui protégeaient contre la poussière les pierres précieuses et les vases d'or. Il ne resta plus que les armoires vides et les fresques de la voûte. Il est vrai que c'était encore un trésor.

Quelque riche que paraisse au premier coup d'œil le trésor actuel, il est bien pauvre en comparaison de l'ancien. La seule indication des objets rares et remarquables qui s'y voyaient en 1792 prend dans la description de Murri, écrite avec la sobriété d'un inventaire, trente-sept grandes pages in-4°, d'un texte fin et compacte. Toutefois, si nous considérons ce qu'ont produit, au milieu des commotions politiques de toutes sortes, les soixante dernières années, loin d'accuser notre siècle, nous admirerons sa générosité et son filial dévouement.

Les soixante-neuf armoires de noyer qui garnissent les murs de la salle ont coûté 565,000 francs. C'est un don du cardinal Gallo, d'Osimo, protecteur de la Santa Casa, lequel, pour la construction, les peintures et l'ameublement de cette salle, a dépensé 113,000 ducats.

Nous mentionnerons les objets les plus remarquables renfermés dans les armoires :

ARMOIRE N° 1. Des colliers et autres objets de peu de valeur.

N° 2. Des colliers d'ambre; — un ovale en vermeil avec le relief de saint Jean Népomucène.

N° 3. Des colliers de corail artistement disposés.

N° 4. Une couronne d'argent, et au-dessous, une grande quantité de cœurs d'argent formant le nom de MARIE.

N° 5. Des colliers de corail montés sur or et disposés en forme de cassette; — des pendants d'oreilles.

N° 6. Dons de diverses personnes pieuses, comme au n° 1.

N° 7. Des colliers d'or disposés en forme de pavillon, et, au milieu, un médaillon d'or en filigrane.

N° 8. Des colliers de corail, comme au n° 3.

N° 9. Une lampe d'argent très-ancienne.

N° 10. Entre autres dons on remarque : — une cassette d'or émaillé renfermant un fragment de pierre du saint sépulcre; — un bénitier en argent offert par un prêtre belge; — un collier et des pendants d'oreilles en or émaillé.

N° 11. Un calice en vermeil avec sa patène, etc., d'un travail remarquable, donné par Maximilien, duc de Leuchtenberg, en 1838.

N° 12. Plusieurs cœurs en argent, dont deux de très-grande dimension, donnés par les confréries du Saint-Sacrement et du Rosaire de Camerino, le 10 mai 1857.

N° 13. Un calice d'argent.

N° 14. Divers bijoux et autres objets précieux, entre autres : — une croix épiscopale en argent ciselé, enrichie de diamants; — une médaille d'or à l'effigie de Pie VII; — un collier composé de sept malachites sculptées et reliées par une chaîne d'or, avec des pendants d'oreilles de même matière; — un collier d'or et des pendants d'oreilles formés de pierres précieuses.

N° 15. Entre deux petits vases en rubis portant deux roses en vermeil, on admire un gracieux ostensor également en vermeil, tout parsemé de perles, de saphirs, de chrysolithes, de rubis, de grenats, etc. Ces objets ont été donnés par la marquise Andovilla de Rome, en 1838.

N° 16. Un service complet en bronze doré pour les céré-

monies pontificales, avec un calice en vermeil du plus beau travail ; — à droite de la croix, un autre calice en vermeil et un ciboire d'un rare travail ; — à gauche de la croix sont d'autres calices, dont le premier, qui est en vermeil, a été offert par les évêques de la province des Marches et de celle d'Urbino, assemblés à Lorette, en 1850, — un bel encensoir avec sa navette en vermeil, donné par Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, et Amélie de Bavière, son épouse, le 16 avril 1809 ; — les six chandeliers et la croix en métal doré ont été fabriqués à Rome aux frais du roi de Saxe.

N° 17. Une lampe d'or du poids de deux livres.

N° 18. Entre autres objets précieux, on remarque : — une chaîne d'or ; — un collier d'or émaillé — un collier d'agates orientales, donné par Caroline Hardouin, de Caen, en 1853 ; — un joyau d'or avec sa chaîne, quatre brillants enchâssés et une autre pierre précieuse au milieu, offert en 1858 ; — une broche avec trente-trois diamants, neuf grenats, deux émeraudes et deux topazes, offerte en 1859.

N° 19. Une riche fleur, imitant le tournesol, formée des diamants les plus purs, avec une grosse perle orientale au milieu ; la tige et les feuilles sont en or émaillé. C'est un don que fit Louise de Bourbon, reine d'Étrurie et duchesse de Lucques, quand elle visita l'auguste sanctuaire en 1815. — Un calice en vermeil entouré de cinq rangs de rubis, offert par Eugène de Beauharnais et son épouse, le 16 avril 1809. — Un autre calice enrichi de brillants et d'émeraudes, avec trois statuette assises sur le pied, est encore un don que fit l'épouse du vice-roi d'Italie, le 9 septembre 1814. — Un cœur d'argent enrichi de brillants.

N° 20. Un vase d'agate ; — un autre de jaspe, en forme de coquille. (Ces deux objets, donnés en 1570, ont été renvoyés de Paris en 1815.) — Une statuette d'ivoire représentant l'Immaculée Conception ; — un petit groupe également d'ivoire représentant une *Pietà*. — Deux vases de porcelaine avec des bouquets de fleurs faites de plumes

d'oiseaux d'Amérique. — Un vase d'argent avec un bouquet de fleurs artificielles. — Une statuette de bronze doré représentant la sainte Vierge avec l'enfant Jésus sur ses genoux, style moyen âge. — Un crucifix de bois d'un travail extrêmement précieux, placé sur un piédestal de cristal de roche. — Une sainte Agathe, statuette en albâtre.

N° 21. Un calice d'argent très-ancien.

N° 22. Deux bracelets d'or émaillé. — Un cordon formé avec une chaîne d'or. — Cinq colliers de perles. — Une épingle avec un brillant au milieu et deux rubis. — Une paire de boucles d'oreilles en or émaillé avec rubis.

N° 23. Un collier formé de trente-six pierres précieuses; — un autre joyau formé de brillants, de rubis et de perles; — des pendants d'oreilles, des anneaux, des boucles, etc., enrichis des mêmes pierres précieuses; le tout donné par le marquis J. Doria, de Gênes, en 1821.

Cette armoire renferme quantité d'autres objets non moins précieux, dons de diverses personnes pieuses.

N° 24. Un service complet en argent pour les messes pontificales. — Un magnifique ostensor d'argent, donné, le 19 juin 1808 par la reine de Naples, épouse de Joseph Napoléon. — Un calice d'argent orné d'un double rang de rubis et de brillants, offert par Joachim Murat, roi de Naples, le 28 janvier 1809. — Plusieurs autres objets, parmi lesquels huit calices plus ou moins précieux par la matière et le travail. L'un de ces calices, à coupe ciselée et enrichi de sept pierres fines enchâssées, a été offert par l'évêque de Saint-Brieuc et son diocèse, en 1859.

N° 25. Une lampe d'argent.

N° 26. Un collier d'or. — Deux bracelets de grenats. — Un reliquaire d'or renfermant un morceau de la robe de la sainte Vierge. — Une topaze. — Un bracelet d'or.

N° 27. Entre autres offrandes précieuses on remarque : — un diadème composé de neuf améthystes, dix-sept rubis et un grand nombre de diamants, donné en 1816 par la reine d'Espagne; — un collier formé de treize grosses amé-

thystes et de brillants enchâssés, et une petite croix formée de onze brillants. Ces deux objets ont été offerts, en 1826, par deux princesses de Sardaigne, devenues l'une impératrice d'Autriche, l'autre reine des Deux-Siciles. — Un cœur en vermeil enrichi d'améthystes. — Des décorations de divers ordres de chevalerie. — Une petite croix de diamants et une turquoise avec chaîne d'or. — Une rose formée de vingt-neuf diamants.

N° 28. Une magnifique robe de velours rouge étoilée de topazes, donnée par un sénateur russe en 1839; on en revêtit la madone aux jours de grandes fêtes. — Deux petits chandeliers d'ambre. — Une croix d'ambre provenant de l'ancien trésor. — Un Christ d'or attaché à une croix de cristal montée sur un piédestal également de cristal et enrichie de neuf émeraudes, donné par Charles IV, roi d'Espagne, en 1816. — Un élégant reliquaire d'argent orné de quantité de pierres précieuses. — Un cadre avec représentation en argent des saints Crépin et Crépinien, offert par les cordonniers de Pesaro, en 1825, etc. etc.

N° 29. Un bénitier et un cœur en argent.

N° 30. Une agrafe d'or entourée de brillants avec une turquoise au milieu. — Une jambe en or, *ex-voto* offert en 1850. — Une croix de cristal avec son crucifix en or. — Une autre petite croix formée de brillants, suspendue à une longue chaîne d'or. — Deux bracelets d'or. — Des perles, etc.

N° 31. Cette armoire renferme plusieurs anneaux d'or enrichis de diamants, et un grand nombre de colliers de perles dont un en renferme quarante-trois, un autre cent dix; mais rien n'égale une magnifique perle orientale, célèbre dans l'ancien trésor, et dont on regrettait doublement la perte. Un pêcheur l'avait trouvée dans les mers de l'Inde, et, tout surpris d'y voir comme une image de la sainte Vierge portée sur les nuages et tenant l'enfant Jésus dans ses bras, il en avait fait hommage à N.-D. de Lorette. Pie VII eut la consolation de pouvoir la restituer au trésor, en 1804.

N° 32. Un riche manteau donné par la reine de Danemark. — Six chandeliers gothiques en vermeil, don d'une princesse polonaise. — Plusieurs tableaux avec leurs cadres, aussi précieux par le travail que par la matière.

N° 33. Une statuette en argent de saint François d'Assise, offerte par la confrérie des Stigmates de Macerata.

N° 34. Un joyau composé de trois topazes et de turquoises, suspendu à une chaîne d'or. — Plusieurs autres chaînes d'or. — Deux roses d'argent montées sur tige d'or et où sont enchâssés quatorze diamants, offertes en 1860 par une dame de Lorette. — Une décoration militaire, offerte en 1862. — Des fleurs et des boucles d'oreilles d'or enrichies de pierres précieuses.

N° 35. Un calice en vermeil offert, le 15 mai 1814, par Pie VII, au retour de la captivité de Fontainebleau. — Un autre calice d'or massif, du poids de cinq livres, offert par Pie VIII, *en reconnaissance des bienfaits obtenus par lui dans la Sainte Maison de Lorette*. — Un troisième calice également d'or massif et pesant plus de quatre livres, que Pie IX offrit en 1857, après avoir célébré quatre fois la messe dans la Santa Casa pendant le séjour qu'il fit à Lorette.

N° 36. Deux grands vases de porcelaine avec miniatures, donnés en 1854 par un prêtre et quelques autres personnes de Limoges. — Un calice en porcelaine de Saxe. — Deux autres calices en argent. L'un de ces calices a été donné par une Française, M^{me} la vicomtesse Jurien ¹. — Un tableau d'ivoire, avec encadrement d'ébène, représentant en relief l'adoration des mages. — Un plat antique sur lequel est représenté un temple païen. — Une boîte en argent pour renfermer le saint sacrement.

N° 37. Une petite lampe d'argent d'un travail ancien.

N° 38. Deux petites croix d'or ornées l'une de grenats,

¹ Un autre don beaucoup plus précieux que M^{me} Jurien a fait à la sainte Vierge, c'est l'établissement des filles de Saint-Vincent-de-Paul qu'elle a fondé à Lorette.

l'autre d'émeraudes. — Un collier de grenats, puis des bijoux de peu de valeur matérielle, mais plus précieux peut-être aux yeux de Dieu que les plus riches offrandes. Ce sont les dons des artisans et des pauvres.

N° 39. Le nom de MARIE composé avec des diamants et des rubis, porté sur un croissant formé de cinq perles. — Un collier de topazes avec des pendants d'oreilles de même matière. — Plusieurs anneaux dont quelques-uns enrichis de diamants, des pendants d'oreilles, trois chaînes d'or dont une, enrichie de turquoises, porte un cœur de cristal orné de perles; etc. etc.

N° 40. Deux antiques bannières, autrefois suspendues à la coupole de la basilique, offertes l'une par l'Autriche, l'autre par la république de Venise, en reconnaissance de la victoire de Lépante et de la prise de Belgrade sur les Turcs. — Six magnifiques chandeliers de bois doré, avec la croix.

N° 41. Une peinture sur toile représentant sainte Philomène. — L'habit de noces du roi de Saxe, avec bordure enrichie de pierres précieuses, offert en 1828.

Nos 42, 43 et 44. Ces trois armoires sont vides depuis le pillage de 1797.

N° 45. Des anneaux d'or, des médailles, des pendants d'oreilles et autres objets, tous offerts pendant le premier semestre de 1858.

N° 46. Quelques bijoux et quantité d'autres objets plus précieux par le sentiment qui les a fait offrir que par leur valeur intrinsèque.

N° 47. Divers objets semblables à ceux du n° 46. — Des bracelets enrichis de pierres précieuses. — Une couronne offerte par une dame du Pérou. — Un cœur en vermeil enrichi de turquoises, offert, en 1853, par une pieuse personne de Bordeaux.

N° 48. Deux vases de fleurs en coquillages, faits et donnés par un chanoine d'Ancône. — Deux instruments de paix très-anciens.

N° 49. Une lampe d'argent, donnée en 1858.

N° 50. Des cœurs, des colliers, des couronnes d'or, etc.

N° 51. Une montre en or et une autre en argent. — Deux portraits en miniature. — Deux reliquaires d'argent en filigrane. — Un collier et une chaîne d'or.

N° 52. Quinze médailles d'argent. — Une décoration d'ordre de chevalerie. — Des pendants d'oreilles et autres objets offerts pendant les années 1858, 1860 et 1861.

N° 53. Deux manteaux courts à grains d'or, donnés par un chevalier de Malte. — Des pendants d'oreilles en or, enrichis de perles, etc. etc.

N° 54. Un grand nombre d'offrandes plus ou moins précieuses.

N° 55. Au milieu d'une sorte de grand pavillon formé de plusieurs centaines de cœurs et autres *ex-voto* en argent se voit une statuette représentant l'immaculée conception et provenant de l'ancien trésor.

N° 56. Un groupe de trois figures en albâtre représentant le baptême de Jésus-Christ.

N° 57. Un collier de grenats. — Des pendants d'oreilles en or. — Un anneau d'or avec diamants, rubis et émeraudes. — Un coffret d'argent et autres dons offerts par des pèlerins de Lorette.

N° 58. Des anneaux et des croix d'or; des épingles enrichies de diamants. — Une pièce d'or à l'effigie du sultan Sélim, offerte par un religieux arménien, etc. etc.

Nos 59, 60 et 61. Une grande quantité de colliers de corail, de boucles d'oreilles, d'anneaux, de médailles, etc., d'or et d'argent, que nous nous dispenserons d'énumérer, afin d'éviter les longueurs et les redites.

N° 62. Deux tabatières en argent. — Quelques colliers de grenats. — Un coffret d'argent. — Deux navettes en or, etc. etc.

N° 63. Des chapelets et des colliers de corail et d'or. — Un cœur en vermeil.

N° 64. Un vase formé avec des anneaux et autres bijoux offerts par de pieux pèlerins.

N° 65. Un tableau sur toile représentant la *Nativité de la sainte Vierge*. C'est une œuvre remarquable du Schidone.

N^{os} 66, 67, 68 et 69. Il nous faudrait des pages entières pour énumérer les objets d'argent, d'or, et les pierres précieuses renfermées dans ces armoires. Nous mentionnerons seulement, dans la 66^e, le saint nom de Jésus formé avec des anneaux d'or, et, dans la 69^e, un vase également formé avec des anneaux d'or, comme au n° 64.

Tels sont les principaux objets que renfermait le trésor à la fin de 1862. Voici maintenant la liste des dons les plus remarquables offerts depuis cette époque. Nous la donnons telle que le gardien du trésor nous l'a transmise.

1863. — Une petite croix de brillants montée sur or, suspendue à une chaîne également d'or et entremêlée de brillants, offerte par une Française, M^{me} Ray. — Une riche robe faite de petites lames d'argent brodées sur or, destinée à la statue de la sainte Vierge pour les jours de fête, offerte par deux dames de Turin. — Huit rangs de perles de diverses grosseurs reliés entre eux par une agrafe d'or.

1864. — Deux paires de boucles émaillées de pierres rouges et deux autres joyaux. — Un anneau d'or à triple rang de diamants. — Un collier de belles perles, donné par un curé de Lodi. — Une paire de boucles d'oreilles et une épingle d'or émaillée de rubis. — Une paire de boucles d'or et une épingle formée de quarante-trois brillants.

1865. — Un anneau d'or avec des clous de diamants et de rubis. — Une épingle d'or formée d'une croix de diamants et d'émeraudes et d'un cœur de rubis, don d'une Polonaise. — Une paire de boucles d'or avec deux brillants. — Sept rangs de perles et des pendants d'oreilles en or, garnis de perles.

1866. — Deux anneaux d'or avec brillant au milieu. — Une médaille d'or avec l'image de l'immaculée conception enchâssée dans une gloire et une couronne, également d'or, ornée de rubis et de diamants et suspendue à une chaîne d'or, donnée par l'archevêque de Brindes.

VI

REVÊTEMENT DE LA SANTA CASA

Sortis du trésor, nous revenons, au-dessous de la grande coupole, admirer le revêtement de marbre qui recouvre, *sans les toucher*, les murailles de la Santa Casa.

Nous commençons par la façade occidentale, c'est-à-dire celle qui est tournée vers la grande porte de l'église.

Au-dessus de l'autel extérieur se voit la fenêtre qu'on appelle communément *fenêtre de l'Ange*. A droite et à gauche de cette fenêtre sont deux bas-reliefs de François de San Gallo, représentant l'un la *Visitation*, l'autre *Joseph et Marie donnant leurs noms à Bethléhem*.

Au-dessus de la fenêtre se trouve celle *Annonciation* de marbre que Vasari ne se lassait pas d'admirer. » Le Sansovino y a représenté l'Annonciation de la Vierge avec une grâce si parfaite qu'on ne saurait rien voir de plus beau. La Vierge écoute avec la plus grande attention ce salut; l'ange est à genoux, on ne le croirait pas en marbre; il est vraiment tout céleste, et on dirait que de sa bouche sort l'*Ave, Maria*. Gabriel est accompagné de deux autres anges en plein relief; l'un marche derrière lui, l'autre semble voler. Deux autres se tiennent derrière la maison, et sont travaillés à ce point que vous les diriez vivants et en l'air. Sur un nuage qui semble ne plus tenir au marbre, un groupe d'anges enfants soutiennent Dieu le Père qui envoie le Saint-Esprit dans un rayon de marbre : ce rayon part de sa bouche, il est entièrement détaché du fond, et paraît tout naturel, ainsi que la colombe, symbole du Saint-Esprit, qui repose

sur lui. On ne saurait exprimer la beauté ni la finesse du travail d'un vase de fleurs, où André a déployé toute la grâce de son ciseau, ainsi que dans les ailes des anges, leurs cheveux, l'expression de leurs visages et les draperies de leurs vêtements. En un mot; il a jeté tant de perfection sur cette œuvre divine, qu'on ne saurait jamais l'en louer dignement. Et vraiment ce lieu sacré, propre maison de la mère de Dieu, habitée par son fils, ne pouvait recevoir un plus bel ornement et une plus riche décoration que cette architecture de Bramante et ces sculptures du Sansovino. Revêtez-la de diamants et de perles orientales, que sont tous ces trésors en regard de tels chefs-d'œuvre ¹? »

Le prophète *Jérémie*, à gauche de *l'Annonciation*, est encore un chef-d'œuvre du Sansovino; *la Sibylle lybique*, au-dessus, est de J.-B. della Porta.

Ézéchiël, à droite, de Jérôme Lombard; *la Sibylle de Delphes*, de J.-B. della Porta.

On connaît l'oracle de Jérémie : « Le Seigneur a créé

¹ Vasari, *Vita di Andrea Sansovino*, lib. III, part. III.

Il semble, dit un auteur, que Sansovino ait voulu reproduire, et il y a réussi, ces torcets de la *Divine Comédie* :

Là règne un marbre blanc enrichi de sculpture,
Telle que Polyclète et même la nature
Eussent été forcés de s'avouer vaincus.

L'ange qui vint porter à la terre explorée
La paix, par tant de pleurs si longtemps implorée,
Et qui rouvrit le ciel où l'on n'arrivait plus,

Était figuré là, si vivant, si céleste,
Si suave et si frais d'allitude et de geste,
Qu'il ne paraissait pas marbre muet et vain.

On eût juré l'ouïr dire : *Ave*, car tout proche,
Était sculptée aussi la Vierge sans reproche,
Qui du divin amour tient les clefs dans sa main.

Son maintien exprimait si bien cette parole :
Ecce ancilla Dei! que sur la cire molle
Le portrait qui s'imprime a moins de vérité.

(Dante, *Purgatoire*, X.)

sur la terre un prodige nouveau : une femme renfermera un homme dans son sein ¹. » Voici celui qu'on attribue à la sibylle lybique : « Le jour arrive où le prince de l'éternité, éclairant la terre réjouie, effacera les crimes des hommes. Il fera justice à tous. Le roi saint qui vit dans tous les siècles viendra se reposer dans le sein de la reine du monde ². »

Ézéchiel avait dit : « Je susciterai à mes brebis un pasteur unique, qui les mènera aux pâturages ³. » La sibylle de Delphes : « Conçu dans le sein d'une Vierge, il viendra au jour sans le secours d'un père mortel ⁴. »

Continuons par la droite le tour des saintes murailles.

Sur le mur du midi : *Malachie*, de Jérôme Lombard : « Le soleil de justice se lèvera ⁵. » Au-dessus, *la Sibylle de Perse* : « Il sera engendré d'une Vierge mère... C'est d'une Vierge pure que ce grand Dieu prendra naissance ⁶. »

Les Bergers à la crèche, par Sansovino, au-dessus d'une des portes qui donnent accès dans la Santa Casa. Aux angles supérieurs de cette porte, comme de toutes les autres, sont les armes des Médicis.

David, la harpe à la main et la tête de Goliath à ses

¹ Novum creavit Dominus super terram; fœmina circumdabit virum. — Jerem. xxxi, 22.

² Ecce dies veniet, quo æternus tempore princeps,
Irradians sata læta, viris sua crimina tollet.
Æquus erit cunctis; gremio rex membra reclinat
Reginæ mundi, sanctus per sæcula vivus.

Sibyll. Orac. a D. J. Opsopæo Brettano. Paris, 1599. — Voir à la fin de l'*Histoire de Notre-Dame de Lorette*, par le P. Caillau, l'analyse d'une excellente dissertation du P. Crassel sur l'authenticité des livres sibyllins.

³ Suscitabo super eas pastorem unum qui pascet eas. — Ezech., xxxiv, 23.

⁴ Virginea conceptus ab alvo
Prodibit sine contactu maris.

⁵ Orietur sol justitiæ. — Malach., iv, 2.

⁶ Virgine matre salus.
Ille Deus casta nascetur Virgine magnus.

pieds, par Jérôme Lombard : « J'établirai sur votre trône le fruit de votre ventre ¹. » *La Sibylle de Cume* : « Alors Dieu fera descendre du sommet de l'Olympe un roi nouveau; alors une vierge sacrée nourrira de son lait le roi de la milice céleste ². »

Au-dessus de la porte qui mène au Santo Camino, *l'Adoration des Mages*, ébauchée par Sansovino et terminée par Raphaël de Monte-Lupo et J. Lombard.

Le prophète *Zacharie*, de J. Lombard : « Voici que je ferai paraître l'Orient mon serviteur; voilà l'homme : l'Orient est son nom ³. » *La Sibylle Erythrée* : « Je vois le Fils de Dieu qui est descendu du ciel... Une vierge auguste de la race des Hébreux le donnera au monde... Il aura une vierge pour mère ⁴. »

A la façade orientale :

Moïse : « Le Seigneur te suscitera de ta nation un prophète comme moi ⁵. » *La Sibylle de Samos* : « L'homme pourra toucher de ses mains le roi glorieux des vivants, ce roi qu'une vierge sans tache réchauffera dans son sein mortel ⁶. »

Au milieu sont deux grandes sculptures superposées l'une à l'autre. Sur la plus basse sont représentées les *quatre Translations de la Sainte Maison*; sur l'autre, la *Mort de la sainte Vierge*; les apôtres l'entourent; des anges

¹ De fructu ventris tui ponam super sedem tuam. — Psalm. cxxxı, 11.

² Tunc Deus e magno regem demittet Olympo.
Militiæ æternæ regem sacra virgo cibabit
Lacte suo. . . .

Sybill. Orac., *unde supra*.

³ Ecce ego adducam servum meum Orientem... Ecce vir : Oriens nomen ejus. — Zach. III, 8; VI, 12.

⁴ Cerno Dei Natum qui se demisit ab alto. . .
Hebræa quem Virgo feret de stirpe decora. . .
Virgine matre salus. . .

⁵ Prophetam de gente tua, sicut me, suscitabit tibi Dominus. — Deut. xviii, 15.

⁶ Hunc poterunt clarum vivorum tangere regem,
Humano quem virgo sinu inviolata fovebit.

voltigeant dans les airs semblent attendre le moment de l'enlever dans la gloire, tandis qu'une troupe de Juifs cherchent à dérober le précieux dépôt. Au-dessous de ces sculptures on lit l'inscription suivante gravée par l'ordre de Clément VIII.

« Chrétien étranger, qui, conduit par le vœu de la piété,
« êtes venu dans ce lieu, vous voyez la Sainte Maison de
« Lorette, vénérable aux yeux de tout l'univers par ses
« divins mystères et par la gloire de ses miracles. C'est là
« que la très-sainte Vierge Marie, mère de Dieu, a vu le
« jour; là qu'elle a été saluée par l'ange; là que le Verbe
« éternel de Dieu s'est fait chair. Transportée d'abord par
« les anges de la Palestine à la ville de Tersatz, en Illyrie,
« l'an du salut 1291, sous le pontifical de Nicolas IV; trois
« ans après, au commencement du règne de Boniface VIII,
« elle a passé, soutenue toujours par les esprits célestes,
« sur les terres d'Ancône, près de la ville de Recanati,
« dans un bois de cette colline, où, après avoir changé
« trois fois de place dans l'espace d'une année, elle a enfin,
« par un effet de la Providence, fixé ici son séjour depuis
« 300 ans. Dès lors, la nouveauté d'un si grand prodige
« ayant frappé d'admiration les peuples voisins, et le bruit
« des miracles opérés dans ce lieu s'étant propagé au loin,
« toutes les nations ont environné de leur respect cette
« sainte maison, dont les murailles, quoique posées sans
« fondement sur la terre, demeurent, après tant de siècles,
« solides et dans une parfaite intégrité. Le pape Clément
« VII l'a revêtue de toutes parts de cet ornement de
« marbre, dans l'année 1525. Clément VIII a commandé
« d'écrire sur cette pierre une courte histoire de cette ad-
« mirable translation, l'an 1595. Antoine-Marie Gallo,
« cardinal-prêtre de la sainte Église romaine, protecteur
« de la Sainte Maison, a pris soin de faire exécuter cet
« ordre. Pour vous, pieux étranger, vénérez religieusement
« la reine des anges et la mère des grâces, afin que, par
« ses mérites et par ses prières, vous obteniez de son

« aimable fils, auteur de la vie, le pardon de vos péchés, « la santé du corps et les joies de l'éternité. »

Balaam : « Il sortira une étoile de Jacob, et un rejeton s'élèvera d'Israël¹. » *La Sibylle de Cumès*, dans le Pont : « Humble en tout, il (le Fils de Dieu) choisira pour mère une vierge chaste². »

Sur la façade du nord :

Isaïe : « Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel³. » *La Sibylle hellespontique* : « Un jour, dans mes méditations, je vis une vierge élevée, à cause de sa chasteté, à un sublime honneur. Le Très-Haut l'a jugée digne de cet auguste ministère; elle donnera au monde un rejeton éclatant d'une glorieuse splendeur; car il sera vraiment le Fils glorieux du maître du tonnerre; il viendra gouverner le monde dans une profonde paix⁴. »

Au-dessus de la porte qui conduit à la partie supérieure de la sainte chapelle, *la Nativité de la sainte Vierge*, commencée par Sansovino, continuée par Bandinelli et achevée par Raphaël de Monte-Lupo.

Puis viennent le prophète *Daniel* : « Soixante-dix semaines ont été abrégées, afin que l'iniquité soit détruite, et que le Saint des saints reçoive l'onction⁵; » et *la Sibylle phrygienne* : « C'est dans le sein d'une vierge que Dieu lui-

¹ Orietur stella ex Jacob, et consurgat virga de Israel. — Num. xxiv, 17.

² In cunctis humilis castam pro matre puellam
Deliget.

³ Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.
— Is. vii, 14.

⁴ Dum meditor quondam, vidi decorare puellam
Eximio, castam quod se servaret, honore;
Munere digna suo et divino numine visa,
Quæ sobolem mundo pareret splendore micantem
Progenies summi speciosa et vera tonantis,
Pacifica mundum qui sub ditione gubernet.

⁵ Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt, ut deleatur iniquitas et ungatur Sanctus sanctorum. — Dan. ix, 24.

même a voulu faire descendre d'en haut son propre Fils que l'ange viendra annoncer à cette auguste mère ¹. »

Au-dessus de la porte où l'on entre dans la Santa Casa : *le Mariage de la sainte Vierge*. On admire surtout la figure si expressive du personnage indigné qui brise, en l'appuyant contre son genou, son bâton qui n'a pas fleuri. Le prophète *Amos* vêtu en berger, avec son chien à ses pieds : « Dans ce jour, j'élèverai le tabernacle de David ². » *La Sibylle de Tibur* : « J'ai pu montrer cette Vierge sainte, dont le sein concevra, dans le pays de Nazareth, celui qui, Dieu dans la chair, se fera voir dans les campagnes de Bethléhem ³. »

Les quatre portes en bronze sont de Jérôme Lombard ; elles méritent d'être examinées, même après celles de la basilique.

Sur la 1^{re}, au midi, sont représentées l'*Incarnation* et la *Nativité du Sauveur* ;

Sur la 2^e, l'*Adoration des Mages* et *Jésus parmi les docteurs* ;

Sur la 3^e, la *Flagellation* et la *Prière au jardin des Oliviers*. La tête du Sauveur est usée par les baisers des fidèles.

Sur la 4^e, *Jésus montant au Calvaire* et *Jésus en croix*.

N'oublions pas que la plupart des artistes qui ont exécuté ces chefs-d'œuvre ont offert à la sainte Vierge l'hommage de leur beau talent, et n'ont voulu recevoir aucune rétribution.

1 Virginis in corpus voluit demittere cœlo
Ipse Deus prolem, quam nuntiat angelus almæ
Matri...

2 In illa die suscitabo tabernaculum David. — Amos. ix, 11.

3 Sanctam potui monstrare puellam,
Concipiet quæ Nazaræis in finibus illum
Quem sub carne Deum Bethlemitica rura videbunt.

VII

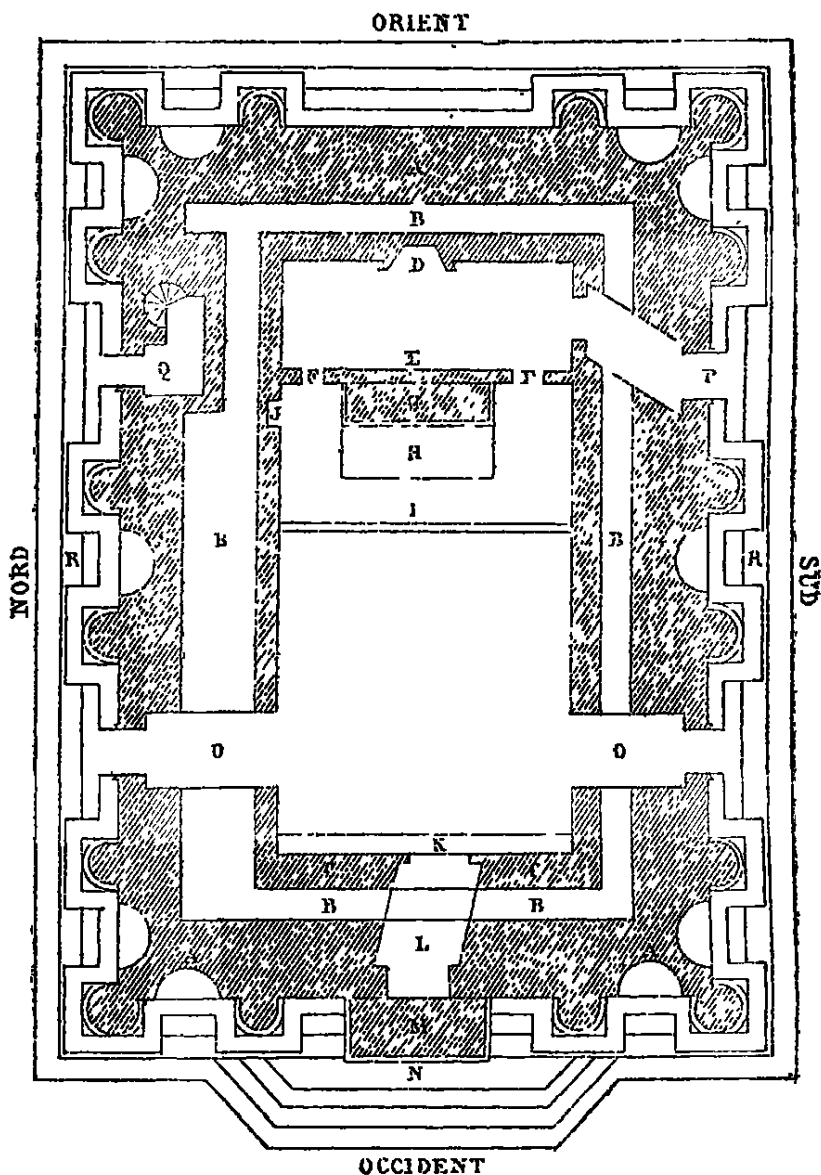
INTÉRIEUR DE LA SANTA CASA

La chambre de Marie mesure à l'intérieur un peu moins de trente pieds de longueur, treize de largeur, et à peu près autant d'élévation ¹. Dans le mur du côté du nord on voit les traces de l'ancienne porte murée. Près de cette porte est la sainte armoire renfermée dans un buffet moderne; là sont conservés deux des vases qui servirent à la sainte Famille. Endommagés par la cupidité sacrilège des Français qui, en 1797, les dépouillèrent de leur revêtement d'or, ils ont été réparés et recouverts, par ordre de Pie VII, d'une feuille de cuivre doré. Dans cette même armoire se conserve une copie authentique de la lettre qu'écrivit l'évêque de Coïmbre en renvoyant la pierre enlevée à la Sainte Maison²; cette pierre est scellée dans le mur méridional avec une petite barre de fer. Non loin de cette pierre est suspendu le boulet que fit déposer, en témoignage de reconnaissance, Jules II sauvé par la sainte Vierge au siège de la Mirandole. Au couchant, est la fenêtre de l'ange, garnie d'une grille en bronze. Au-dessus, est placée l'antique croix apportée avec la Sainte Maison. L'autel primitif, consacré par saint Pierre, est renfermé dans le nouveau; on peut le voir par le moyen d'un petit guichet.

Derrière l'autel, est un espace libre qu'on appelle le *Santo Camino*, à cause de la cheminée placée dans le fond. Entre cette cheminée et la porte, est un petit enfoncement

¹ Les murailles ont 38 centimètres d'épaisseur.

² Voir page 82.



PLAN GÉNÉRAL

DE LA SANTA CASA ET DU REVÊTEMENT DE MARBRE

- | | | | |
|---|---------------------------|---|--|
| A | Revêtement de marbre. | K | Poutre. |
| B | Espace entre les murs. | L | Fenêtre de l'ango. |
| C | Murs de la Sainte Maison. | M | Autel de l'Annonciation. |
| D | S. Camino et statue. | N | Marche-pied. |
| E | Sanctuaire. | O | Portes de la Sainte Maison. |
| F | Portes. | P | Porte du sanctuaire. |
| G | Autel venu avec la S. M. | Q | Porte de l'escalier qui mène
au-dessus du revêtement. |
| H | Marche-pied de l'autel. | R | Marche creusée par les ge-
noux des pèlerins. |
| I | Table de la communion. | | |
| J | Armoire. | | |

pratiqué dans le mur, où l'on conserve un troisième vase ou écuelle que l'on fait baiser aux pèlerins. Ce vase est intègre, sa riche garniture d'or ayant échappé, par un heureux prodige, aux spoliations des armées républicaines.

Au-dessus de la sainte cheminée, dans une niche autrefois toute d'or et parsemée de pierres précieuses, mais aujourd'hui décorée seulement d'arabesques en bois doré, on vénère l'antique statue de la Vierge sculptée en cèdre du Liban par saint Luc. Elle a 87 centimètres (deux pieds huit pouces) de hauteur. Les bijoux sans nombre dont l'avaient dépouillée les troupes révolutionnaires ont été remplacés par de nouveaux dons; l'or, les diamants, les perles brillent de toutes parts sur la tête, les vêtements et les bandelettes de velours qui décorent l'image sacrée.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces richesses; ce serait un nouveau trésor à décrire. Tel joyau contient 140 pierres précieuses, tel autre 265. Nous ne parlerons pas non plus des nombreuses lampes d'argent suspendues à la voûte, des deux bustes d'argent placés sur la grande armoire extérieure, dont l'un pèse plus de soixante-sept livres, ni des *ex-voto* attachés aux murailles. C'est avec le cœur bien plus qu'avec les yeux qu'il faut visiter ce sanctuaire incomparable.

VIII

SOUVENIRS DU PÉLERINAGE

Voici les principaux objets de dévotion qu'on peut emporter de Lorette :

1° Les croix, chapelets, médailles, images, etc., bénits par le contact des saintes murailles et de l'écuelle de l'enfant Jésus.

2^o Des morceaux des voiles noirs dont on revêt la madone pendant la semaine sainte. Ces morceaux de voiles sont appliqués sur des images avec le sceau de la Sainte Maison et la signature d'un des custodes.

3^o De la poussière que l'on recueille chaque fois que les saintes murailles sont époussetées. Elle est enfermée dans un papier plié en forme de lettre et scellé du cachet de la Sainte Maison.

4^o Des cierges bénits sur lesquels sont peintes la Sainte Maison et la statue.

5^o Des écuelles de terre sur le modèle de celle de l'enfant Jésus, et dans la pâte desquelles on a mélangé de la poussière des saintes murailles.

NOTA. — 1^o Clément VIII a accordé à tous ceux qui visitent l'église de Lorette une indulgence plénière. Clément IX, par un bref apostolique en date du 26 septembre 1701, a confirmé cette indulgence, et l'a rendue applicable aux âmes du purgatoire.

Clément VIII a également accordé à tous ceux qui font à genoux le tour de la Santa Casa sept ans et sept quarantaines d'indulgence.

2^o Pie VII, par un bref apostolique en date du 19 décembre 1806, a accordé aux custodes de la Santa Casa la faculté d'attacher aux crucifix et médailles des pèlerins l'indulgence plénière *pour l'article de la mort*, et d'appliquer aux chapelets l'indulgence de sainte Brigitte, au moment où ils sont déposés dans l'écuelle de l'enfant Jésus.

3^o De Lorette il faut moins d'une heure pour aller visiter la Bandirola, c'est-à-dire l'ancien bois des Lauriers où fut la première station de la Sainte Maison en Italie. Une autre visite, qu'aucun pèlerin de Lorette ne peut se dispenser de faire, c'est celle du champ de bataille de Castelfidardo. A ceux qui sont avides de fortes émotions, nous conseillons de porter avec eux et de lire sur les lieux mêmes l'admirable *Oraison funèbre des martyrs de Castelfidardo*, par M^{sr} Dupanloup.

TABLE DES MATIÈRES

APPROBATIONS.	v
NOTICE SUR L'AUTEUR.	xiii
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE I. — La Sainte Maison à Nazareth	7
— II. — Translation de la Sainte Maison.	17
— III. — Premières raisons de croire au miracle de la Translation.	27
— IV. — Description de la Sainte Maison	38
— V. — Trésor de la Sainte Maison	48
— VI. — Preuves matérielles et monumentales de la Translation de la Sainte Maison.	59
— VII. — Comment Dieu a veillé à l'intégrité de la Sainte Maison.	73
— VIII. — Miracles accomplis dans la Sainte Maison de Lorette	88
— IX. — Les souverains pontifes et la Sainte Maison de Lorette.	107
— X. — Les pèlerins de Lorette.	122
— XI. — La France et Lorette	137
— XII. — Le B. Benoît-Joseph Labre et la France révolutionnaire à Lorette.	151
— XIII. — Les martyrs de Castelfidardo.	162
— XIV. — Lorette au XIX ^e siècle	175

ITINÉRAIRE ET GUIDE DE L'ÉTRANGER A LORETTE

I. — Indications pour le voyage de Lorette.	187
II. — Place de la Madone et palais apostolique.	189
III. — Extérieur de la basilique	191
IV. — Intérieur.	195
V. — Salle du trésor.	200
VI. — Revêtement de la Santa Casa.	211
VII. — Intérieur de la Santa Casa.	218
VIII. — Souvenirs du pèlerinage.	221